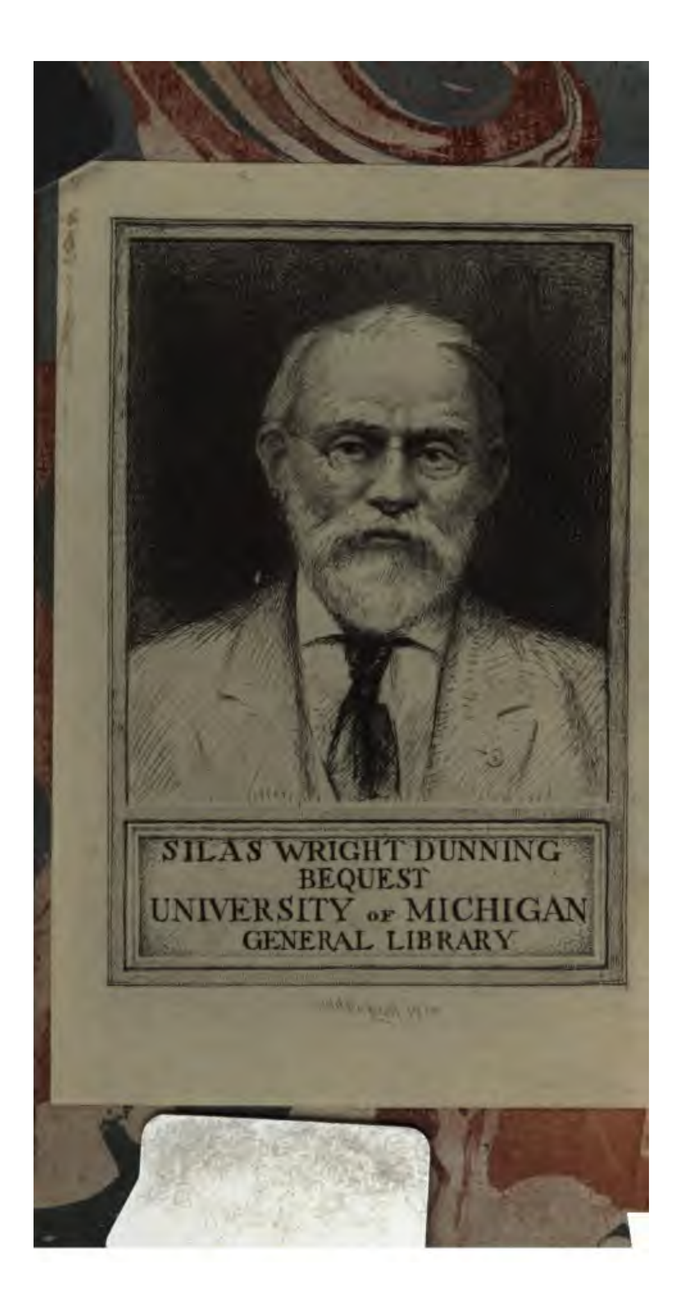
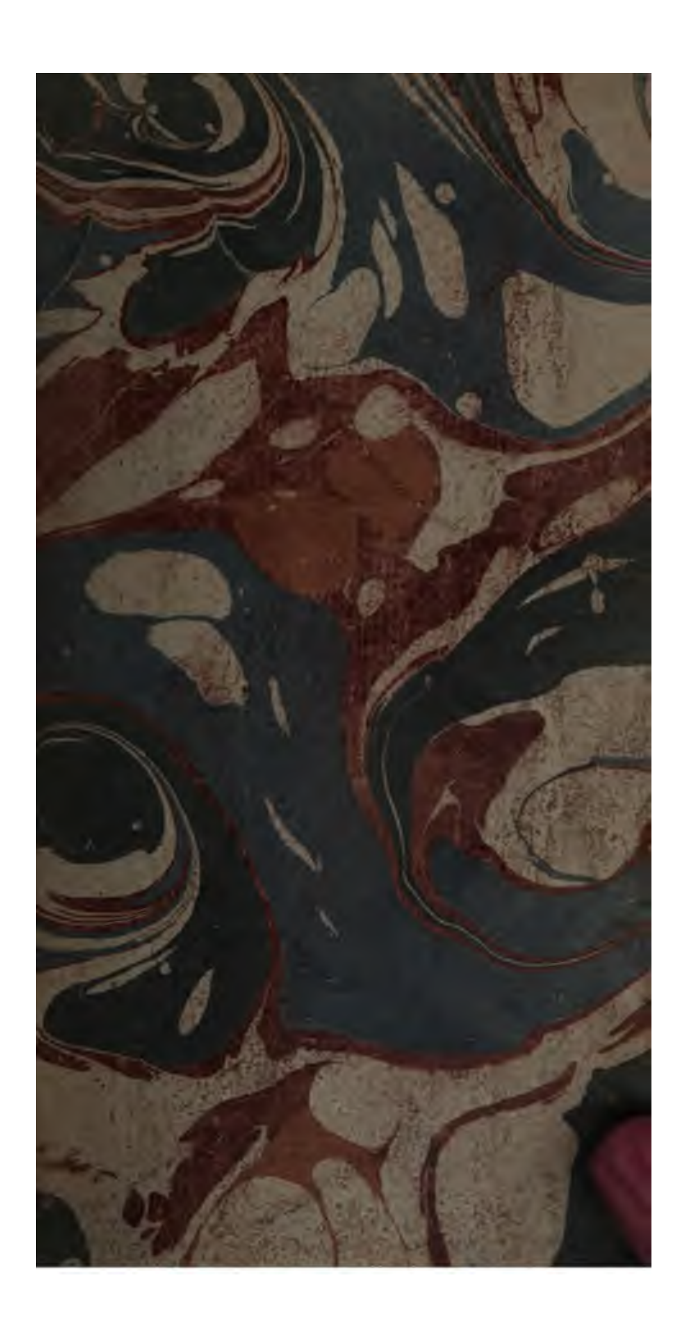



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES ANCIENS,

Jusqu'à la renaissance des Lettres,

AVEC LEURS PORTRAITS.

Par M. SAVÉRIEN.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { BLEUET, Libraire, sur le Pont S. Michel.
GUILLAUME fils, Libraire, Place du Pont-Saint-Michel.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



M.lle Cl. Roydellet del. Boyssent. scu.

HIS[illegible]

[illegible]

ANCIENS [illegible]

[illegible]

MÉTA[illegible]

ET [illegible]

[illegible]

LA vraie [illegible]
dans le [illegible]
[illegible]
[illegible]

un point dans l'hiſtoire de la Philoſophie qui n'a pas encore été bien déterminé. On eſt toujours ſurpris, lorſqu'on lit cette hiſtoire, de ce qu'un Philoſophe qui auroit dû ſuivre celui dont on vient de voir la vie, eſt ſouvent placé cent ans avant lui. La raiſon qu'on donne de cet écart, eſt que les Hiſtoriens ont ſuivi l'ordre chronologique des écoles, des académies & des ſectes, & non celui de la naiſſance des Philoſophes. Ainſi ſi une ſecte a fleuri long-tems après ſon fondateur, ils placent ce fondateur à ce tems, quoiqu'il ait vêcu pluſieurs années auparavant. Mais ce tems là eſt il bien connu? C'eſt une difficulté qu'on n'a point encore réſolue. Voilà pourquoi on remarque des différences étonnantes dans les différentes hiſtoires de la Philoſophie. Chaque Ecrivain forme l'arrangement de ſon ouvrage ſuivant ſes calculs & ſes raiſons; & comme on a autant de droit à les rejetter qu'à les adopter, on n'a rien de précis à cet égard.

Stanley, par exemple, commence par la ſecte ionique qu'on doit à *Thalès*, le premier Sage de la Grece. Il fait enſuite l'hiſtoire de *Socrate* & de ſa doctrine. Il

passe après cela à la secte d'*Aristippe*, appellée *Cyrénaïque*; de là à l'académie de *Platon*, à la philosophie d'*Aristote*, à la secte des Ciniques, à celle des Stoïciens, à celles de *Pythagore* & d'*Heraclite*, & finit par la secte d'*Epicure*.

Tel n'est point l'ordre que suit l'Auteur de l'histoire critique de la Philosophie. Après la secte ionique, il expose la doctrine de *Pythagore*, la philosophie de *Socrate*, la secte d'*Aristippe*, celle des Ciniques, l'académie de *Platon*, l'histoire d'*Aristote*, celle d'*Heraclite*, la secte d'*Epicure*, & enfin la doctrine des *Stoïciens* ou de *Zenon*.

Et enfin *Brucker* après la secte ionique met de suite l'école de *Socrate*, la secte cirénaïque d'*Euclide* de Megares, la secte éliaque de *Phedon*, l'académie de *Platon*, la secte d'*Aristote*, la secte des Ciniques, la secte de *Zenon* ou Stoïque, la secte italique ou de *Pythagore*, la secte éléatique de *Xenophane*, la secte d'*Heraclite* & la secte d'*Epicure*, qui est la derniere.

Il est bien étrange qu'aucun de ces Ecrivains n'ait justifié sa conduite, & que chacun d'eux ait adopté une méthode particuliere sans en dire la rai-

fon. Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner la choſe de plus près. Mais il convenoit au plan de cet ouvrage de prévenir le public ſur la différence qu'il y a entre l'ordre que les Hiſtoriens ont ſuivi & celui que j'ai adopté. C'eſt un mal preſque inévitable de ne pas toujours ſuivre l'ordre chronologique lorſqu'on écrit l'hiſtoire de la Philoſophie; mais ce ſeroit une faute très répréhenſible, ſi cet ordre n'étoit pas obſervé dans l'hiſtoire des Philoſophes. Cet ordre ſera toujours mon guide, & je m'écarterai des plus célebres Hiſtoriens, de *Diogene de Laërce* même, lorſqu'ils l'auront négligé (2).

Je commence donc ce ſecond Volume par l'hiſtoire du Philoſophe qui a vêcu immédiatement après *Phérecide*, & j'écrirai de ſuite celle de ſon ſucceſſeur, en me conformant toujours à l'ordre chronologique.

Ce Philoſophe eſt XENOPHANE, fils

(2) Il arrivera ſouvent que je ne m'accorderai pas avec *Diogen de Laërce*, car il y a peu d'Auteurs ſi inexacts, comme je l'ai obſervé dans le Diſcours préliminaire. Par exemple, dans la verſion latine de cet Hiſtorien, on lit qu'*Anaximandre* étoit Maître de *Thalès*, & que *Pythagore* l'étoit de *Phérecide*, quoique le contraire ſoit démontré.

d'un nommé *Dexius*, qu'on ne connoît pas. Il naquit à Colophon en la soixantieme olympiade, c'est à dire, 532 ans avant *Jesus-Christ*. On ne sait ni comment il fut élevé, ni à quelle occasion il devint Philosophe. Quelques Historiens prétendent qu'il n'eut point de Maître, & d'autres veulent qu'il ait été disciple d'*Archelaüs*. Ce sont des opinions qui sont dénuées de preuves. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'annonça de bonne heure pour homme d'esprit. Il composa plusieurs poëmes sur des matieres philosophiques, & fit près de deux mille vers sur la fondation de Colophon & sur celle de la colonie d'Elée. C'étoit le goût du tems d'écrire en vers; & on n'avoit la qualité de Sage, qu'autant qu'on avoit mérité celle de Poëte.

Ces productions lui firent beaucoup d'honneur; mais il s'avisa d'écrire contre *Homere* & contre *Hesiode*, & en cela il n'eut pas le suffrage des gens éclairés qui estimoient ces deux Poëtes: sa critique lui suscita même des ennemis. XENOPHANE n'attaquoit point ces deux Ecrivains comme Poëtes: il n'en vouloit qu'aux sotises des Dieux qu'ils ont chan-

tées, ſuivant l'expreſſion de *Bayle.* Les hommes ſont bien fous, diſoit-il, de croire que les Dieux ont pris naiſſance, qu'ils s'habillent, ſe nourriſſent & ſe perpétuent comme eux. Il n'eſt pas moins impie, ajoutoit-il, de dire que les Dieux naiſſent, que de ſoutenir qu'ils meurent, puiſqu'en l'un & l'autre de ces deux cas, il ſeroit également vrai qu'ils n'exiſtent pas toujours.

Il n'y avoit point de réponſe à faire à cet argument; mais les Miniſtres de la religion payenne ne le blâmerent pas moins. Ce fut ſans doute par leurs intrigues, que le peuple toujours crédule s'indiſpoſa contre notre Philoſophe. On lui ſuſcita des perſécutions de toutes parts; & l'orage devint ſi violent, qu'il fut obligé de ſortir de ſa patrie.

Il ſe retira en Sicile, où il fut très accueilli; mais il n'y trouva point d'établiſſement. Dépourvu de tous biens, & n'ayant aucune reſſource pour en gagner, il y vêcut dans toutes les horreurs de l'indigence. Dans cette extrêmité, il appella la Philoſophie à ſon ſecours: ce ne fut point pour lui donner des richeſſes, mais pour l'aider à ſoutenir ſon exiſtence. Il tâcha d'abord de ſe procu-

rer le pur néceſſaire, & ſe livra enſuite à l'étude.

Une ſituation ſi fâcheuſe ne pouvoit lui ſuggérer que des penſées fort triſtes. Auſſi toutes ſes réflexions ſe porterent ſur les miſeres de l'homme. Après avoir comparé le bien avec le mal que nous pouvons éprouver, il trouva qu'il y avoit plus d'amertume que de douceur dans cette vie, plus de chagrins que de plaiſirs : vérité triſte qui n'eſt que trop réelle. Nous ſommes ſujets à la douleur & à la triſteſſe, deux fléaux ſi terribles, qu'on ne ſauroit décider lequel eſt le plus affreux. La ſanté la meilleure ne garantit pas du chagrin. C'eſt une reflexion fort ſenſée de *Bayle*. Une heure de chagrin contient même plus de mal, ſuivant ce ſavant homme, qu'il n'y a de biens dans ſix ou ſept jours commodes. Il avance encore que quatre incommodités mêlées avec vingt commodités ſeroient capables d'obliger un homme à ſouhaiter un autre état, c'eſt-à-dire une condition qui n'eût aucune incommodité, ou qui n'en eût qu'une ou deux ſur quarante commodités.

Il eſt vrai que tout ceci eſt très difficile à déterminer; car il faudroit prou-

ver que le bien est autant bien que le mal est mal, pour faire un calcul juste ; & puis, afin de décider si l'homme est véritablement heureux ou malheureux dans ce monde, il seroit nécessaire de résoudre cette question, savoir si le mal surpasse le bien.

L'Auteur de l'histoire critique de la Philosophie soutient que XENOPHANE l'a prouvé par ce discours : *Parcourez tous les âges, vous n'y trouverez qu'un long tissu de douleurs. A peine l'enfance a-t-elle essuyé ses larmes, qu'arrive la jeunesse fougueuse hardie à tout oser & prodigue de son être. L'âge mûr n'a que des soins & des inquiétudes, &c.* Cet Auteur cite le dictionnaire de *Bayle* comme garant de ce qu'il avance ; mais *Bayle* n'en dit pas un mot ; & ce discours me paroît absolument controuvé ou imputé à XENOPHANE fort gratuitement.

Examinant ensuite la nature de l'entendement, ce Philosophe jugea que l'ame est un esprit, & que les biens sont au dessous de l'entendement : proposition énigmatique sans doute ; car prise littéralement, ce seroit une vérité triviale indigne de la réflexion d'un sage. Aussi *Casaubon*, qui a commenté l'ou-

vrage de *Diogene de Laërce*, explique la pensée de XENOPHANE, en disant que ce Philosophe a enseigné que « l'Entendement divin qui a fait le monde, a tâché de donner à toutes les créatures un état de perfection; mais qu'ayant trouvé de puissants obstacles dans la matiere; il n'a pu toujours exécuter ses desseins, &c. ».

Voilà une explication aussi extraordinaire qu'on ait jamais donnée d'aucun texte. Premierement, qui est-ce qui a dit à *Casaubon* que XENOPHANE parloit de l'Entendement divin plutôt que de l'Entendement humain? En second lieu, en supposant qu'il fût question du premier, comment tout cela s'applique-t-il à cette seule proposition de notre Philosophe, que l'entendement est au-dessus des biens? Il étoit bien plus simple de dire que cela signifioit qu'il y a un être, auteur de tous les biens.

Cette nouvelle explication est d'autant plus naturelle, que, suivant *Ciceron*, notre Philosophe par le mot Entendement a voulu désigner Dieu, un être infini; & cet être infini n'est, selon lui, autre chose que l'infinité de la nature ou la nature même.

Ce n'eſt pas tout. XENOPHANE embraſſe bien tous les êtres dans ce mot nature, mais il veut encore que l'entendement de l'homme en particulier ſoit Dieu; ce qui eſt une addition ſurabondante; car ſi la nature eſt Dieu, tous les êtres le compoſent. Auſſi l'Orateur romain ſoutient que notre Philoſophe ne connoiſſoit qu'un être immuable & éternel, qui eſt le vrai Dieu.

Ce ſentiment, ſi véritablement c'eſt le ſentiment de XENOPHANE, eſt celui que *Spinoſa* a fait revivre, & qu'il a produit avec l'appareil des démonſtrations géométriques (3). Auſſi eſt-il ſuſceptible des mêmes difficultés que pluſieurs Savans ont tenté inutilement de réſoudre. *Bayle* a fort bien expoſé leurs efforts dans ſon dictionnaire, & il n'en a pas réſulté plus de lumiere ou plus de preuves.

Notre Philoſophe ſoutenoit encore qu'il n'y a point de mouvement; que rien ne vit, rien ne croît, rien ne meurt; que ſi nous voyons ou nous croyons voir le contraire, c'eſt une erreur de

(3) *Voyez* l'hiſtoire de *Spinoſa* dans le Tome I. de l'*hiſtoire des Philoſophes modernes.*

nos sens qui nous abusent & nous trompent. La raison même est trompeuse. Selon lui, il n'y a rien de réel, de constant ni de véritable; & si nous pensons autrement, c'est que la vérité nous est absolument cachée. Dieu seul est unique & immobile. Ce que l'homme apperçoit, c'est le nuage qui l'enveloppe.

Mais si nous ne savons rien, si nous ne connoissons rien, si nous ne pouvons rien assurer, comment XENOPHANE peut-il affirmer sa doctrine? N'est-elle pas un jeu, une illusion, comme toutes les autres choses de ce monde? Il semble qu'avant que de raisonner, il faut s'accorder avec soi-même, & qu'il est ridicule de vouloir apprendre une vérité, lorsqu'on reconnoît qu'il n'y a point de vérités.

Je ne crois pas qu'il y ait de réponse à cela. Cependant cette doctrine forma une secte, qui fut appellée dans la suite *secte Eléatique*, parceque ce fut à Elée qu'elle se forma.

De l'étude de la Morale & de la Métaphysique XENOPHANE passa à celle de la Physique. Il admit d'abord quatre éléments dont il composa tous les êtres,

& cela étoit raisonnable ; mais il voulut se servir de ces éléments pour expliquer la nature de tous les corps, & il dit des choses ridicules.

Le soleil est, selon lui, un amas de particules de feu réunies par des vapeurs, c'est à dire que c'est une nuée enflammée qui se forme tous les jours. Ainsi le soleil s'éteint ou meurt tous les soirs, & il en naît un nouveau tous les matins. Son mouvement est direct comme allant se perdre dans l'infini ; mais à cause de sa grande distance de la terre, il paroît se mouvoir autour d'elle. Il y a autant de soleils que de climats.

Les étoiles sont, de même que le soleil, des nuées enflammées qui s'éteignent le matin & se rallument le soir. A l'égard de la lune, elle est une nuée condensée au point de former un corps solide semblable à la terre & habitée comme elle. Cette opinion est sans doute la plus raisonnable, & a fait beaucoup d'honneur à XENOPHANE. C'est celle de plusieurs célebres Mathématiciens, du Docteur *Wilkins*, Auteur du *Traité du monde dans la lune*, de *Hughens*, de M. *de Fontenelle*, qui ont écrit sur la pluralité des mondes. Mais la maniere dont

ce Philosphe expliquoit le mouvement de cette planete & celui du soleil, est digne de pitié.

Il disoit que l'éclipse de soleil se fait *par extinction, & puis qu'il retourne derechef à sa premiere clarté.* Il croyoit même qu'une éclipse pouvoit durer un mois. A cela près, l'explication qu'il a donnée des autres phénomenes de la nature est assez juste.

Il veut, par exemple, que les nuées soient formées par les vapeurs que le soleil fait exhaler de la surface de la terre; que la salure de la mer provienne du mêlange de corps hétérogenes; que toutes les créatures soient des productions de la terre; que la terre a pu être délayée comme une pâte liquide, & avoir repris ensuite sa consistance, & qu'elle peut revenir en son premier état, & acquérir de nouveau la forme qu'elle a actuellement; ce qui formeroit une existence périodique de la terre. Et enfin, de ce qu'il n'admettoit point de mouvement véritable, il concluoit qu'il n'y a point de vraie génération, point de vie, point de mort réelles.

Telle étoit la physique de XENOPHANE. J'ai déja exposé les grands

Pythagore & d'*Erimenide*. Il croyoit malgré cela qu'on pouvoit être ſage; car *Empedocle* lui ayant dit un jour qu'il ne penſoit point qu'il y eût de ſages, ou du moins qu'on rencontreroit difficilement un homme ſage: *vous avez raiſon*, lui répondit-il, *car pour en trouver un, il faut être ſage ſoi-même.*

Dans le commerce de la vie, il vouloit qu'on ſe ſupportât les uns les autres; & comme c'eſt une choſe dure que de vivre avec des perſonnes mal élevées ou méchantes, il conſeilloit d'éviter les mauvaiſes compagnies. *N'approchez point d'un tyran*, diſoit il, *en aucune façon, ou ſi vous êtes obligé de lui parler, traitez-le avec beaucoup de douceur.*

Un jour un joueur, c'eſt-à-dire un homme oiſif & fort peu digne de la ſociété d'un Philoſophe, le harcela pour le faire jouer aux dez avec lui; & comme il refuſoit de le faire, il crut le piquer d'honneur en l'appellant poltron: *oui je le ſuis extrêmement par rapport aux actions honteuſes*, répondit notre Philoſophe.

Diogene de Laërce a écrit qu'il ſe maria, & que les enfants qu'il eut de ſon mariage il les enterra de ſes propres

mains. Il mourut fort vieux; & si l'on s'en rapporte à ce qu'il dit lui même de son âge, il cessa de vivre pour avoir trop vêcu. Voici le calcul qu'il faisoit à la fin de sa carriere; suivant le rapport de *Diogene de Laërce*.

Il y a déja soixante ans que la Grece vante mes lumieres; & dès avant ce tems là j'en comptois vingt-cinq depuis ma naissance, si tant est que je puisse supputer mon âge avec certitude. Suivant ce compte, XENOPHANE vêcut plus de quatre-vingt-cinq ans.

Ce Philosophe eut trois disciples fameux, qui étendirent beaucoup sa doctrine. Le premier s'appelloit *Parmenide*, le second *Melissus*, & le troisieme *Zenon* d'Elée.

Parmenide, né à Elée, & fils de *Pirithus*, soutenoit que la terre est sphérique, & qu'elle est située au centre du monde, & il admettoit deux élements, le feu & la terre, pour les agens de la nature. Selon lui, le feu est l'ouvrier & la terre est la matiere. Il croyoit que le premier homme a été formé par le soleil; & comme il pensoit qu'il est composé de froid & de chaud, il en concluoit que ces deux qualités constituent

l'essence de tous les êtres. Il disoit que l'ame est un esprit, que la raison est dans le jugement, & que les sens ne peuvent suffire pour juger sainement des choses. C'étoient là ses principes de Philosophie morale, & sur lesquels il établit une doctrine sur les idées, que *Platon* trouva fort belle, & qui est encore digne d'estime.

Les idées, dit-il, ont une existence réelle, indépendante de notre volonté. Ainsi nous ne sommes pas les maîtres de créer nos idées. Elles subsistent de deux manieres dans nous & hors de nous. En chaque idée est l'unité & la pluralité. L'unité est l'idée originale, & les êtres particuliers qu'elle représente sont la pluralité. Quoique les idées soient des êtres métaphysiques, elles se terminent cependant à des objets réels.

La premiere de toutes les idées est le beau & le bon : toutes les autres dérivent de celle là. Ce beau & ce bon est Dieu même. Par conséquent Dieu renferme toutes les idées : elles sont à lui, quoiqu'elles ne soient point à son choix. C'est lui qui les donne aux hommes pour leurs besoins.

Mais qu'est-ce que Dieu ? Il n'est pas

poffible de le définir. Nous favons feulement qu'il eft un être fimple, le principe de toutes chofes, qu'il eft infini, immuable, & abfolument femblable à lui-même.

Toute cette doctrine eft particuliere à *Parmenide*, & ne reffemble point à celle de XENOPHANE. Auffi ce Philofophe ne fut pas fon feul Maître. *Diogene de Laërce* dit qu'il prit encore des leçons d'*Aminias* & de *Dioclete*. Ce dernier étoit Pythagoricien. Il avoit plus de probité que de richeffes. Il mourut en inftruifant *Parmenide* ; & ce Philofophe qui l'aimoit & l'eftimoit véritablement, paya un tribut à fa mémoire, en lui élevant un temple après fa mort : beau monument de reconnoiffance qui fait autant d'honneur à l'efprit qu'au cœur de *Parmenide*.

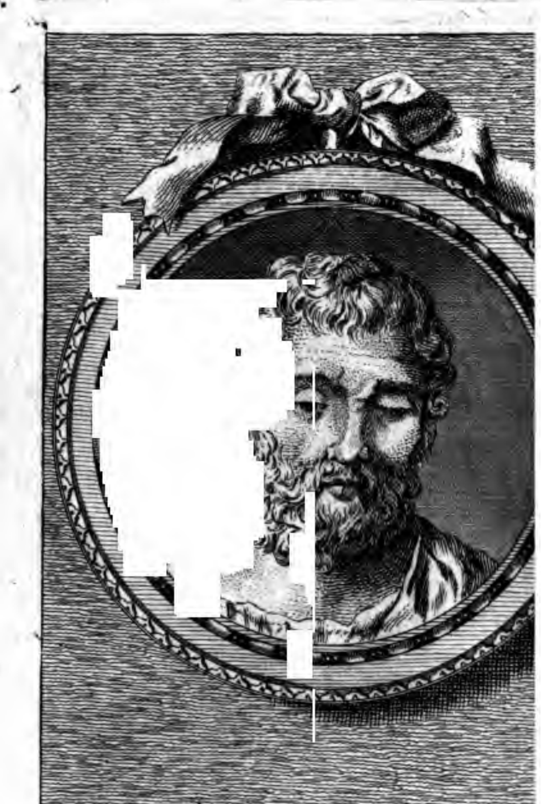
Ce fut vers la foixante-neuvieme olympiade qu'il fleurit. Le fecond difciple de XENOPHANE brilla vers la quatre-vingt-quatrieme. Il fe nommoit *Meliffus*. Il naquit à Samos, & fut auditeur de *Parmenide*, après l'avoir été de XENOPHANE. Son pere, qui s'appelloit *Ithagene*, devoit être un perfonnage confidérable, à en juger par la dignité d'Amiral qu'on conféra à fon fils. Ce

fils s'étoit fait chérir & estimer de ses concitoyens par des mœurs douces, & par toutes les qualités qui forment un homme aimable.

Quant à sa philosophie, à l'exemple de ses maîtres, il soutenoit l'unité, l'immobilité & l'incompréhensibilité de toutes choses. Il supposoit l'univers infini, unique, immuable, immobile, semblable à lui même, & où il n'y a point de vuide. Or s'il n'y a point de vuide, il ne doit donc point y avoir de mouvement, disoit-il; & celui que nous voyons est un mouvement apparent & imaginaire, une pure illusion des sens.

Il paroît que *Melissus* ne reconnoissoit d'autre Dieu que le monde; du moins il croyoit que s'il y avoit un ou plusieurs Dieux, on ne sauroit les définir, parceque ne les connoissant pas, on ne pourroit expliquer leur essence.

Le troisieme disciple de XENOPHANE s'appelloit *Zenon*; mais ce disciple, quoique compris dans la secte de ce Philosophe, appellée *secte Eléatique*, se fraya une route si belle & si hardie, qu'il se distingua comme XENOPHANE parmi les plus célebres Philosophes de l'antiquité. C'est ce dont on va juger par l'histoire particuliere de sa vie.



ZÉNON D'ÉLÉE.

Mlle. I. Reydellet del. *Beys...*

ZENON D'ELÉE*.

CE Sage naquit à Elée vers la cinquantieme olympiade, c'est à-dire 580 ans avant J. C. Son pere s'appelloit *Pyrithus*. Il fut disciple de *Parmenide*, qui l'adopta pour son fils. On prétend que cette adoption étoit un peu suspecte, & que *Parmenide* aimoit son disciple plus qu'il ne falloit. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce disciple étoit un bel homme, grand, bien fait & d'une figure très agréable. Il étoit toujours vêtu très proprement. Cela n'empêcha pas qu'il ne se dévouât entierement à la Philosophie, & qu'il n'y fît des progrès étonnans.

Il inventa la dialectique ou l'art de raisonner, & en abusa. La subtilité & la pénétration de son esprit passerent dans ses raisonnemens. Il devint même sophiste, & soutint les paradoxes les plus extraordinaires. Il rappella tous ceux de

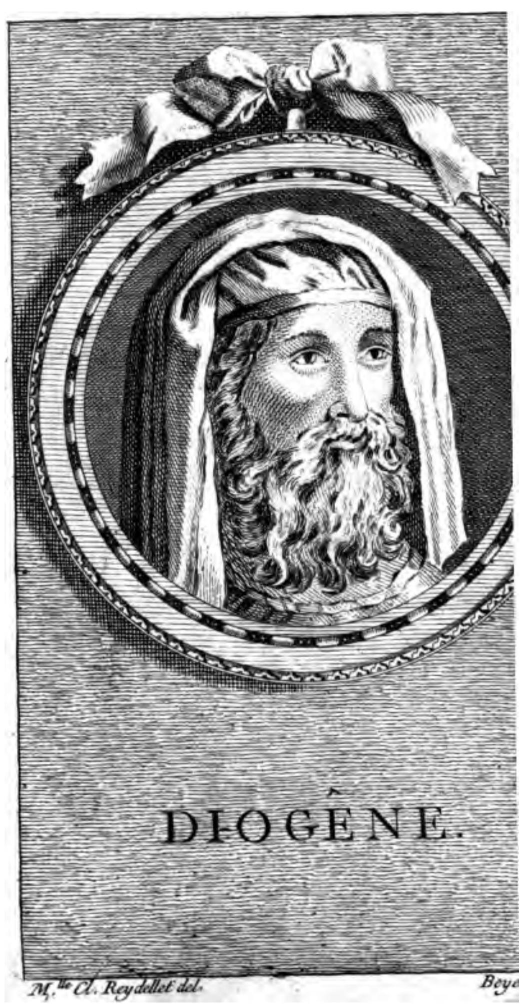
* *Diogene de Laërce*, L. IX *Hist. Philos. Autore Thom. Stanl.* i art. X. *Jacobi Bruck. Hist. crit. phi os.* Tom. I *Dict. histor. crit. de Bayle*, art. *Zenon d'Elée*, &c. &c. &c.

ser. ZENON veut que la matiere soit divisible à l'infini. On n'a qu'à lui nier cela, & le laisser discourir ensuite tant qu'il voudra. Il est certain qu'il ne pourra dire que des choses très pitoyables. On peut lui demander encore ce que c'est que l'infini, & le défier lui & ses sectateurs d'y répondre.

En effet, nous ne savons point ce que c'est que l'infini, & nous ne le connoissons que comme la négation du fini. Si l'infini existoit de la maniere que notre Sage l'entend, une montagne ne seroit pas plus grosse qu'un grain de sable, un éléphant qu'une mite; la partie seroit égale au tout, puisque le grain de sable, la mite, & la partie contiendroient, comme la montagne, l'éléphant & le tout, une infinité de parties.

ZENON faisoit encore un troisieme argument qui a eu beaucoup de célébrité. Il avoit pour but de faire voir que le mobile le plus vîte poursuivant le mobile le plus lent, ne pourroit jamais l'atteindre. Il suppose qu'un homme, qu'il nomme *Achille*, aille dix fois plus vîte qu'une tortue, & que cette tortue ait une lieue d'avance : cela posé, pendant qu'*Achille* parcourt la lieue que la tor-

tue


DIOGÈNE.
Mlle Cl. Reydellet del.
Beye

tue a d'avance fur lui, celle-ci fait une dixieme de lieue; & pendant qu'*Achille* parcourt le dixieme, la tortue fait la centieme d'une lieue. Ainfi de dixieme en dixieme, la tortue devancera toujours *Achille*, qui ne pourra jamais l'atteindre.

Si ZENON eût été Géometre, il n'auroit pas fait ce mauvais raifonnement; car cette progreffion qu'il établit a un terme, & ce terme eft $\frac{1}{99}$: c'eft à dire qu'*Achille* atteindra la tortue, lorfqu'il aura fait une lieue & un $\frac{1}{9}$ de lieue.

Ce Philofophe avoit encore imaginé des objections pour faire voir les contradictions du mouvement. Ce font des fophifmes auffi ridicules que ceux dont je viens de rendre compte. *Bayle* s'eft plû cependant à les analyfer, parcequ'il penfe que leur expofition peut avoir de grands ufages par rapport à la religion. C'étoit le fentiment du célebre Auteur de l'*Art de penfer* (M. *Nicole*). « L'utilité » qu'on peut tirer de ces fpéculations » n'eft pas fimplement d'acquérir, dit il, » ces connoiffances qui font d'elles mê- » mes affez ftériles, mais c'eft d'appren- » dre à connoître les bornes de notre » efprit, & à lui faire avouer, malgré

» qu'il en ait, qu'il y a des choses qui
» sont, quoiqu'il ne soit pas capable de
» les comprendre; & c'est pourquoi il
» est bon de le fatiguer à ces subtilités,
» afin de dompter sa présomption, &
» lui ôter la hardiesse d'opposer jamais
» ses foibles lumieres aux vérités que
» l'Eglise propose, sous prétexte qu'il
» ne peut les comprendre (1) ». C'est au sujet de la divisibilité de la matiere à l'infini, que M. *Nicole* fait cette réflexion; mais je ne la crois pas plus juste que celle de *Bayle*.

En se nourrissant de fausses subtilités, l'esprit devient faux, pointilleux, & incapable de distinguer la vérité de l'erreur. Il s'accoutume à faire de mauvais raisonnements, & insensiblement il brouille toutes ses idées. Rien n'est plus dangereux & plus fatiguant qu'un sophiste. Il ne peut ni vous écouter, ni se faire entendre; car premierement, ou il n'a point de principes, ou il n'en a que de faux : en second lieu, il ne cherche point la vérité de bonne foi, mais il travaille à remporter une victoire apparente, en vous enveloppant dans des

(1) *Art de penser*, Part. IV.

ſubtilités étrangeres qui vous écartent toujours plus de la queſtion.

A l'égard de l'application aux vérités que l'Egliſe enſeigne, je ne la trouve pas plus raiſonnable que l'avis de ſe fatiguer l'eſprit par un ſophiſme. Quoi! parceque je n'ai point aſſez d'intelligence pour comprendre le vice d'un raiſonnement, je dois adopter des vérités qui ſont incompréhenſibles? Ce devroit être tout le contraire. Je ſuis certain que ſi je ne conçois pas quelque choſe que les hommes ont imaginé, ce doit être de ma part un défaut d'intelligence, & c'eſt du moins pour moi un problême, ſi cette choſe eſt vraie ou fauſſe. Il n'en eſt pas de même des vérités de la Religion: je ſuis aſſuré qu'elles ſont vraies, quoiqu'elles ne me paroiſſent pas telles, où que je les trouve incompréhenſibles.

Concluons donc que Zenon avoit fait un abus étrange de ſes lumieres, en forgeant des arguments pour obſcurcir des vérités évidentes, ou des vérités de définition. Auſſi s'étoit-il tellement gâté l'eſprit, qu'il n'étoit sûr de rien. Il diſoit que les *mêmes choſes ſont poſſibles & impoſſibles*: propoſition vague qui eſt contradictoire. Il prétendoit encore qu'il

n'y a rien dans l'univers. Cette opinion est si extravagante, que *Bayle* doute qu'il l'ait soutenue. « S'il a soutenu effec-
» tivement un tel paradoxe, dit cet il-
» lustre Critique, il vouloit seulement se
» divertir; car il n'entendoit pas le mot
» *rien*, comme les autres l'entendent,
» ou bien il extravaguoit. Mais on ne
» trouve aucune folie dans le reste de
» ses opinions. Il vaudroit donc mieux
» recourir, ou à l'hypothese d'un jeu
» d'esprit, ou à celle d'une notion par-
» ticuliere du mot *rien* ».

Cependant *Bayle* rapporte un argument qui prouveroit que Zenon a véritablement avancé qu'il n'y a rien, dans le sens que nous entendons le mot *rien*.

S'il y a un être, dit ce Philosophe, il est indivisible; car l'unité ne sauroit être divisée. Or ce qui est indivisible n'est rien, puisqu'il ne faut point compter entre les êtres ce qui est de telle nature qu'étant ajouté à un autre, il ne produit point d'augmentation, & qu'étant retranché d'un autre, il ne cause point de diminution : il n'y a donc point un être.

Aristote, qui nous a transmis ce raisonnement, le traite de ridicule, & il a

raifon. ZENON met en queftion ce qui eft en fait. Il ne s'agit point de favoir quelles font les propriétés d'un être, mais de détruire les preuves phyfiques & morales de l'être; de prouver que ZENON même qui argumente, n'exifte point, & par conféquent que le *rien* prouve qu'il n'y a *rien*.

Cela eft abfolument rifible. Mais tous ces paradoxes font fi contradictoires, que *Timon* difoit que la langue de notre Philofophe étoit une épée à deux tranchants, qui attaquoit toutes les fortes d'opinions, les vraies comme les fauffes. On prétend qu'il le favoit, & que fon intention étoit d'effayer la force de fes argumens, & de faire admirer la fubtilité de fon efprit. Si c'étoit là fon intention, il voyoit fort mal; car l'habitude qu'il prit ainfi de mettre tout en problême, & fa confiance en la bonté de fes preuves, dûrent néceffairement l'amener à n'avoir plus d'opinions certaines. C'eft ce qu'on conclud d'un livre qu'il publia, intitulé : *Recueil de difputes*. Auffi tous les bons efprits fe moquerent de fa doctrine.

On a écrit que *Diogene* le Cinique réfuta fes objections contre le mouvement

par un tour de salle, & que cette maniere d'y répondre étoit la meilleure qu'on pût lui faire. Mais ceux qui ont écrit cela, ont fait deux grandes fautes. Premierement, *Diogene* n'a pas pu se promener devant ZENON, puisqu'il n'existoit pas lorsque ce Philosophe vivoit. Cette faute de chronologie est inexcusable. En second lieu, se promener dans une salle n'est pas prouver qu'il n'y a point de mouvement réel, mais un mouvement apparent. Notre Philosophe ne nioit point cette apparence de mouvement. Il n'étoit pas assez sot, dit *Bayle*, pour nier les phénomenes des yeux; mais il soutenoit que le témoignage des sens doit être sacrifié au raisonnement.

Après avoir exercé son esprit dans sa patrie, ZENON chercha à se produire au grand jour. Il alla à Athenes, qui étoit le théâtre & comme le centre des Sciences & des Arts. Il y vint avec *Parmenide*, & prit le tems des fêtes des grandes Panathenées pour lire publiquement ses ouvrages. (Les fêtes Panathenées étoient des fêtes consacrées à Minerve que les Athéniens célébroient tous les cinq ans.) Il apprit aux Athéniens les principes de l'art Eristique ou

l'art Sophiſtique. Ses ſophiſmes les étonnerent d'autant plus, qu'ils ne purent en découvrir le nœud. On prétend qu'il leur prouva que *les mêmes choſes ſont ſemblables & diſſemblables, une & pluſieurs, dans le repos & dans le mouvement.*

Notre Sage ne fit pas un long ſéjour à Athenes. Quoique toujours bien accueilli par les Athéniens, il préféra au faſte & au luxe de cette grande ville le genre de vie qu'on menoit dans la petite ville d'Elée, qui étoit une colonie des Phocéens, & dont les habitans élevés, dit M. *Hardion*, dans le ſein de la philoſophie de *Pythagore*, ne cherchoient à ſe faire valoir que par une conduite ſage, & par la pratique de toutes les vertus.

Cependant ces habitans gémiſſoient ſous l'oppreſſion d'un tyran nommé *Nearque*, qui avoit uſurpé la royauté. ZENON portoit impatiemment le joug de ce tyran. Egalement touché des maux que ſes compatriotes en ſouffroient, il forma le projet d'en délivrer ſa patrie. Son complot fut découvert : il fut pris & amené devant le tyran. *Nearque* exigea d'abord de lui qu'il déclarât ſes complices, & il nomma tous les amis

du tyran. Ce Prince lui demanda encore s'il avoit quelque complice, à quoi il répondit : *oui il en est encore un, & c'est toi qui es la perte de la Ville.* Ensuite se tournant vers ceux qui étoient présents, il leur dit : *Je m'étonne de votre peu de courage, si après ce qui m'arrive vous portez le joug de la tyrannie.*

On prétend qu'il voulut parler en particulier à *Nearque*, & que s'étant approché de son oreille, il la saisit avec les dents, & ne quitta prise que lorsqu'il fut percé de coups. Mais ce trait de la vie de notre Sage n'est point avoué de tous les Historiens de la Philosophie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'indigné des discours du tyran, il coupa sa langue, & la lui jetta au visage. *Nearque*, transporté de fureur, le fit piler dans un mortier. Cette cruauté souleva le peuple contre lui, & il l'assomma à coups de pierres. Il vengea ainsi la mort d'un citoyen qui s'étoit généreusement sacrifié pour sa liberté.

ZENON avoit l'ame grande & élevée. Il méprisoit les Grands qui n'avoient que de la grandeur. Il ne craignoit point la douleur, ou la supportoit avec fermeté; mais il ne se mettoit pas au-dessus du

mépris. Un homme lui ayant dit un jour des injures, il se fâcha. Cela surprit les assistans, qui lui en témoignerent leur étonnement, & il leur répondit : *Si je n'étois pas sensible aux injures, je ne le serois point aux louanges.*

Bayle trouve cette réponse *indigne d'un Philosophe;* ce sont ses termes, & on ne sait pas pourquoi. Auroit il voulu que notre Sage se fût mis au-dessus du mépris, qu'il eût travaillé toute sa vie pour mériter l'estime des hommes éclairés, & qu'il souffrît qu'on lui enlevât le fruit de ses veilles, en l'humiliant ? Comment un homme qui étoit si sensible à la gloire, ne l'auroit-il pas été au deshonneur ? J'aimerois autant soutenir que le même sentiment qui donne le plaisir n'est pas le même que celui qui rend la douleur. On ne peut aimer passionnément une chose, sans haïr celle qui lui est opposée. Un homme qui cherche les choses fortes, déteste nécessairement les fadeurs ou les choses fades, parceque les deux contraires ne sauroient coexister dans un même sujet.

Notre Sage admettoit un être créateur du ciel & de la terre; & il prouvoit son existence, en suivant les principes

de *Xenophane* & de *Meliſſus*, c'eſt à-dire de la ſecte Eléatique. Il n'y avoit que cela de raiſonnable dans cette ſecte. Auſſi les diſciples de ZENON l'abandonnerent bien-tôt; & dégoûtés des opinions biſarres & des paradoxes qu'on y ſoutenoit, ils ſe frayerent une autre route. La ſecte Eléatique finit donc avec notre ſophiſte, & on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire que la Philoſophie gagna à ce changement.




HERACLITE.
Mlle Cl. Reydellet del.
Beyssent sc.

HERACLITE *.

UN des plus anciens Hiſtoriens de la Philoſophie, *Sotion*, aſſure qu'HERACLITE a été diſciple de *Xenophane*. D'autres Ecrivains prétendent au contraire qu'il n'eut point de Maître, & qu'il ne dut qu'à lui-même les connoiſſances qu'il acquit dans la Philoſophie. Ce ſentiment eſt le plus ſuivi. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ſe fit admirer dès l'enfance par ſon intelligence & par ſa pénétration.

On ne ſait qui étoit ſon pere. Les uns le nomment *Blyſon*; d'autres ſoutiennent qu'on l'appelloit *Heracionte*. Quoi qu'il en ſoit, HERACLITE naquit à Epheſe, & fleurit vers la ſoixante-neuvieme olympiade, c'eſt-à-dire environ 596 ans avant *Jeſus-Chriſt*. Le premier uſage qu'il fit de ſa raiſon, ce fut de reconnoître qu'il ne ſavoit rien. Il chercha à s'inſtruire, & fit tant de progrès dans ſes études, qu'à l'âge de quatorze ans il diſoit qu'il ſavoit tout. C'étoit paſſer bien

* *Diogene de Laërce*, L. IX. *Hiſt. Philoſoph.* Aut. Thom. *Stanl.* Part. IX. *Jac. Bruck. Hiſtor. crit. Philoſoph.* Tom. I. &c. &c.

promptement d'une extrêmité à l'autre. Il soutenoit que la sagesse consiste à connoître l'ordre selon lequel toutes choses se gouvernent dans l'univers. Et comme *Homere* & un autre Poëte, nommé *Archilochus*, ne s'étoient point appliqués à cela, il disoit qu'on auroit dû les chasser des colléges à coups de poing. Aussi fit-il une étude sérieuse de la nature, & composa un ouvrage dans lequel il traita de l'Univers, de la Politique & de la Théologie. Cet ouvrage n'étoit pas fait pour être lu par tout le monde; car notre Philosophe l'avoit écrit d'une maniere fort obscure, afin qu'il ne fût pas exposé au mépris du vulgaire, & qu'il n'y eût que les Savans qui pussent l'entendre. Il le déposa ensuite au temple de Diane.

Ce livre lui fit un honneur infini. On y admira la précision & l'énergie du style; & comme notre Philosophe s'énonce quelquefois clairement, on fut si content de ce qu'on entendoit, qu'on supposa que ce qu'on ne comprenoit point étoit admirable. *Diogene de Laërce* rapporte qu'*Euripide* ayant donné ce livre à *Socrate*, & lui en ayant demandé son avis, *Socrate* lui répondit: « Ce que

» j'en ai compris eſt fort beau, & je ne » doute pas que le reſte que je n'ai pu » concevoir ne ſoit de la même force ». Le Philoſophe *Cratès* diſoit que pour lire ce livre, & en général les ouvrages d'HERACLITE, il falloit être bon nageur, afin que la profondeur & le poids de ſa doctrine n'engloutît & ne ſuffoquât pas le lecteur. Enfin *Platon* ne put entendre cette doctrine, excepté une partie de ſa phyſique qu'il inſéra dans ſes propres ouvrages.

Auſſi notre Sage fut ſurnommé *le Ténébreux*, à cauſe de ſa grande obſcurité. Cela partoit d'un fond de hauteur & de vanité qui lui faiſoit mépriſer preſque tous les hommes. Il étoit fier & déciſif; & quoiqu'il sût beaucoup, il cherchoit à humilier les Savans, en diſant ſouvent que *ce n'eſt point la ſcience qui forme l'eſprit*. Il dédaignoit même leur ſociété; & ce dédain étoit porté ſi loin envers ſes concitoyens, qu'il ne voulut point du tout ſe mêler des affaires du gouvernement, dans la crainte de ſe compromettre avec eux. Un coup-d'œil philoſophique qu'il avoit jetté ſur tout ce qu'on fait ici bas, lui faiſoit regarder avec pitié les choſes les plus importantes. Rien

n'est assûrément plus grand aux yeux du vulgaire, que le sceptre & la couronne; & HERACLITE traitoit cette élévation de misere.

L'Histoire nous apprend qu'il devoit être Roi à Ephese, sans nous en dire la raison; car on ignore absolument l'état de son pere, soit qu'il se nommât *Blyson* ou *Heracionte*. Mais HERACLITE se crut fort au-dessus du trône, & céda à son frere le droit qu'il avoit d'y monter. Il n'en prit pas moins avec les Ephésiens un ton de supériorité, tellement que ces peuples ayant chassé son ami *Hermodore*, il les blâma avec hauteur & avec dureté. *Ils sont dignes*, dit-il, *qu'on les mette à mort dès l'âge de puberté, & qu'on laisse leur ville à des enfans, eux qui ont été assez lâches pour en chasser* Hermodore, *leur bienfaiteur.*

Il y avoit sur-tout dans ce procédé une chose qui le choquoit extrêmement, c'étoit les expressions qu'ils avoient employées en mettant *Hermodore* hors de leur ville. « Personne, avoient-ils dit » dans leur décret, ne mérite notre re» connoissance : si quelqu'un nous rend » jusques là redevables envers lui, qu'il » aille vivre ailleurs & avec d'autres ».

Voilà ce qui s'appelle n'avoir ni sentiment, ni honneur, ni équité. Aussi HERACLITE fut si indigné de ces expressions, qu'il ne voulut plus se mêler de leurs affaires. Les Ephésiens ne l'en estimerent pas moins; & réfléchissant sur leur conduite, ils reconnurent le vice de leur législation. Ils s'adresserent à notre Sage pour la réformer; mais HERACLITE rejetta avec mépris leur demande. Comment donner des loix, dit il, à des hommes qu'une mauvaise police a absolument corrompus? Après avoir prononcé ces paroles, il s'en alla du côté du temple de Diane, & se mit à jouer avec des enfans. On le suivit; & comme on s'étonnoit de ce qu'il faisoit, il apostropha ceux qui étoient autour de lui par ces mots: *De quoi vous étonnez-vous, gens perdus de mœurs? Ne vaut-il pas mieux s'amuser de cette façon, que de partager avec vous l'administration des affaires publiques?*

Il conçut même une telle haine envers les Ephésiens, qu'il devint dur & misanthrope. Il évitoit leur société; & comme leur vue aigrissoit son humeur naturellement mélancolique, il se retira à la campagne pour rompre tout com-

merce avec les hommes. Là errant dans les montagnes, il ne s'occupa plus que de la condition de la nature humaine. Ce fut une triste occupation. On dit même qu'il prit si fort à cœur les amertumes & les traverses de cette vie, qu'il en versa des pleurs. *Diogene de Laërce* ne parle pourtant pas de cela. Il dit seulement qu'il passa le reste de ses jours dans les montagnes, en se nourrissant d'herbes & de racines; mais *Ælien*, *Lucien*, *Seneque*, & plusieurs autres Auteurs estimés assûrent qu'il s'affligeoit si fort des miseres qui forment en quelque sorte l'existence de l'homme, que des larmes couloient sans cesse sur son visage (1).

« HERACLITE, dit *Montagne* dans son » langage si naïf, ayant pitié & com» passion de cette même condition nô» tre, en portoit le visage naturelle» ment triste & les yeux chargés de lar» mes ». Ce savant Moraliste François trouvoit ce sentiment peu philosophique. Il estimoit que l'homme est plus digne de mépris que de pitié. « La plainte » & la commisération sont mêlées à

(1) *J. Brucker*, Histor. crit. Philosoph. Tome I. p. 1219.

» quelque eſtimation de la choſe qu'on » plaint : les choſes de quoi on ſe mo» que, on les eſtime ſans prix. Je ne » penſe point, ajoute *Montagne*, qu'il » y ait tant de malheurs en nous com» me il y a de vanité, ni tant de malice » comme de ſotiſe. Nous ne ſommes » pas ſi pleins de mal, comme de vani» té : nous ne ſommes pas ſi miſérables, » comme nous ſommes vils ».

Montagne condamne donc les pleurs d'HERACLITE, & je ne ſais s'il a raiſon. Il dit qu'il y a plus de vanité en nous que de malheurs ; mais cette vanité eſt un malheur. Toutes nos foibleſſes & nos paſſions ſont de véritables miſeres. L'homme n'eſt pas ſeulement à plaindre, parcequ'il eſt ſujet à la douleur : il l'eſt encore plus par les écarts de ſon eſprit & par les vices de ſon cœur. Quand on dit que l'homme eſt miſérable, on conſidere l'homme moral & l'homme phyſique, parceque c'eſt le phyſique & le moral qui forment l'homme. Il faut même croire que c'étoient les maux moraux que déploroit notre Philoſophe ; & il eſt certain que ces maux doivent attendrir tout homme qui aime ſon ſemblable.

Quoi qu'il en ſoit, HERACLITE s'abandonna à cette triſte méditation, qui le détacha du ſoin de ſon exiſtence. Il mangeoit pour vivre, encore ce qu'il mangeoit ne le nourriſſoit pas. Il ne vivoit que d'herbes & de racines. Cette mauvaiſe nourriture dérangea inſenſiblement ſa ſanté. Il devint hydropique; & quoique peu attaché à la vie, il chercha un remede pour ſe guérir. Il vint à Epheſe, afin de conſulter les Médecins, & leur demanda d'abord énigmatiquement *s'ils pourroient bien changer la pluie en ſechereſſe?* Les Médecins ne le comprirent pas. Il s'expliqua enſuite plus clairement, en leur diſant s'il n'y avoit pas moyen de pomper l'eau des inteſtins, & les Médecins répondirent qu'ils n'en connoiſſoient aucun.

Cette conſultation n'ayant rien produit, il ſe conſulta lui-même: après avoir cherché pluſieurs remedes à ſon mal, il choiſit celui-ci.

Il s'expoſa tout nud au ſoleil; & quand il fut bien échauffé, il ſe couvrit tout le corps de fumier. Il eſpéroit que la chaleur feroit ſortir l'eau des inteſtins par la tranſpiration; mais le ſuccès ne répondit pas à ſes eſpérances. Cette eſ-

pece de remede l'exténua à tel point, qu'il en mourut deux jours après l'avoir commencé. On prétend qu'on l'enterra dans la place publique. D'autres Ecrivains soutiennent que n'ayant pu se tirer de dessous le fumier, il y resta comme enseveli, & qu'il fut mangé par des chiens.

Ce Sage n'étoit pas beau, à en juger par ce qu'en a dit *Timon*. « Entre-ceux-» là est HERACLITE, dit-il, ce criard » mal bâti, cet injurieux discoureur, » & ce diseur d'énigmes ». C'étoit caractériser en peu de paroles sa figure, son humeur & ses écarts. Nous ne savons point si ce Sage étoit beau ou laid, grand ou petit; mais nous connoissons parfaitement son caractere, comme on l'a vû par l'histoire de sa vie. Il est notoire qu'HERACLITE étoit déchaîné contre toute la nature humaie. Il n'estimoit ni les Ephésiens, ni même les Athéniens qu'on considéroit pourtant beaucoup. Il traitoit tous les hommes d'ignorants, & croyoit tout savoir. Quelqu'un lui ayant un jour demandé pourquoi il ne répondoit point aux questions qu'on lui faisoit, *c'est afin que vous parliez*, dit-il. C'étoit une réponse dédaigneuse &

méprisante qui décéloit bien son amour-propre.

Le Roi *Darius* avoit desiré de le connoître, & lui avoit écrit pour l'engager à le venir voir. *Diogene de Laërce* a rapporté cette lettre dans la vie d'HERACLITE, & la réponse de ce Philosophe à cette lettre. Mais on a tant de raisons de suspecter les lettres qu'on attribue aux Philosophes anciens, que celle ci peut bien être factice. *Darius* le prie dans sa lettre de le venir voir pour lui expliquer son livre qu'il ne peut comprendre à cause de sa grande obscurité. « On est arrêté, fait-on dire à ce Roi, » à la lecture de la plûpart des passa- » ges; de sorte que ceux qui ont manié » le plus de volumes, ignorent ce que » vous avez précisément voulu dire ».

HERACLITE, dans la lettre qu'on lui attribue, ne répond point à cela. Il parle de la vérité, de la justice qu'il loue; de l'avarice & de la vaine gloire qu'il blâme; & se félicitant de ce qu'il sait se contenter de peu de chose, il déclare qu'il dédaigne la cour des Rois, & qu'il jouit agréablement de son sort, & vit à son gré. Or tout cela ne s'accorde pas trop avec la façon de penser de notre

Sage, qui voyoit tout en noir, & qui n'estimoit rien.

On ne sait point quel titre avoit son ouvrage. Quelques Auteurs prétendent qu'il étoit intitulé : *Les Muses*, ou *De la Nature*, ou *Le Moyen de bien conduire sa vie.* Il en est d'autres qui soutiennent que son véritable titre étoit : *La Science des mœurs renfermant une règle de conduite universelle.* Mais on connoît la doctrine que contient cet ouvrage, qui a été adoptée par plusieurs de ses disciples, qu'on nommoit *Héraclitiens*, & qui ont fait une secte connue sous le nom de *Secte d'Heraclite.* Il me reste à exposer les principes de cette doctrine : c'est ce que je vais faire en me conformant à l'ordre des matieres.

*Méthaphysique d'*HERACLITE.

I. Toutes choses sont composées de feu, & se résolvent en cet élément.

II. Tout se fait par la Providence, & tout s'arrange & s'unit par le changement des contraires.

III. Toutes les parties de l'Univers sont pleines d'esprits & de démons.

IV. L'ame est un feu qui, suivant son degré de chaleur, rend les hommes plus ou moins éclairés.

velie dans notre corps ; & lorſque nous ſommes morts, notre ame renaît & prend une nouvelle vie.

X. Il reſtera aux hommes après leur mort ce qu'ils n'eſperent ni ne deſirent.

Phyſique d'HERACLITE.

I. Rien ne ſe fait de rien.

II. Le feu eſt le principe de toutes choſes, de ſorte que tous les êtres ſortent du feu & redeviendront feu. Le monde eſt un feu éteint qui ſe rallumera un jour, & de ſes cendres il naîtra un autre monde.

III. Le feu eſt Dieu lui-même. Il eſt éternel & néceſſaire. C'eſt en s'agitant qu'il crée, ou pour mieux dire, qu'il produit. Ainſi rien n'eſt en repos dans l'univers : c'eſt le mouvement qui engendre tout & qui anime tout.

IV. Cet élément eſt compoſé de rameaux infiniment déliés & indiviſibles.

V. Quand les rameaux, qui compoſent le feu, ſe condenſent, ils ſe changent en vapeurs ; & lorſque ces vapeurs ſe condenſent elles-mêmes, elles deviennent eau. L'eau épaiſſie ſe change en terre, & ce changement produit le mouvement de haut en bas. Récipro-

quement

quement la terre liquéfiée ſe change en eau, de laquelle renaît tout le reſte par l'évaporation qui s'éleve de cette eau, ce qui cauſe le mouvement de bas en-haut.

VI. Il s'éleve des évaporations de la terre & de la mer, les unes claires & pures, les autres ténébreuſes. Les premieres ſervent de nourriture au feu, & les ſecondes à l'eau.

VII. C'eſt des évaporations ténébreuſes que ſe forment les aſtres. En effet, il y a dans le ciel des eſpeces de baſſins, dont la partie concave eſt tournée de notre côté. Les évaporations pures s'y raſſemblent, & forment des flammes que nous appellons *aſtres*. Les flammes, qui forment le ſoleil, ſont extrêmement pures & vives : celles des autres aſtres, plus éloignées de la terre, ont moins de pureté & de chaleur.

VIII. La lune, qui eſt l'aſtre le plus proche de la terre, ne paſſe pas par des eſpaces purs : voilà pourquoi elle n'échauffe ni n'éclaire ſi bien que le ſoleil.

IX. On vient de voir que ce ſont des baſſins qui forment les aſtres. Or toutes les fois que ces baſſins préſentent le côté convexe à la terre, ils nous en dérobent

la clarté ; & alors il y a éclipse de soleil ou de lune. Les phases de la lune sont produites par un mouvement lent & périodique du bassin qui forme cette planete, & qui présente ainsi peu-à-peu le côté concave à la terre.

X. Ce sont les différentes évaporations qui produisent tous les phénomenes, les jours & les nuits, les mois, les saisons, les années, les pluies, les vents, &c.

XI. L'évaporation pure & enflammée dans le cercle du soleil produit le jour : l'évaporation contraire à celle-là produit la nuit.

XII. La chaleur augmentée par les évaporations pures cause l'été : au contraire l'augmentation d'humidité par les évaporations obscures amene l'hyver.



DEMOCRITE.

M.lle Cl. Reydellet del. *Beyssent Scu.*



DEMOCRITE *.

LE tems précis de la naiſſance de DEMOCRITE eſt inconnu : ſeulement il eſt certain qu'il vint au monde avant *Socrate*, & on ſait que *Socrate* vit le jour la quatrieme année de la ſoixante-dix-ſeptieme olympiade ; c'eſt, à notre façon de compter, quatre cents ſoixante-huit ans avant *Jeſus-Chriſt*. Le nom de ſon pere n'eſt pas parvenu juſqu'à nous. Quelques Hiſtoriens l'appellent *Hégéſiſtrate* : d'autres lui donnent le nom d'*Athénocrite* & de *Damaſipe*. Tous s'accordent cependant à ſoutenir qu'il étoit d'Abdere dans la Thrace ; que c'eſt dans cette ville que naquit DEMOCRITE, & que ce pere étoit un perſonnage très conſidérable. Il reçut chez lui *Xercès*, Roi de Perſe, & le logea. *Valere-Maxime* dit même qu'il donna un repas à toute l'armée de ce Prince, ſans s'incommoder, ce qui ſuppoſe une fortune

* *Diogene de Laërce*, Tom. II. Part. II. *Hiſtoria Philoſophiæ*, *Autore Thoma Stanleio. Dictionn. de Bayle*, article *Democrite. Jacobi Bruckeri Hiſtor. crit. Philoſoph.* Tom. I. *Memoires de l'Académie Royale des Inſcriptions*, Tom. XV. & XIX. &c.

dont ne jouit guere un ſimple particulier. Il eſt vrai que *Valere-Maxime* ne prouve pas ce qu'il avance. Auſſi les plus habiles Critiques raient ce trait de l'hiſtoire de notre Philoſophe.

Quoi qu'il en ſoit, *Xercès*, en quittant le pere de DEMOCRITE, lui fit préſent de quelques Mages, qu'il avoit à ſa ſuite, pour élever ſon fils. Ces Mages étoient les hommes les plus éclairés de la Perſe. C'étoient des Philoſophes qu'on appelloit Mages par excellence, & qui jouiſſoient d'une extrême conſidération. Ils étoient Théologiens & Philoſophes. Comme Théologiens, ils admettoient un Dieu ſuprême, infini en puiſſance & en ſageſſe, & créateur du ciel & de la terre. Ils reconnoiſſoient auſſi un principe mal-faiſant, qu'ils appelloient *Aherman*. C'étoit un diable ſubordonné au Dieu ſuprême, qu'ils appelloient *Oromazès*; doctrine qu'ils tenoient ſans doute de *Zoroaſtre* (1). Ils enſeignoient encore l'immortalité de l'ame & une punition ou récompenſe après la mort, ſuivant qu'on avoit bien ou mal vêcu dans ce

(1) Voyez le *Diſcours ſur la Philoſophie ancienne* qui eſt à la tête du premier Volume.

monde. Pour le culte de la Religion, ils ne vouloient ni temples ni autels, parcequ'ils prétendoient qu'on diminue la majeſté de Dieu, en l'enfermant dans des murailles. L'Univers, diſoient ils, annonce ſa grandeur & ſa puiſſance : il doit donc être ſon véritable temple.

En tant que Philoſophes, les Mages expliquoient l'origine du monde, la nature des aſtres, la formation des éléments par des fictions ſemblables à celles des Mythologiſtes : ce qui a fait dire à *Plutarque* que leur philoſophie étoit enveloppée de ſables.

Tels furent les premiers Maîtres de DEMOCRITE. Ils lui apprirent leur Théologie & Aſtrologie. Ce n'étoit pas aſſûrément lui apprendre des choſes importantes. Il puiſa des connoiſſances plus ſolides à l'école de *Leucide*. Ce Philoſophe avoit formé un ſyſtême de Phyſique rès ingénieux. Il compoſoit le monde de vuide & d'atômes (1). Cette Phyſique plut aſſez à DEMOCRITE. Elle enflamma le deſir qu'il avoit de s'inſtruire. Sa paſſion pour l'étude devint ſi grande,

(1). On trouvera l'Hiſtoire de *Leucipe* dans la claſſe des Phyſiciens.

qu'il choisit un cabinet isolé dans le jardin de son pere, & s'y renferma. Il s'y livra à une méditation très profonde, tellement que son pere y ayant un jour attaché un bœuf qu'il vouloit immoler, DEMOCRITE ne s'en apperçut pas, & ne l'auroit pas même vû, quoiqu'il fût là depuis long-tems, si on ne l'eût averti d'y prendre garde.

La mort de son pere le tira de sa retraite. Il songea à sortir de la maison paternelle, & à recueillir la portion de l'héritage qui lui en revenoit.

Il étoit le troisieme de ses fils. On fit le partage de la succession. La moindre partie de l'héritage étoit l'argent. DEMOCRITE la demanda, & déclara qu'il renonçoit aux droits qu'il pouvoit avoir sur les autres biens. Ses freres furent très surpris de ce choix. Ils penserent que notre Philosophe avoit dessein de les frauder; mais sa conduite fit voir que son désintéressement étoit réel.

DEMOCRITE ne crut pas devoir faire un meilleur usage de son argent, qu'en l'employant à l'acquisition des connoissances, en allant visiter tous les Savants du monde. Il quitta donc Abdere; prit la route d'Egypte, & apprit la Géo-

métrie des Prêtres Egyptiens. De-là il passa chez les Chaldéens & chez les Perses. Il pénétra ensuite dans les Indes & dans l'Ethyopie, pour conférer avec les Gymnosophistes. C'étoient des Philosophes qui habitoient les montagnes & les déserts, & qui ne voyoient les hommes que pour les instruire de leurs devoirs. Ils menoient une vie très dure, & croyoient par là se rendre agréables à la Divinité. Ils observoient la nature, & étudioient surtout le ciel. Cette étude leur fit découvrir que la lune n'est point lumineuse par elle-même, mais qu'elle emprunte son éclat du soleil.

Notre Philosophe ne borna pas là ses voyages. Il parcourut tous les pays du monde ou il espéra trouver des Savants, & il ne mit fin à ses courses que quand il eut dépensé tout son bien. On prétend que ce bien consistoit en cent talents, ce qui faisoit alors une fortune très considérable, quoique cent talents ne valent que soixante mille francs de notre monnoie.

De retour dans sa patrie, DEMOCRITE se trouva sans un sou. Il se retira chez un de ses freres, nommé *Damaste*, à qui il demanda l'hospitalité. Ce frere le re-

çut très bien ; mais ses compatriotes ne lui firent pas le même accueil. Il y avoit une loi qui portoit note d'infamie contre ceux qui avoient dissipé leur patrimoine. Ils ne devoient point être enterrés, suivant cette loi, dans le tombeau de leur famille. C'étoit une tache qu'on portoit pendant sa vie. Notre Philosophe sensible à cette sorte d'affront, voulut se faire dispenser de la peine qu'il avoit encourue.

A cet effet, il se présenta devant les Magistrats, & leur lut un ouvrage qu'il avoit composé, & qui étoit le fruit de ses voyages : il étoit intitulé, *Le grand Monde*. Les Magistrats en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de cinq cents talents, le jugerent digne des honneurs divins, lui érigerent des statues, & ordonnerent qu'après sa mort le public auroit soin de ses funérailles.

Il est fâcheux que cet ouvrage ne soit pas parvenu jusqu'à nous. Ce devoit être une belle production, puisqu'elle avoit tant flaté les Magistrats d'Abdere.

Ses voyages lui firent aussi beaucoup d'honneur, & la postérité lui a bien rendu justice à cet égard. *Petrone* compare les travaux de Democrite à ceux qui

ont rendu le nom d'*Hercule* si célebre dans la Grece. *Pline* est du même avis. Jamais Philosophe ne ressembla mieux, dit il, à ce héros, que le Philosophe d'Abdere, puisque dans la vue de servir sa patrie, il avoit entrepris de longs & pénibles voyages. Enfin *Ciceron* approuve fort ceux qui ont appellé DEMOCRITE Hercule, à cause de ses grands voyages. Cette comparaison est assez extraordinaire. Mais c'étoit le goût des Anciens de mettre les grands hommes en parallele avec Hercule.

Demetrius veut que notre Philosophe soit allé à Athenes, sans s'y faire connoître; qu'il y ait vû *Socrate*, & qu'il soit sorti de cette grande ville, en disant: *Je suis venu à Athenes, & en suis sorti inconnu.* Mais tous les Historiens des Philosophes ne s'accordent pas sur ce point avec *Demetrius.* Plusieurs prétendent qu'il n'y alla pas.

Une vérité reconnue, est que de retour dans sa patrie, DEMOCRITE voulut mettre à profit les connoissances qu'il avoit acquises. En Egypte il avoit recueilli toutes les observations astronomiques qu'on avoit faites jusqu'à son tems. Les Prêtres de Memphis lui avoient

encore appris différents ſecrets de Chimie. Il ſe ſouvenoit auſſi du ſyſtême de *Leucipe*, qu'il deſiroit approfondir. Enfin ſon imagination échauffée par toutes ces idées ſcientifiques, lui ſuggéroit une infinité de nouvelles vues. Il ſentoit un beſoin d'accoucher de pluſieurs vérités dont ſa tête étoit occupée, & il chercha la ſolitude & les ténebres pour faciliter cette opération.

On prétend que le premier fruit de ſa ſolitude fut la découverte du ſecret d'amollir l'ivoire, de celui de fondre des cailloux, de compoſer des pierres colorées, & même de l'art de vitrifier les métaux. *Petrone* aſſûre auſſi qu'il tira du ſuc de toutes les plantes.

En cherchant des matieres propres à ſes expériences, une nouvelle retraite le frappa. Ce furent des ſépulcres ſombres qui étoient dans la campagne. Il crut que dans cette retraite il ſeroit mieux caché que dans la ſolitude qu'il s'étoit ménagée au milieu de la ville; il réſolut de venir s'y enfermer. Sans communiquer ſon deſſein à perſonne, il y tranſporta toutes les choſes néceſſaires à ſes études & à ſa nourriture, & s'y livra au recueillement le plus abſolu.

On s'apperçut à Abdere de l'abſence de DEMOCRITE. On le chercha, & on découvrit le lieu de ſa retraite. Tout le monde fut étonné de voir dans le tombeau un homme en vie. Les jeunes gens s'en moquerent, & les plus libertins d'entr'eux firent la partie de lui aller faire peur. Ils s'habillerent en ſpectres, & vinrent danſer autour de lui avec des torches allumées. DEMOCRITE ne s'en émeut point; & ſans lever les yeux de deſſus ſes livres, il leur dit, *ne ceſſerez-vous point de faire les ſous?* Notre Philoſophe étoit perſuadé que les morts ne ſortent point de leurs tombeaux, & il traitoit de fables les hiſtoriettes qu'on rapporte du retour des eſprits & de leurs apparitions.

Cependant *Pline* l'Ancien ou le Naturaliſte dit que DEMOCRITE croyoit que les morts pouvoient reſſuſciter. Il eſt vrai que tous les Savants ne ſont pas d'accord avec *Pline* ſur ce point. *Fabricius*, par exemple, prétend (3) que ce ſentiment attribué à DEMOCRITE a été une opinion populaire, fondée uniquement ſur une hiſtoriette que l'Empereur *Julien*

(3) *Biblioth. Græc.* Tom. I. pag. 811.

nous a conſervée dans ſes Epîtres. La voici.

Le Roi *Darius* étant très affligé de la mort de ſa femme, notre Philoſophe promit de la reſſuſciter, ſi l'on pouvoit lui amener trois perſonnes qui n'euſſent jamais eu de chagrins. M. l'Abbé Fenel, dans un Mémoire qu'il a inſéré dans le tome XIX. des *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions*, dit que c'eſt là un apologue moral dans lequel il n'y a rien d'hiſtorique. C'eſt une explication qu'il donne, & qu'on peut fort bien ne pas admettre. En effet il eſt beaucoup plus naturel de penſer que DEMOCRITE vouloit gagner du tems pour laiſſer tempérer la douleur de *Darius*; car le tems eſt un grand remede pour les afflictions.

Pendant qu'on faiſoit cette recherche, qui demandoit beaucoup de tems, le chagrin de *Darius* diminua inſenſiblement; & lorſqu'on fut convaincu par des peines & des ſoins infinis, que la choſe étoit impoſſible, notre Philoſophe frappa le dernier coup, en remontrant au Roi le tort qu'il avoit de ſe laiſſer abattre par les afflictions, puiſque de tous les hommes qui ſont ſur la terre il n'y en avoit pas un qui en fût exempt,

& qui n'eût certainement plus de raiſon que lui de ſe plaindre de la rigueur du deſtin. *Darius* étoit déja plus tranquille, & ce ſage diſcours acheva de le conſoler.

On dit que ce fut en riant que DEMOCRITE parla ainſi au Roi. C'étoit le goût ou le ſyſtême de ce Philoſophe de ne point s'affecter des évenements de cette vie. Il regardoit toutes les actions des hommes, leurs projets, leurs affaires & leurs chagrins comme des actes de folie, & il ne ceſſoit d'en rire. Les Abdéritains qui ne voyoient rien dans leur conduite qui dût exciter ces ris inſultans, crurent qu'il tomboit en enfance. Comme ils l'eſtimoient trop pour ne pas s'intéreſſer à ſa ſanté, ils écrivirent au fameux *Hippocrate* pour le prier de le venir voir. On lui manda que DEMOCRITE étoit devenu fou.

Hippocrate ſe rendit à cette invitation; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en arrivant, il trouva notre Philoſophe occupé à diſſéquer différents animaux! Il lui demanda pourquoi il le faiſoit, & DEMOCRITE répondit que c'étoit pour découvrir la cauſe de la folie qu'il regardoit comme un effet de la bile. *Hippocrate* lui fit d'autres queſtions, &

il fit voir tant d'eſprit & de bon ſens dans ſes réponſes, que ce Médecin avoua que non ſeulement DEMOCRITE n'étoit pas inſenſé, mais qu'aucun homme n'étoit auſſi capable que lui de guérir la folie des hommes.

Une ſeule choſe le choqua dans ſes diſcours, c'étoit ſon air railleur & ſes ris continuels. Quelle eſt la cauſe de cette joie qui m'offenſe, dit-il à notre Philoſophe ? mes diſcours vous choquent-ils ? DEMOCRITE prit un ton ſérieux, & commença un beau diſcours ſur les biſarreries & les diſparates du genre humain. Il fit voir que rien n'eſt plus comique ni plus riſible que la vie de l'homme, qu'elle ſe paſſe à chercher des biens imaginaires, à former des projets puériles ou ridicules, enfin à ſe repaître d'illuſions perpétuelles qui ne ſont dignes que de mépris. Comment après cela, ajouta-t il, ne pas rire des hommes, de leur prétendue ſageſſe, en un mot de tout ce qu'ils font ?

Ce diſcours charma le Médecin; mais il fut plus émerveillé encore par deux preuves d'une ſagacité extraordinaire que DEMOCRITE lui donna. *Hippocrate* ayant demandé du lait, notre Philoſo-

phe l'examina, & dit que ce lait étoit d'une chevre noire qui n'avoit porté qu'une fois, ce qui ſe trouva vrai. La ſeconde preuve de ſa ſagacité n'eſt pas moins merveilleuſe. *Hippocrate* avoit amené une fille avec lui. La premiere fois que notre Philoſophe la vit il l'appella fille, mais le lendemain il l'appella femme, & on ſut que cette fille avoit été déflorée la nuit précédente.

Voilà ſans doute une grande pénétration d'eſprit. *Diogene de Laerce* donne pour vrais ces deux traits de la vie de Democrite. Mais ſont-ils croyables? Le célebre *Bayle* ne le penſe pas. Il eſt poſſible, dit-il, que la cauſe de la noirceur d'une bête & ſa fécondité réitérée produiſent quelque qualité particuliere dans le lait; mais il eſt également poſſible que cela n'ait pas lieu. J'ajoute à ce raiſonnement que quand il ſeroit prouvé que le lait d'une brebis noire, qui n'auroit porté qu'une fois, changeroit la nature de ſon lait, ce ſeroit encore un problême à réſoudre auſſi difficile que l'autre, ſavoir ſi un homme peut en faire la différence, ſur-tout à la ſimple vûe.

Bayle argumente ſur la perte de la

virginité de la fille, comme il l'a fait ſur le lait d'une bête noire. Il eſt poſſible, ſelon lui, que la perte de la virginité produiſe quelque changement dans l'extérieur d'une perſonne, & il eſt poſſible qu'elle n'y en produiſe aucun. Quoi qu'il en ſoit, il reſte toujours à prouver la poſſibilité de connoître ce changement.

On peut donc mettre ces deux contes au nombre des fables, à moins que ces prétendues connoiſſances de notre Philoſophe ne ſoient un tour d'adreſſe de ſa part pour en impoſer à *Hippocrate*.

Ce qui me fait croire cela, c'eſt le goût que DEMOCRITE avoit pour le merveilleux. On lui attribue un ouvrage ſur les antipathies, dans lequel ce goût paroît dans tout ſon jour. En effet il a écrit qu'une femme faiſoit mourir toutes les chenilles d'un jardin, lorſque dans le tems de ſes mois elle faiſoit trois fois le tour de chaque compartiment, à pieds nuds & les cheveux déliés. Il veut encore qu'en appliquant ſur le cœur d'une femme, quand elle dort, la langue d'une grenouille, on lui fait dire la vérité; qu'en mêlant enſemble le ſang de quelques oiſeaux, dont il diſoit le nom,

on fait naître un ſerpent qui a une propriété ſi admirable, que ſi l'on en mange on peut entendre ce que les oiſeaux s'entre-diſent.

Pline le croit auſſi Auteur d'un ouvrage ſur le Cameléon, où l'on trouve des choſes fort ridicules. On a encore prétendu que notre Philoſophe avoit publié quelques livres ſur la Magie ; mais *Diogene de Laërce*, & pluſieurs Ecrivains reſpectables nient que Democrite ait compoſé ces écrits. Tous conviennent cependant qu'il ſe repaiſſoit volontiers de chimeres, ou du moins qu'il n'étoit pas fâché de paſſer pour un homme étonnant. Il ſe mêloit de faire des prédictions, & ne manquoit pas de remarquer celles qui avoient leur accompliſſement. Ce n'étoient point aſſûrément des ſortiléges. Comme il étoit grand Obſervateur de la nature, il devinoit ſouvent des choſes qui découloient néceſſairement des obſervations. Par exemple, il dit à ſon frere dans le tems de la moiſſon, d'employer au plutôt ſes moiſſonneurs à tranſporter dans la grange le bled qu'ils avoient coupé, parcequ'il jugea qu'il devoit y avoir bientôt un grand orage, qui arriva effectivement.

Une autre fois ayant prévû que l'année ſeroit mauvaiſe pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile. Sa prédiction eut ſon accompliſſement. Les oliviers ne porterent preſque point de fruit. Democrite vendit alors ſon huile ce qu'il voulut, & fit dans cette vente un gain immenſe. On s'étonna d'abord de ce qu'un Philoſophe qui ne paroiſſoit ſe ſoucier que de ſes études, ſe mit tout-d'un-coup dans le trafic; mais on fut bien plus ſurpris encore quand Democrite abandonna ſon gain aux pauvres. Il vouloit faire voir aux hommes qu'il ne tenoit qu'à lui d'être riche, & que ſes connoiſſances lui procureroient aiſément des richeſſes, ſi la Philoſophie ne lui avoit pas appris à les mépriſer.

Le goût que notre Philoſophe avoit pour les prédictions ne fut qu'un goût paſſager. Il ſe perſuada qu'on ne devenoit véritablement Philoſophe, qu'en ſe livrant à un recueillement abſolu & à la méditation. Il connoiſſoit le prix de la retraite, & il réſolut de paſſer deſormais le reſte de ſes jours dans la ſolitude. On a écrit même que pour n'être plus diſtrait par les objets qui émeuvent l'ame

par l'organe de la vûe, & pour se recueillir plus profondément en lui-même, il se creva les yeux. Il est vrai que ce trait de la vie de DEMOCRITE est un problême qu'il n'est pas facile de résoudre. Ce qu'on dit pour prouver cet aveuglement, & ce qu'on oppose à ces preuves, ne permettent guere de prendre un parti. Le lecteur en jugera par l'exposition des raisons contradictoires.

Un Auteur dramatique de ce tems-là, nommé *Laberius*, prétend que DEMOCRITE s'aveugla, en s'exposant à la lumiere qu'un bouclier lui réfléchissoit. *Aulu-Gelle* assûre aussi ce fait, & soutient qu'on ne peut le révoquer en doute, parcequ'il est consacré dans les monuments de l'Histoire Grecque, & qu'il est d'ailleurs reconnu par les personnages les plus respectables de l'antiquité (4). *Plutarque* avoue aussi qu'il avoit oui-dire que notre Philosophe s'étoit servi de miroirs ardents sur lesquels il attacha fixement la vûe, mais il ne le

(4) Voici les paroles d'*Aulu-Gelle* : *DEMOCRITUM Philosophum in monumentis Historiæ Græcæ scriptum est, virum præter alios venerandum, auctoritateque antiquâ præditum luminibus oculorum suâ sponte se privasse. Aulu-gell. Noct. att.* L. X. C. 17.

croyoit pas. C'eſt un ſentiment particulier à cet Hiſtorien qui ne détruit point ce qu'ont avancé *Liberius* & *Aulu-Gelle*.

C'eſt du moins ainſi qu'en ont penſé la plûpart des Ecrivains modernes. Ils ont ſeulement varié ſur la cauſe de cet aveuglement. *Tertullien* en rapporte une qui ne feroit guere honneur au Philoſophe, ſi elle étoit auſſi-bien conſtatée qu'elle eſt legerement avancée. Il prétend que DEMOCRITE ne pouvoit ni regarder une femme ſans en deſirer la jouiſſance, ni manquer d'en jouir ſans ſe chagriner & ſe dépiter. Il n'avoit donc point de meilleur remede contre cette maladie, que de ſe priver de la vûe. *Tertullien* tire de-là pour les vrais fideles un grand ſujet de triomphe ſur les Sages du paganiſme. Mais c'eſt un triomphe bien imaginaire, comme *Bayle* l'a obſervé fort à-propos. « Ce que l'on ſait de plus » certain, dit cet illuſtre Critique, renverſe de fond en comble la ſuppoſition » de *Tertullien*. C'étoit un homme (DEMOCRITE) détaché des ſens, ajoute-t-» il, un méditatif qui mépriſoit les hon-» neurs & les richeſſes ».

D'ailleurs tout ce qu'avance *Tertullien* eſt contre la vérité de l'Hiſtoire. En ef-

fet *Clement Alexandrin*, pour ne citer que cet Auteur, affûre que DEMOCRITE fuyoit le commerce des femmes, qu'il n'avoit jamais voulu se marier pour n'être pas distrait par les embarras du ménage & les soins d'une famille. Il disoit que le plaisir de l'amour est une petite épilepsie, & comme une épilepsie est un mal, il croyoit qu'on devoit s'en abstenir. Cependant il falloit qu'il l'eût éprouvé, puisqu'il le connoissoit si bien; mais une jouissance ne prouve pas une incontinence. On a même écrit qu'il détestoit l'œuvre de l'amour, comme une chose qui faisoit sortir un homme d'un homme.

Au reste, M. *Brucker* assûre que cet aveuglement de DEMOCRITE est une fable, & il n'est pas le seul de cet avis. Ainsi voilà bien des paroles perdues de la part de *Tertullien*.

Le même M. *Brucker* veut aussi que la visite d'*Hippocrate* à notre Philosophe, & ses ris immodérés, soient des contes. Mais il faut avouer que les preuves de ce qu'il avance sont trop foibles pour, d'après elles, recuser le témoignage de *Diogene de Laërce* à cet égard, & celui de plusieurs Ecrivains respectables qui assûrent le contraire.

Quoi qu'il en ſoit, DEMOCRITE réſolut d'employer le reſte de ſes jours à l'étude de la Philoſophie. Il examina d'abord & les connoiſſances que l'homme pouvoit acquérir & celles qu'il poſſédoit lui-même. Il reconnut enſuite que rien n'étoit plus difficile que de découvrir la vérité. Il diſoit qu'elle eſt cachée au fond d'un puits, & il répétoit ces paroles ſouvent & avec complaiſance. C'étoit un mot philoſophique qui a fait fortune, ſans qu'on ſache pourquoi.

Car qu'entend-on par la vérité ? Si on on eût demandé cela à notre Philoſophe, il eſt certain qu'il auroit été fort en peine de répondre ; & ſi on faiſoit cette queſtion à ceux qui font tant de bruit avec ce mot, ils ſeroient très embarraſſés. La vérité eſt ce qui eſt. Quand on dit qu'il fait jour lorſque le ſoleil luit, que la ſtatue d'*Henri* IV eſt ſur le Pont-Neuf de Paris, on dit deux vérités : l'une, que le jour eſt quand le ſoleil luit ; l'autre, que la ſtatue d'*Henri* IV eſt ſur le Pont-Neuf.

Voilà ce que c'eſt que la vérité. Or dire que la *vérité*, c'eſt-à-dire que *ce qui eſt*, eſt dans un puits, ce n'eſt rien dire du tout. Si par le mot *vérité* on entend

ce qu'il ne ſignifie pas, c'eſt parler pour n'être point compris. La meilleure façon d'expliquer le mot de Democrite, c'eſt qu'il vouloit faire entendre qu'il eſt difficile de ſavoir ſi une propoſition eſt vraie ou fauſſe, & de connoître la nature des choſes. Et dans ce ſens-là il ne falloit pas dire que la vérité eſt dans un puits, mais que le moyen de la connoître, c'eſt-à-dire le *criterium veritatis* eſt dans un puits, ce qui renferme une idée claire & vraie.

Toute la vie de notre Philoſophe confirme cette explication. Comme il faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la tranquillité de l'eſprit jointe à l'amour de l'étude, il étoit ſans ceſſe occupé à rechercher la cauſe des effets naturels. C'eſt probablement la connoiſſance de cette cauſe qu'il appelloit la vérité avec juſte raiſon; car c'eſt connoître une vérité que de dire ce qui eſt la cauſe d'un effet. Il prenoit tant de plaiſir à cette recherche, qu'il ne laiſſoit rien paſſer ſans vouloir l'expliquer. *Montagne* rapporte un trait aſſez curieux à ce ſujet.

Un jour on lui ſervit à table des figues qui ſentoient le miel. Sur le champ il chercha dans ſon eſprit la cauſe de ce

goût singulier. Après y avoir beaucoup réfléchi, il se leva de table pour reconnoître le lieu où ces figues avoient été cueillies. Son domestique qui étoit témoin de toutes ses inquiétudes, voyant qu'il sortoit pour cela, lui dit en riant qu'il ne fît pas de plus grandes recherches; car les figues qu'il avoit mangées avoient le goût de miel, parcequ'il les avoit mises dans un vaisseau où il y avoit eu du miel. Cette nouvelle lui fit de la peine, parcequ'elle le privoit de la satisfaction qu'il avoit d'avoir fait une découverte. *Que tu me desobliges*, dit il à son domestique! *Je ne laisserai pas*, ajouta-t-il, *d'en rechercher la cause comme si elle étoit naturelle.* « Et volontiers n'eût » failli de trouver, dit *Montagne*, quel» que raison vraie à un effet faux & » supposé (5) ».

Ce goût de recherches décéloit un esprit géométrique, car les Géometres aiment les difficultés & les cherchent. Aussi DEMOCRITE étoit-il grand Géometre. Son dessein étant de faire un systême de Physique, il commença par se former une méthode de raisonnement, une lo-

(5) *Essais de Montagne*, L. II Ch. 12.

gique

gique qui pût le guider dans ses travaux. Ses réflexions le conduisirent à ces principes qu'il adopta.

Il n'y a rien de vrai que les atômes & le vuide ; & ce que nous appellons être ou créature, n'est qu'atôme & vuide. Mais savons-nous ce que c'est qu'un atôme, ce que c'est que le vuide ? Non assurément. Aussi DEMOCRITE disoit que notre esprit ne connoît pas la verité ; il ne juge, ne raisonne ou ne voit que ce que les sens lui font connoître. De-là il suit que l'homme ne sait rien parfaitement, & que chacun raisonne ou juge selon qu'il est affecté.

Cela étant, l'homme est bien éloigné de connoître la vérité. Toutes ses idées sont ou naturelles ou ténébreuses. Les premieres sont fort enveloppées, & les idées ténébreuses sont celles que les sensations donnent. Quand ces idées n'expriment pas tout ce que les sens leur présentent, l'idée naturelle doit faire alors ses fonctions. C'est donc au mouvement de l'esprit, si l'on peut parler ainsi, c'est à-dire à la méditation & à la réflexion, qu'il faut recourir pour connoître la vérité ; & le travail le plus pénible est celui de la recherche d'un moyen

qui nous rende certains que nous l'avons véritablement découverte.

De la Logique notre Philosophe passa à la Morale; & il la fit consister en ce seul principe : La tranquillité de l'esprit doit être la fin de toutes nos actions. Ainsi, pour être heureux, il faut que l'ame soit parfaitement en repos, de maniere que, constamment satisfaite, elle ne soit troublée ni par la crainte ni par la superstition, ni par quelqu'autre passion que ce soit. Il appelloit cet état la vraie situation de l'ame, & il le distinguoit sous différents noms.

C'est *Diogene de Laërce* qui nous apprend cela; mais il ne dit point quels étoient ces noms. Nous savons seulement, par le témoignage de plusieurs Ecrivains dignes de foi, que DEMOCRITE prétendoit que pour conserver la paix dans son ame, il ne falloit point la fonder sur des choses fragiles & de peu de durée, & que le seul moyen de la posséder étoit d'écarter loin de soi tous les sujets tristes ou affligeants. L'avenir, disoit il, ne doit point nous occuper : il ne faut songer qu'à jouir du présent, sans s'embarrasser dans les affaires. Car celui qui veut être constamment heu-

reux, ne doit se mêler que de ce qui le regarde, ou du moins ne pas entreprendre au-dessus de ses forces. En effet, la dissipation nous prive de plus de biens, que la nature ne nous en a refusé. Il est bon encore de ne pas oublier qu'il n'y a rien de deshonnête dans la nature, & que ce qu'on appelle ainsi est un ouvrage des Législateurs. Enfin la tranquillité ou la paix de l'ame, qu'on nomme autrement la sagesse, est une chose si estimable, qu'elle est au-dessus des plus grands éloges. En la possédant, on n'admire rien, on ne craint rien, & on jouit de tout; car quand on sait composer ses mœurs, régler ses actions, modérer ses desirs, on est heureux pendant toute sa vie.

Après avoir établi ces théories de Logique & de Morale, DEMOCRITE étudia la Physique; & comme il croyoit que l'univers n'est composé que d'atômes & de vuide, il ne songea qu'à expliquer par eux les phénomenes de la nature. C'est une entreprise que *Leucipe*, dont il étoit disciple, avoit formée; mais il trouva que son systême devoit être rectifié.

Leucipe croyoit que les divers arrangements des atômes, leurs différentes

formes & leurs mouvements suffisoient pour former l'univers & les corps qu'il renferme (6). Notre Philosophe ne fut pas de cet avis. Il estima qu'il y avoit bien d'autres circonstances qui concourent pour la production des êtres & leur entretien. Premierement, dit-il, il faut admettre absolument que les atômes sont doués de quelque chose de spirituel & de divin, que leur mouvement est éternel & nécessaire, que toute la nature participe à cette divinité, & que ces atômes se mouvant sans relâche & dans un vuide infini, doivent former plusieurs mondes.

Mais qu'est-ce que c'est que cette divinité? Il paroît que DEMOCRITE n'en admettoit pas d'autre que la nature, qui n'étoit pas même Dieu; car ce Philosophe ne lui reconnoissoit aucuns des attributs de la Divinité, comme l'unité, l'éternité, l'immutabilité, &c. Il prodiguoit même le nom de Dieu aux images, aux idées des objets, & à l'acte de notre entendement par lequel nous connoissons ces objets. Ainsi les images des

(6) *Voyez* l'Histoire de *Leucipe* dans la classe des Physiciens.

objets qui se présentent à nos sens sont des émanations de Dieu, ou, pour mieux dire, sont elles-mêmes un Dieu; de façon que l'idée actuelle de notre ame est un Dieu. C'est sans doute ici le germe du systême du P. *Malebranche*, qui veut que nous voyons toutes choses en Dieu.

A l'égard de son systême de Physique, voici en quoi il consiste. Rien ne se fait de rien. Tout ce qui existe tire son origine de principes subsistants par eux-mêmes. Ces principes sont les atômes & le vuide. Le nombre des atômes est infini, & par conséquent l'espace ou le vuide dans lequel ils se meuvent est infini. Ces atômes sont de diverses figures & de différents poids. Leurs mouvements n'ont point de commencement: ils ont toujours existé. En se mouvant, les atômes tantôt s'accumulent, tantôt se lient ensemble, tantôt se séparent, & par leur collision & agitation forment tous les êtres qui composent l'univers. Toutes les créatures sont un même être, & il n'y a que les atômes qui sont différents & qui les différencient. Ces différences sont la figure, l'ordre & la situation. Ainsi il y a génération, si les atômes se réunissent de maniere à la pro-

duire, & la corruption a lieu quand les atômes se désunissent & se séparent.

Le monde n'est point animé; mais le mouvement infiniment rapide produit un feu qui lui tient lieu d'ame, & qui le pénetre de toutes parts. Ce sont les atômes qui forment le feu. Les autres éléments, comme tous les corps, ne different entr'eux que par la grosseur des atômes. Le soleil & la lune sont composés des atômes les plus légers, qui ont un mouvement circulaire. Ces corps ne sont point incorruptibles : ils se corrompront un jour comme tous les êtres qui forment ce monde, & de cette corruption naîtra un nouveau monde. Au reste notre Philosophe admettoit une infinité de mondes qui se renouvellent ainsi par la corruption.

Tel est le systême général du monde de DEMOCRITE. Il avoit encore des idées particulieres sur les planetes & sur la terre, qui formoient son systême de Physique proprement dite. Il rangeoit d'abord les astres suivant cet ordre : les étoiles fixes, les planetes, le soleil & la lune. Il croyoit que tous les astres sont emportés par un tourbillon, lequel a d'autant moins de force, qu'ils sont plus

proches de la terre ; & il ſoupçonna que la voie lactée eſt formée par un nombre infini d'étoiles : conjecture heureuſe que les téleſcopes ont réaliſée. Il penſa encore avec la même juſteſſe que les cometes ſont des planetes. Il diſoit auſſi que la terre dans ſon origine étoit petite & fort légere, & qu'à cauſe de cela elle étoit errante & comme flottante dans l'eſpace ; mais qu'ayant acquis par la ſucceſſion des tems de la groſſeur & de la gravité, elle s'étoit arrêtée & fixée. Ce globe eſt, ſelon lui, plein d'eau ; & comme cette eau circule perpétuellement autour d'elle, elle la fait ſans ceſſe mouvoir. Cependant l'eau de la mer décroît toujours, & il viendra un tems où elle ſera entierement évaporée. Enfin DEMOCRITE croyoit que tout s'opere abſolument par la raiſon du mouvement du tourbillon, qui eſt, ſelon lui, le principe de génération, & qu'il appelloit *néceſſité* ; & que tous les êtres animés, & même les hommes, avoient été engendrés par la terre & l'eau mêlées enſemble, c'eſt-à-dire le limon. Mais une idée bien ſinguliere eſt celle qu'il avoit ſur la génération de l'homme ; c'eſt que l'enfant dans le ſein de ſa

mere reçoit, ſelon lui, la nourriture par la bouche. Voila pourquoi, dit il, dès qu'il eſt au monde, il cherche la mamelle de ſa nourrice.

Notre Philoſophe vouloit auſſi expliquer la nature de l'ame. C'eſt, ſi on l'en croit, un feu qui s'éteint & qui meurt avec le corps. Elle eſt diviſée en deux parties, dont l'une eſt placée dans le cœur, & l'autre eſt répandue dans tous les membres. Celle-là eſt raiſonnable, & celle-ci ne ſert qu'à donner la vie au corps. Cette ame, qui eſt la même choſe que l'eſprit, ne conçoit que par l'impreſſion des objets ſur elle. Cela ſignifie qu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne vienne par les ſens. On reconnoît aujourd'hui cette vérité; mais on a tort d'en faire honneur à *Ariſtote*, parce-qu'elle eſt de DEMOCRITE.

Bayle a remarqué fort bien que ce Philoſophe étoit un beau génie, un eſprit vaſte & pénétrant qui donnoit dans tout. La Phyſique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les Beaux Arts, ſe trouverent, dit ce judicieux Critique, dans la ſphere de ſon activité. Il devint même ſi habile dans toutes les ſciences, qu'il s'éleva à la

gloire de l'invention. On vient de voir ses découvertes sur la Physique, sur la Morale, sur l'Astronomie : il en a fait aussi sur la Géométrie qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Seulement on sait qu'il a écrit sur l'attouchement du cercle & de la sphere, sur les lignes irrationnelles, sur les solides, & sur la perspective.

Ce fut en s'occupant de ces belles choses que DEMOCRITE parvint à la fin de sa carriere. Il sentit approcher sa fin ; sa sœur s'en apperçut aussi. C'étoit dans le tems des fêtes de Cerès ; & comme elle vouloit assister à ces fêtes, & qu'elle craignoit d'être privée de ce plaisir, elle pria son frere de prolonger ses jours. Notre Philosophe l'encouragea. Il se fit apporter des pains chauds (*Athenée* dit du miel) qu'il approcha de son nez, & par ce moyen se conserva la vie aussi long tems que dura la fête. Les trois jours de solemnité étant expirés, il rendit l'esprit avec beaucoup de tranquillité dans la quatre-vingt-dix-neuvieme année de son âge, suivant *Diogene de Laërce*. *Lucien* prétend qu'il se laissa mourir de faim à l'âge de 104 ans. Il vécut donc cinq ans de plus que ne le dit *Dio-*

gene de Laërce. Mais *Lucien* n'eſt pas plus croyable à cet égard que *Diogene ;* car *Scaliger*, qui a fait de ſavantes recherches ſur la naiſſance & ſur la mort de DEMOCRITE, avoue que l'un & l'autre étoient fort incertains ; & au lieu de rien aſſurer, il s'eſt contenté de marquer les contradictions des Ecrivains de l'ancienne Philoſophie.

DEMOCRITE a compoſé un grand nombre d'ouvrages dont nous ne connoiſſons que les titres. Il a écrit ſur tous les objets des connoiſſances humaines, ſur la Grammaire, ſur la Morale, ſur les Mathématiques, ſur la Phyſique, ſur la Médecine & ſur la Muſique. Voici les titres de ces productions.

Ouvrages de Grammaire. *Des Rithmes. De la Poéſie. De la beauté des vers. Des Lettres qui ſonnent bien & de celles qui ſonnent mal. D'Homere*, ou *de la juſteſſe des vers & des dialectes. Des Mots. Des Noms.*

Ouvrages de Morale. *Pythagore. Le Caractere du Sage. Du bon état de l'ame. De l'Humanité. De la Vertu. De la Tranquillité de l'eſprit. La triple Génération*, ou *la Génération produiſant trois choſes qui comprennent toutes les choſes humaines. La*

Corne d'abondance des enfers. Des Commentaires moraux.

Ouvrages sur les Mathématiques. *Des Nombres. De l'Attouchement du cercle & de la sphere. De la Géométrie. Un Ouvrage géométrique. Deux Livres des lignes innombrables & des solides. Des Explications. La grande année*, ou *Astronomie. Instrument pour remarquer le lever ou le coucher des astres. Examen de l'Horloge. Description du Ciel. Description de la Terre. Description du Pole. Description des Rayons.*

Ouvrages de Physique. *La grande Description du Monde. La petite Description du Monde. De la Cosmographie. Des Planetes. Un Livre sur la Nature. Deux Livres sur la nature de l'homme ou de la chair. Des Sens. Des choses liquides. Des Couleurs. Des différentes Rides; des Changements des Rides, & des Préservatifs contre ces accidents. De la Vision*, ou *De la Providence. Un Livre des choses ambiguës. Des Causes célestes. Des Causes de l'air. Des Causes terrestres. Des Causes du feu & de celles qui y sont. Des Causes de la voix. Des Causes des semences, des Plantes & des Fruits. Des Causes des Animaux. Des Causes mêlées. De l'Aimant.*

Ouvrages sur la Médecine. *Des Pro-*

nostics. De la Diete, ou *La Science de la Médecine. Des Causes par rapport aux choses qui sont hors de saison & à celles qui ne le sont point. De la Peste & des Maladies pestilentielles. De la Fievre. De la Toux. Des Causes d'institution.*

Ouvrages sur la Musique. *Des Rythmes & de l'Harmonie du Chant.*

C'est sans doute ne rien savoir que de ne connoître que les titres de ces ouvrages. On peut juger cependant par ces titres, de la matiere qui en est l'objet, & conclure de-là que DEMOCRITE étoit un génie très vaste, capable de tout entreprendre & de tout approfondir. Si ses succès n'ont pas été plus heureux, c'est que le tems a manqué à son activité. La vie est trop courte pour qu'un homme, quelque pénétrant & quelque laborieux qu'il soit, puisse ébaucher une seule science. Que sera ce lorsqu'il les embrassera toutes, comme notre Philosophe l'avoit fait?

Un Médecin de Castres dans le Languedoc, nommé *Pierre Borel*, avoit annoncé nne histoire de DEMOCRITE, qui devoit composer trois volumes *in fol.* intitulés: *De Vitâ & Philosophiâ Democriti.* Il avoit apparemment en main les

ouvrages de ce Philoſophe, ou des mémoires qui y ſuppléoient, pour expoſer dans un ſi grand détail toute la ſcience de DEMOCRITE. Néanmoins non ſeulement ces trois volumes n'ont pas paru, mais encore on n'a rien trouvé après ſa mort parmi ſes papiers qui pût nous donner une idée des écrits de notre Philoſophe. Il y a lieu de croire que c'étoit ici un ſimple projet fort mal raiſonné, comme pluſieurs autres que ce Médecin a faits, & qui n'ont eu ni ne pouvoient avoir d'exécution (7).

DEMOCRITE a eu beaucoup de diſciples, parmi leſquels on diſtingue *Protagoras*, dont on va voir l'hiſtoire dans ce volume. Il eut auſſi des envieux de ſon mérite & de ſa gloire. *Platon* le haïſſoit, & peu s'en fallut qu'il ne brûlât tous ſes ouvrages. Il les ramaſſa avec ſoin, & alloit les jetter au feu, lorſque deux Philoſophes Pythagoriciens lui repréſenterent qu'il prenoit une peine inutile, parceque pluſieurs perſonnes

(7) A la tête d'un Livre de ſa compoſition intitulé: *Antiquités Gauloiſes*, M. *Borel* a mis un catalogue des Livres qu'il promettoit au Public, & qui n'ont jamais vu le jour. Tout lui paroiſſoit poſſible; & ſans autre examen, il en annonçoit l'exécution.

avoient des exemplaires de ces ouvrages. *Platon* n'exécuta donc point son dessein, mais il résolut de ne point citer DEMOCRITE dans ses écrits. Ce trait ne fait pas honneur à *Platon*. Il décele une basse jalousie envers notre Philosophe, qui n'auroit dû émouvoir que son admiration & son estime.





M.lle Cl. Reydellet del. *Beyssent sc.*

PROTAGORAS *.

ON ne ſait point en quel tems PROTAGORAS naquit. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'il étoit plus jeune que *Democrite*, & plus vieux que *Socrate*. Or l'époque de la naiſſance de ces deux Philoſophes eſt aſſez bien déterminée, pour ne point craindre d'anacroniſme à cet égard ; & comme *Socrate* eſt venu au monde peu de tems après *Democrite*, on doit placer PROTAGORAS entre *Socrate* & *Democrite*. Il eſt ſans doute également déſagréable & pour le Lecteur & pour l'Hiſtorien d'être ſans ceſſe dans l'incertitude ſur le tems précis de la naiſſance des grands hommes qui ont fleuri dans l'antiquité. C'eſt la faute de leurs premiers Hiſtoriens qui ont ſouvent confondu le tems de leur naiſſance avec celui où ils ſe ſont fait connoître par leurs talents & par leurs écrits.

Telle eſt la cauſe de l'ignorance où

* *Diogene de Laërce*, Liv. IX. *Philoſtrate*, *Vie des Sophiſtes*. *Suidas*, au mot *Protagoras*. *Aulugellii Noctes Atticæ*, L. . . . *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Tom. XV & XVI.

l'on eſt de l'année où PROTAGORAS vit la lumiere. Il eſt certain ſeulement que ce fut à Abdere, & on croit que ſon pere s'appelloit *Artemon*. Cet homme étoit fort pauvre ; il abandonna ſon fils à lui-même, lorſqu'il fut en état de gagner ſa vie. Ce jeune homme n'ayant eu aucune ſorte d'éducation qui pût le mettre à portée de ſe produire dans le monde, ſe fit porte-faix.

Un jour qu'il apportoit de la campagne à la ville une charge de bois fort peſante, il eut beſoin de ſe repoſer. Il mit ſon bois à terre, & s'aſſit ſur le gazon. *Democrite* ſe promenoit dans cet endroit-là. Il jetta par haſard les yeux ſur ce faix de bois, & il en trouva les bûches liées avec tant d'art & dans un ſi parfait équilibre, qu'il en fut étonné. Il comprit que cela avoit été ainſi arrangé, pour qu'une force médiocre pût le tranſporter aiſément ; & cette obſervation redoubla ſa ſurpriſe. Il ne put croire qu'un homme de l'âge & de la profeſſion de PROTAGORAS eût pu lui-même arranger ces bûches ſi géométriquement. Pour s'en aſſurer, il le pria de les délier, & de les arranger enſuite comme elles étoient. PROTAGORAS le fit dans l'inſ-

tant avec autant de promptitude que de facilité. *Democrite* conçut par-là une telle opinion de ce jeune homme, qu'il résolut de le prendre chez lui, & de s'appliquer à l'instruire des Sciences pour la culture desquelles il paroissoit si heureusement né.

Le disciple se montra bien-tôt digne des leçons du Maître. En peu de tems il fut en état de se passer de ses secours, soit pour subsister, soit pour continuer ses études. Il alla dans les villes & dans les bourgs des environs d'Abdere enseigner aux enfants la Grammaire, la Prosodie, les Lettres, la lecture des Poëtes, & la Musique. M. *Hardion* prétend que toutes ces connoissances étoient comprises sous le nom de *Grammaire*. Cependant PROTAGORAS composa environ dans ce tems-là un ouvrage sur la Grammaire, où il donnoit des regles sur la pureté du langage. C'étoit l'unique objet de sa composition. Outre cela, on ne voit pas comment la Musique peut faire partie de la Grammaire; & quand cela auroit été dans ces tems reculés, il resteroit à faire voir de quelle maniere notre Philosophe avoit appris la Musique. *Democrite*, son Maître, a laissé, il

eſt vrai, quelques écrits ſur cet art; mais ce Philoſophe n'étoit pas pour cela Muſicien. C'étoit une muſique géométrique qu'il avoit compoſée, & un Mathématicien peut écrire ainſi ſur la Muſique, ſans être Muſicien. D'ailleurs ſi c'étoit là la Muſique que PROTAGORAS enſeignoit aux enfants, & PROTAGORAS & ſes écoliers étoient donc Géometres; & cela étant, non ſeulement ces écoliers ſavoient plus que la Grammaire, ils étoient encore inſtruits des principes du Calcul & de la Géométrie. Tout cela eſt ſi difficile à concilier, qu'on eſt étonné de ce que M. *Hardion* ne ſe ſoit pas mieux expliqué, en aſſociant la Muſique à la Grammaire.

Quoi qu'il en ſoit de cette obſcurité, il eſt toujours certain que notre Philoſophe ſe mit en état de vivre honnêtement, en inſtruiſant des enfants. Econome du tems & avide de s'inſtruire, il profita des moments de loiſir que lui donnoient ſes écoliers, pour étudier & la Logique & la Phyſique. Ses progrès furent rapides; & perſuadé que les connoiſſances humaines qu'il avoit acquiſes méritoient de paroître au grand jour, il alla faire briller à Athenes ſon éloquence & ſon ſavoir.

Une imagination vive & féconde, une mémoire heureuſe, & un talent ſingulier pour la parole, lui procurerent d'abord l'eſtime des Athéniens les plus éclairés. Comme il avoit encore beaucoup de ſoupleſſe dans l'eſprit, & qu'il poſſédoit l'art de s'inſinuer dans les cœurs, en s'accommodant aux mœurs, aux opinions & aux prejugés de ceux qui l'écoutoient, il ſe concilia la bienveillance des autres. Enfin il ſe fit généralement admirer de tout le monde par l'air de hauteur & de confiance avec lequel il débita ſa doctrine. Il étoit encore hardi, vain & préſomptueux; & ce caractere impoſe toujours au peuple ou au vulgaire.

Ce qui ſurprit ſur-tout beaucoup les Athéniens, ce fut ſa maniere de raiſonner. Il avoit inventé un art qu'il appelloit *Art Eriſtique*, lequel déconcerta les plus habiles raiſonneurs. Cet art conſiſtoit à réfuter indiſtinctement tout ce qu'on diſoit, vrai ou faux : à ſoutenir, par exemple, qu'on ne pouvoit ni ſe tromper ni mentir; qu'il n'y a point de différence entre dire la vérité & ne rien dire, entre le bon & le mauvais, entre le blanc & le noir; que tout étoit arbi-

traire; qu'il n'y avoit point d'opinions fausses, & que par conséquent on pouvoit disputer pour & contre sur quelque matiere que ce fût, & se faire un jeu de ce qu'il y avoit de plus respectable & de plus sacré, soit en Politique, en Morale ou en Religion (1). Ainsi PROTAGORAS confondoit les choses divines & les choses humaines, l'honnête & l'utile, la justice & l'injustice, le mensonge & la vérité.

Une doctrine si nouvelle & si extraordinaire, débitée avec ce ton de confiance & de présomption que notre Philosophe mettoit à tout ce qu'il disoit, étourdit les plus sages même d'entre les Athéniens. Quelques-uns voulurent la combattre; mais PROTAGORAS savoit composer ses discours par le moyen de questions & de réponses qu'il établissoit, & il réfutoit ainsi ce qu'il vouloit d'une maniere victorieuse. Il proposoit ses dogmes sous une forme obscure & énigmatique, & par-là il les faisoit respecter.

Un autre moyen dont il se servit pour

---

(1) *Voyez* dans le XIII. Volume des *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*, page 153, *la sixieme Dissertation sur l'origine & les progrès de l'Eloquence dans la Grece*, par M. *Hardion*.

s'attirer de la considération, ce fut de vendre sa science. Tous les Philosophes enseignoient gratuitement. Le désintéressement devoit doubler les sentiments d'estime qu'on avoit pour eux : il produisit cependant tout le contraire. On jugea que les leçons de notre Philosophe valoient mieux que celles des autres Philosophes, puisqu'il ne les donnoit que pour de l'argent ; de façon que ceux qui le payoient pour l'entendre, s'attachoient plus fortement à ses instructions que si elles avoient été gratuites.

Son premier soin, en arrivant à Athenes, avoit été de persuader aux jeunes gens de famille de quitter leurs parents & leurs amis, & de s'attacher uniquement à lui, pour devenir plus habiles & plus vertueux. Le grand avantage qu'on tire de mes leçons, leur disoit il, c'est que le premier jour vous vous en retournerez plus savants, le lendemain encore plus savants, & enfin vous parviendrez à connoître toutes choses, à savoir tout ce que l'homme peut & doit savoir. Or la science consiste, ajoutoit-il, premierement à savoir bien gouverner sa maison, & ensuite à bien dire & à bien

faire tout ce qui peut être utile au gouvernement de la République.

Mais qui eſt-ce qui peut être utile & honnête, juſte & injuſte, bon & mauvais, ſi PROTAGORAS confondoit le juſte & l'injuſte, le bon & le mauvais, comme on l'a vu ci-devant? A cela notre Philoſophe faiſoit cette réponſe: Ce qui paroît juſte & honnête à une République eſt juſte & honnête tant qu'elle a cette opinion; mais cette République peut être dans une mauvaiſe diſpoſition, & dans ce cas l'homme inſtruit doit faire enſorte que ce qui eſt bon & utile paroiſſe juſte, au lieu de ce qui eſt mauvais & pernicieux. C'eſt pour cela, diſoit-il, que l'homme qui poſſede le mieux l'art de diriger ceux qui ſe mettent ſous ſa conduite, ne peut être trop payé de ſes ſoins.

Sur la foi de ces magnifiques promeſſes, & également ſéduit par cette doctrine, on alloit en foule chez lui; car la politique & l'art de parler étoient alors ce qu'il y avoit de plus important à apprendre pour parvenir aux honneurs & aux dignités.

Aux leçons de Morale & de Politique que PROTAGORAS donnoit chez lui, il

joignoit un ſyſtême de Métaphyſique & de Phyſique, qui ne lui attiroit pas moins d'auditeurs. Ce ſyſtême étoit fondé ſur ce principe ſingulier : La ſcience ne conſiſte que dans le ſentiment qu'on a de ce qu on ſait. Ainſi rien n'exiſte hors de l'homme ; & les connoiſſances qui nous viennent par les ſens, comme celles de la lumiere, des couleurs, du froid & du chaud, ne ſont que des modifications de notre ame. Cette doctrine eſt enveloppée ſous cette eſpece d'énigme : *L'homme eſt la meſure de toutes choſes, de celles qui ſont en tant qu'elles ſont, & de celles qui ne ſont pas en tant qu'elles ne ſont pas.*

Cela ſignifie que chaque homme eſt par lui-même cette regle d'évidence & de vérité, qu'on appelle *criterium* ; que les choſes ne ſont que ce qu'elles lui paroiſſent ; qu'il n'a point d'autre juge à écouter ſur ce qui eſt ou ſur ce qui n'eſt pas, que l'opinion qu'il s'en forme ſur le rapport des ſens ; qu'il faut proſcrire les mots *être* & *exiſtence*, ou ne s'en ſervir que pour s'accommoder au langage ordinaire des hommes, parcequ'il n'y a point d'exiſtence réelle ou abſolue, & que chaque choſe ſe fait & exiſte pour

chaque homme, & relativement à lui dans l'inſtant où elle lui paroît exiſter, & périt dès qu'il ceſſe d'avoir le ſentiment de ſon exiſtence.

PROTAGORAS ne manquoit pas de raiſons pour prouver ſa doctrine. Deux hommes, diſoit-il, ſont expoſés à un même vent. L'un ſoutient qu'il eſt froid, l'autre aſſure qu'il ne l'eſt pas, parcequ'il produit dans celui-là la ſenſation du froid, & dans l'autre une ſenſation différente. Le vent n'eſt donc point froid par lui-même. Il eſt froid pour celui qui le ſent froid, & il ne l'eſt pas pour celui qui ne le ſent pas froid.

Autre preuve de cette doctrine. Ce que mange un malade lui ſemble amer & l'eſt pour lui, tandis que le contraire eſt & paroît à celui qui ſe porte bien. Il ne faut pas croire que l'un juge plus juſte que l'autre, car cela n'eſt pas poſſible. Il ne faut pas dire non plus que le malade eſt un inſenſé parcequ'il a tel ſentiment, & que l'homme ſain eſt ſage parcequ'il en a un autre : ils jugent bien tous deux ſuivant leur maniere d'être.

Concluons donc qu'il n'y a point d'exiſtence abſolue, & que tous les objets que nos ſens nous repréſentent comme exiſtants,

existants, naissent dans le moment par rapport à nous, tels que nous les appercevons.

C'est sur ce fondement que notre Philosophe établissoit que le mouvement est le principe général des choses, & que tous les êtres que nous nous figurons sont produits par les différentes déterminations de ce mouvement, & par leur mêlange réciproque & continuel. Il supposoit deux sortes de mouvements, l'un actif, l'autre passif, tous deux infinis en quantité, & qui produisent à chaque instant par leur choc & par leur rencontre les sensations & les objets sensibles.

PROTAGORAS n'étoit pas cependant si attaché à son systême, qu'il ne laissât à chacun la liberté d'en admettre ou d'en faire un autre. La seule chose qu'il vouloit qu'on crût, c'est que toutes les opinions sont vraies, que tous les hommes sont également savants, & qu'ils ne peuvent ni se tromper, ni mentir, ni se contredire; que tout est arbitraire & soumis à l'empire de la fantaisie ou du caprice, les loix, les regles de conduite, les vertus, la distinction du vrai & du faux, ce qui est juste ou injuste, honnête ou honteux, & que par conséquent

on pouvoit, ſur quelque ſujet que ce fût, ſoutenir le pour & le contre, & même, ſi on le vouloit, conteſter la poſſibilité de diſputer pour & contte.

Il falloit avoir une grande force d'imagination & une éloquence bien ſéduiſante pour faire écouter patiemment de pareilles abſurdités. C'étoit auſſi le principal mérite de notre Philoſophe, & c'eſt ce qui lui attiroit tant de diſciples. Auſſi ſa méthode étoit capable d'embarraſſer les meilleurs eſprits. Il diviſoit ſes arguments en quatre parties, ſavoir en priere, demande, réponſe & ordre; & lorſqu'avec ces diviſions il ne pouvoit ſubjuguer ſes auditeurs, il déployoit toutes les richeſſes de ſon éloquence, & les ébIouiſſoit ſi bien par les charmes de ſon élocution, qu'il leur faiſoit bien-tôt perdre de vue l'état de la queſtion.

Cependant *Socrate*, l'ayant entendu un jour débiter ſes maximes, le ſuivit pas-à pas, & découvrit bien-tôt le vice de ſes raiſonnements. Vous ſoutenez, lui dit-il, que la ſcience n'eſt autre choſe que le ſentiment; mais ſi cela eſt, ajouta-t-il, le plus vil animal n'eſt pas inférieur en ſcience au plus éclairé de vos

disciples. Pourquoi vous considérerions-nous comme un homme supérieur & maître des autres ? Quelle folie d'acheter si cher vos instructions, s'il est vrai, ainsi que vous le dites, que chacun de nous soit la mesure de toutes choses, & que le sentiment nous suffise pour savoir tout !

Il n'y avoit pas de réponse à faire à de pareilles questions. *Socrate* battoit PROTAGORAS avec ses propres armes. Aussi ce Philosophe évitoit avec soin les gens exacts & méthodiques, qui suivent les matieres pied à-pied, & qui veulent des réponses claires & précises. *Socrate* voulut le ramener à cette maniere de disputer; mais PROTAGORAS avoua de bonne foi sa foiblesse à cet égard. Si j'avois fait ce que vous exigez de moi, dit-il à *Socrate*, & que je me fusse assujetti à discuter les matieres au gré de mes antagonistes, je n'aurois pas cette supériorité où je suis parvenu, & le nom de PROTAGORAS ne feroit pas le bruit qu'il fait dans la Grece.

Il auroit pu ajouter, je n'aurois pas les richesses que j'ai amassées; car ce Philosophe n'exigeoit pas moins de cent mines, lesquelles valent environ cinq

mille liv. de notre monnoie, qu'il se faisoit payer exactement par ceux qui venoient l'entendre. Un de ses auditeurs, appellé *Evathie*, ayant oublié de lui donner son honoraire, PROTAGORAS le lui demanda, & *Evathie* lui répondit, je n'ai point encore vaincu, à quoi notre Philosophe répliqua : *J'ai vaincu, moi. Il est juste que j'en reçoive le prix. Quand tu auras vaincu à ton tour, fais-toi payer de même.*

Malgré cette rigueur, il avoit beaucoup d'écoliers qui lui procurerent un bien très-considérable. On met au nombre de ses disciples *Periclès*, qui s'est acquis une gloire immortelle par la douceur de son éloquence. Cet illustre personnage étoit aussi séduit par celle de PROTAGORAS, que par la singularité de sa doctrine. Ils eurent ensemble de longues & fréquentes conférences qui firent également honneur à l'un & à l'autre.

Quoique notre Philosophe jouît à Athenes de la plus haute considération, il la quitta pour se faire connoître dans les principales villes de la Grece. Il passa ensuite dans la Sicile où il demeura longtems. De-là il se rendit dans la grande Grece. Il y composa un corps de loix pour la petite ville de Thurium. Il en pu-

blia ensuite un autre plus étendu, & pour tous les peuples du monde, qu'il intitula : *Traité du Gouvernement*. On croit que c'est à-peu-près dans le même tems & pendant ses voyages qu'il écrivit des *Discours contradictoires*.

Il revint à Athenes la premiere année de la quatre-vingt-dixieme olympiade, c'est-à-dire 420 ans avant *Jesus-Christ*. Il étoit accompagné d'un grand nombre d'étrangers, qui le suivoient de ville en ville, & qu'il attiroit après lui, comme un autre *Orphée*, par les charmes de son éloquence. C'étoit-là sans doute le triomphe le plus beau & la gloire la plus éclatante dont un homme pût jouir.

PROTAGORAS ne devoit qu'à lui-même ces hommages. Sans naissance, sans biens, sans éducation, il avoit été l'artisan de sa propre fortune. Son esprit seul lui procuroit ces honneurs. Eh! qu'est-ce qui peut flatter le plus dans ce monde, que d'attacher à son char par ses lumieres les personnes les plus éclairées de l'Univers?

Notre Philosophe sentoit bien le prix de ces avantages; mais il se perdit en voulant trop entreprendre. Il avoit écrit sur une matiere également délicate &

dérées dans leurs principes. 8. *Des Enfers.* 9. *Des choses dont les hommes abusent.* 10. *Des Préceptes.* 11. *Jugement sur le gain.* 12. *Deux Livres d'objections.*

Voilà des titres très piquants & qui promettent beaucoup. C'eût été une chose fort curieuse que l'analyse des ouvrages sous lesquels ils ont été composés ; mais ces ouvrages sont perdus, & les Anciens ne nous ont conservé que leurs titres, comme on le peut voir dans le premier volume de la Bibliotheque Grecque de *Fabricius.*

La seule production de PROTAGORAS que nous possédions, c'est la fable qu'il imagina pour prouver que la vertu pouvoit être enseignée aux hommes. C'est à *Platon* que nous en sommes redevables. Il la rapporte à-peu-près en ces termes :

« Il fut un tems où il n'y avoit que les Dieux, & où tous les êtres étoient ensevelis dans la nuit du chaos ; mais au moment de la création ils furent tous formés du mêlange des éléments & placés sur la terre. Lorsqu'il fut question de leur donner la vie, les Dieux chargerent *Promethée* & *Epimethée*, c'est-à-dire l'Esprit & la Nature, de les douer

se toutes les qualités qui pouvoient leur être nécessaires.

La Nature pria l'Esprit de vouloir bien lui confier ce soin, & de n'être que le spectateur de cette operation. Celui-ci y ayant consenti, la Nature divisa d'abord les animaux en trois classes. Elle donna ensuite la force aux uns & la douceur aux autres. Plusieurs créatures requirent d'elle des armes pour se conserver; & elle assigna à celles qu'elle laissa sans défense d'autres moyens de pourvoir à leur sûreté.

Parmi les petits animaux, les uns eurent des aîles, afin de chercher leur salut ou dans les airs ou dans les entrailles de la terre. Elle enseigna aux animaux d'une taille plus considérable a se prevaloir de leur force ou de leur agilité pour se défendre.

Après avoir pourvu à la sûreté de toutes les créatures animées, la Nature songea à les garantir de l'inclémence des saisons, & les couvrit de poils épais & de fortes peaux, afin qu'elles pussent résister aux rigueurs de l'hyver & aux ardeurs de l'été. Elle arma leurs pieds de griffes, de cornes, & d'une peau extrêmement calleuse.

Quand cette opération fut faite, elle aſſigna à chacun d'eux la nourriture qui lui eſt propre. Elle deſtina aux uns les herbes & les fruits : les racines furent la pâture des autres ; & la troiſieme eſpece eut la chair de quelques animaux pour aliment. Et afin que la nourriture de ces derniers animaux ne manquât pas, elle fit enſorte qu'ils multipliaſſent extrêmement.

Cependant la Nature, en douant les animaux de toutes ces propriétés, oublia qu'elle n'avoit rien réſervé pour l'eſpece humaine. C'eſt ce que lui fit remarquer l'Eſprit, lorſqu'il vint examiner le partage qu'elle avoit fait. Il faut convenir, lui dit il, que vous avez pourvu les animaux de tout ce qui peut leur convenir ; mais l'homme ſeul eſt nud, ſans armes, & abſolument dépourvu de tout.

Pour réparer cette omiſſion, l'Eſprit ne trouva pas d'autre moyen de pourvoir à la conſervation de l'eſpece humaine, que de dérober à Minerve & à Vulcain les talents de l'enrichir. Avec le ſecours de ces dons, il fut à la vérité en état de ſe procurer les néceſſités de la vie ; mais il ne put acquérir la ſcience de la Politique. Or cette connoiſſance

n'appartenoit qu'à Jupiter, & il étoit impossible à l'Esprit de pénétrer dans le palais de ce Dieu. Comme il savoit qu'il devoit se trouver à l'assemblée générale des Dieux, il attendit ce tems pour faire son coup. Et ce tems arrivé, il vola à Vulcain le talent de l'invention, & à Minerve celui de l'exécution, & en fit présent à l'espece humaine.

L'homme ainsi revêtu de cette portion de la divinité, fut le seul de tous les êtres créés qui, par rapport à sa participation aux attributs célestes, comprit qu'il y avoit des Dieux. En conséquence il éleva des statues & dressa des autels à leur honneur. Les talents qu'il tenoit d'eux lui suggérerent l'invention & l'articulation des sons. Il assigna aussi des noms à toutes les choses terrestres, bâtit des maisons, se fit des vêtements, & recueillit les fruits de la terre pour sa nourriture.

Il manquoit encore aux hommes les facultés de se défendre contre les attaques des autres animaux. Ils l'éprouverent bien, lorsque quelques-uns d'entre eux, s'étant répandus sur la surface de la terre, furent dévorés par des bêtes féroces. Ils chercherent des moyens de se

mettre à l'abri de leur voracité, & il
n'en trouverent pas de meilleurs que d(
ſe raſſembler & de bâtir des villes. Mai
ils avoient à peine formé des ſociétés
que n'ayant même aucune connoiſſanc(
des loix civiles, ils ſe pillerent, s'inſul
terent les uns les autres, & furent en-
core une fois obligés de ſe diſperſer, ai
mant encore mieux s'expoſer à être dé-
vorés par des animaux, que de vivr(
enſemble.

Jupiter vit ces déſordres; & dans l(
crainte que l'eſpece humaine ne fût bien
tôt détruite, il envoya ſur la terre Mi-
nerve accompagnée de la Pudeur & d(
la Juſtice, dont l'objet principal devoi
être de policer les villes, & de reſſerre(
entre les hommes les liens de l'amour &
de l'amitié.

Avant que de rien faire, Mercure de-
manda à Jupiter de quelle façon il diſtri-
bueroit ces vertus, ſi ce ſeroit de la mê-
me maniere dont les talents l'avoien(
été. Voici, dit-il, le partage qui en a été
fait. Celui, par exemple, qui a le talen(
de la Médecine, eſt utile à ceux qui ne
l'ont pas, ainſi des autres. Suivrai-je le
même ordre, ajouta-t-il, ou diſtribue-
rai-je ſans diſtinction la Pudeur & la Sa-
geſſe à tous les hommes? A tous, ré-

pondit Jupiter. Je veux qu'ils en aient chacun une portion ; car une ville ne pourroit pas ſubſiſter, ſi l'on obſervoit dans cette diſtribution le même ordre que l'on a obſervé dans les talents. Je vous charge de plus de proclamer cette loi en mon nom : *Celui qui n'a ni pudeur ni juſtice, doit être banni de la ſociété* (3) ».

PROTAGORAS n'eut point de diſciples renommés ; mais ſon éloquence & ſes paradoxes augmenterent beaucoup le nombre des ſophiſtes, qui le regarderent comme un de leurs fondateurs. Avant lui & *Zenon d'Elée*, ces eſpeces de Philoſophes ne jouiſſoient point d'une grande conſidération. Ce fut PROTAGORAS qui donna un corps à leur doctrine, & qui les fit reſpecter dans tout l'Univers. Il ne rendit pas par-là un grand ſervice à la Philoſophie : il fit voir ſeulement ce que peut ſur l'eſprit des hommes une imagination forte, ſoutenue par de ſolides connoiſſances. Il convient ſans doute à l'hiſtoire de notre Philoſophe d'expoſer ici en peu de mots comment il forma, ou du moins étendit la ſecte des Sophiſtes.

(3) *Plat. Protag.* pag. 23.

Les Sophiſtes ne furent d'abord dans leur origine que des Panégyriſtes & des Interpretes des Poëtes. Ils avoient remplacé les Rapſodes, dont la fonction conſiſtoit à chanter les ouvrages des anciens Poëtes, de crainte qu'on ne les oubliât. Ils n'avoient comme eux aucune demeure fixe. Ils alloient errant de ville en ville, & ſe rendoient aux aſſemblées publiques de la Grece pour y prononcer des diſcours qui leur attiroient des récompenſes.

Toujours imitant les Rapſodes, ils avoient grand ſoin de leur parure, & s'appliquoient à la ſcience du rhythme & de l'harmonie. Ils s'attachoient à flatter l'oreille & à captiver l'attention du public par la nobleſſe des penſées, par la hardieſſe des figures, & par l'éclat des expreſſions poétiques. Le ſuccès répondit à leurs travaux. Ils plurent à tout le monde, & on les regarda comme des hommes admirables. Mais des Politiques ayant voulu ſe mêler avec les Sophiſtes, ils gâterent leur façon de penſer, & corrompirent leurs études.

Ces Politiques faiſoient leur principale étude de la ſcience qui apprend à bien gouverner. Cette ſcience embraſ-

soit plusieurs genres de doctrine. D'abord les choses litigieuses firent naître la chicane, & la chicane produisit de faux raisonnements. Les Sophistes devinrent insensiblement disputeurs, contradicteurs (4), comme on les appella alors.

Isocrate dit qu'ils étoient bien contents d'eux-mêmes, lorsqu'ils étoient parvenus à donner aux plus absurdes paradoxes de foibles lueurs de ressemblance; & ce fut desormais le principal objet de leurs travaux & dans leurs discours oratoires & dans leurs disputes.

PROTAGORAS, doué d'une plus grande sagacité que les autres Sophistes, exalta beaucoup cette méthode, & par la force de son éloquence séduisit les meilleurs esprits de la Grece. Il accrut par-là considérablement la secte des Sophistes. Un nommé *Gorgias*, génie bouillant, capable de tout entreprendre, se laissa enflammer par son éloquence & par son savoir. Le nombre & la magnificence des ornements dont il enrichit la prose, étonnerent toute la Grece. On

(4) *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*, Vol. XIII, & Vol. XV.

le regarda non seulement comme le plus grand Orateur, mais comme le meilleur Maître de Réthorique qui eût paru.

Il étoit né dans la ville des Leontins dans la Sicile. Il avoit étudié toutes les Sciences, & avoit appris l'art des Sophistes ou l'art Eristique de PROTAGORAS. Il étoit en cette partie digne disciple de notre Philosophe. Il renonça même aux études ordinaires pour s'appliquer uniquement à l'art de parler ; & il avoit acquis une si grande facilité à le faire, qu'étant à Athenes pendant les fêtes de Bacchus, il osa déclarer publiquement sur le théâtre public qu'il étoit prêt à parler sur quelque matiere qu'on voudroit lui indiquer.

Mais ce qui le rapproche encore plus de PROTAGORAS, c'est le changement qu'il fit à son systême de Physique ou de Métaphysique.

Il soutint qu'il n'y avoit pas plus de raison d'admettre le mouvement que d'admettre le repos. Il fit un nouveau systême de Physique, dont voici les principes.

1°. Rien n'existe, c'est-à-dire, il n'y a rien. 2°. Si quelque chose existe, on ne peut le comprendre. 3°. Et en supposant

qu'on le puisse comprendre, on ne peut l'expliquer (5).

Ce systême tendoit directement à renverser les principes des connoissances humaines. Il étoit fort aisé de s'en appercevoir; mais *Gorgias* avoit dans la force & dans la fécondité de son imagination des ressources toujours prêtes pour faire éclipser la raison. Il avoit l'ambition de vouloir paroître tout savoir, & il le faisoit accroire à ceux qui se laissoient éblouir par son éloquence & ses sophismes.

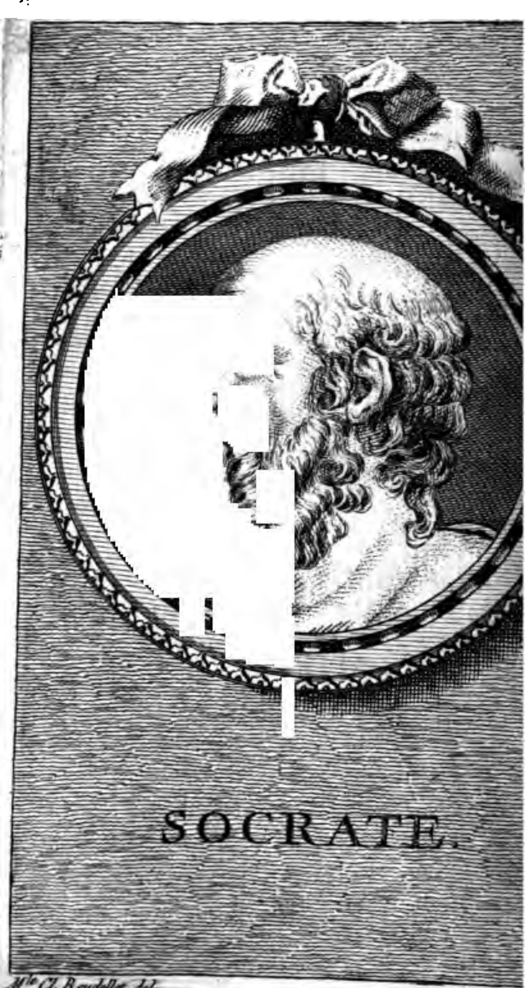
Tel fut aussi le caractere de tous les Sophistes de ce tems. Ils faisoient profession d'enseigner la Géométrie, l'Arithmétique, l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, l'Eloquence, la Politique; & ils n'avoient sur ces sciences que des connoissances légeres, dont ils berçoient leurs écoliers. Aussi ne leur apprenoient-ils qu'à disputer sur quelque matiere que ce fût. Ils en imposoient par-là aux esprits foibles, & se faisoient admirer des ignorants. Encore se faisoient-ils payer bien chérement leurs fausses instructions.

Socrate, également touché de leur

(5) *Ubi suprà.*

infidélité & de leur cupidité, leur livra une guerre ouverte, & leur ôta le masque de la science & de la vertu. Il les fit connoître pour ce qu'ils étoient. C'est un service d'autant plus grand qu'il rendit aux hommes, qu'il leur apprit enfin en quoi consiste le véritable savoir & la vraie éloquence. Il est vrai qu'il lui en coûta la vie, comme on le verra dans son histoire.





Mlle Cl. Reydellet del.

Bayn

SOCRATE*.

UN Auteur moderne qui s'eſt acquis une grande célébrité par la délicateſſe de ſon eſprit & par la variété de ſes connoiſſances, diſoit que s'il avoit les mains pleines de vérités, il ne voudroit pas les ouvrir pour les hommes. Il ſavoit par expérience combien il eſt dangereux de dire la vérité ; & ce mot lui étoit échappé dans un de ces moments fâcheux où il ſouffroit pour l'avoir dite ſans trop de précaution.

Il eſt certain que c'eſt s'expoſer beaucoup, que de vouloir détromper les hommes en les éclairant, & qu'il faut s'attendre à toutes ſortes de maux, lorſqu'on ſe dévoue abſolument à leur inſtruction. Auſſi le plus grand nombre de ceux qui ont pris ce parti a été la vic-

* *Xenophontis memorabilia Socratis. Plato in Phæd. in Theat. in Menox.* &c. *Plat. de genio Socratis. Diogene de Laërce*, L. II. *Aulugellii Noctes Att. La Vie de Socrate*, par M. *Charpentier. La Vie de Socrate*, traduite de l'Anglois. *Stanl. Hiſtor. Philoſoph.* Part. III. *Dictionnaire hiſtoriq. & critiq. de Bayle Jac. Bruckeri Hiſtoria crit. Philoſophiæ*, Tom. I. *Hiſtoire & Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Vol. XII, XIII, XIV, XV, &c.

time de son zele. C'est ce qu'on voit dans l'histoire des Philosophes, dont la profession est d'enseigner la vérité à quelque prix que ce soit, & de sacrifier sa fortune, sa vie même au bonheur du genre humain.

Tel fut aussi le sacrifice que fit à ses compatriotes l'illustre SOCRATE, un des plus grands hommes de l'antiquité. Il démasqua le systême des Sophistes qui corrompoient & l'esprit & le cœur des jeunes gens, au lieu de les rendre savants & vertueux, comme ils le faisoient entendre; & les Athéniens, pour leur avoir rendu ce service, lui firent boire la ciguë. Les circonstances de cette méchanceté & de cette noire ingratitude sont assez connues du public; mais je me flatte qu'elles l'intéresseront encore par les détails qui ont échappé aux Ecrivains de la vie de SOCRATE, que j'ai recherchés avec soin, & que je vais présenter dans son histoire.

SOCRATE naquit à Athenes dans le fauxbourg appellé Alopece, la quatrieme année de la soixante-dix-septieme olympiade, c'est-à-dire quatre cents soixante-huit ans avant *Jesus Christ*. Son pere étoit Sculpteur, & s'appelloit *Sophronisque*;

& sa mere étoit Sage-femme, & se nommoit *Phœnarette*. Il fut d'abord élevé dans la profession de son pere, qui étoit une des plus honorables de la Grece. Il y fit en peu de tems de si grands progrès, qu'il fit ces Graces si vantées qu'on voyoit sur les murs de la citadelle d'Athenes, derriere la statue de Minerve.

Ce fut l'occupation de sa jeunesse, & il sculptoit encore à l'âge de trente ans, lorsqu'un noble Athénien, nomme *Criton*, ayant eu occasion de le voir plusieurs fois, & ayant toujours remarqué en lui une grande ouverture d'esprit, lui fit abandonner l'exercice de la profession qu'il avoit embrassée, & dans laquelle il se distinguoit avec tant de supériorité. Il le mit en état par ses bienfaits de subvenir aux besoins de la vie, & de se livrer à l'étude de la Philosophie qui sembloit être si fort de son goût.

Ses parents ne s'opposerent point à ce changement de vie. Son pere s'étoit apperçu depuis long-tems qu'il s'appliquoit à la Sculpture plutôt pour lui complaire que par inclination. Comme il l'aimoit, & qu'il ne vouloit point le contraindre, il consulta l'Oracle pour savoir quel parti il feroit prendre à son fils. C'étoit un

le *criterium* de la vérité. Or la méthode des Mathématiques eſt la ſeule qui donne ce *criterium*, parcequ'elle apprend à caractériſer le vrai par la démonſtration, & que tout ce qui n'eſt pas démontré ne peut être reconnu pour vrai.

Notre Philoſophe négligeoit donc à tort la Phyſique & les Mathématiques. Il auroit mieux fait d'avouer ſimplement qu'il n'avoit point les diſpoſitions convenables pour étudier ces ſciences, & que ſon goût ne le portoit qu'à la Morale. Il avoit beau ſoutenir qu'il laiſſoit le ſuperflu pour prendre le néceſſaire, qu'il quittoit la Philoſophie curieuſe pour embraſſer une Philoſophie ſolide & pleine de fruit, je veux dire la Morale, qui cultive les deux parties de l'homme, qui agit en même tems qu'elle raiſonne, & qui met en pratique en même tems qu'elle contemple : tout cela, quoi qu'en diſe M. *Charpentier*, Auteur de ſa Vie, ne le diſculpe pas. La Philoſophie Naturelle n'eſt point une Philoſophie ſuperflue, mais une Philoſophie néceſſaire.

Quoi qu'il en ſoit, il étudia particulierement la Morale, qui eſt l'art de ſe rendre heureux, en procurant à l'eſprit une tranquillité permanente. Cette ſcience

ſcience étoit abſolument inconnue; & SOCRATE eſt le premier qui, ſuivant l'expreſſion de *Ciceron*, la fit deſcendre du ciel & la plaça dans les villes. Il la faiſoit conſiſter dans la connoiſſance des devoirs eſſentiels envers Dieu & envers les hommes. Ce ſont en effet les vrais principes de la Morale; mais il n'eſt point aiſé de les établir.

D'abord notre Philoſophe trouva qu'il falloit détruire les préjugés qu'il avoit reçus de l'éducation, enſuite déraciner l'ignorance dans les autres, accréditée par l'uſage, &, ce qui étoit le plus difficile, diſſiper les terreurs vulgaires & les ténebres de la ſuperſtition. Pour ſurmonter tous ces obſtacles, il renonça aux plaiſirs, aux richeſſes & aux honneurs, & ſe recueillit profondément en lui-même pour méditer avec plus de fruit.

Il reſta ſix ans dans cet état tranquille, ſans ſe faire connoître, en attendant une occaſion favorable pour cela. Pendant qu'il étoit ainſi abſorbé dans l'étude, Potidée, ville de Thrace, tributaire d'Athenes, ſe révolta publiquement contre la République. Les Athéniens voulurent tirer raiſon de cette révolte. Ils leverent

des troupes, & firent équiper plusieurs vaisseaux.

La nouvelle de cette division parvint à la retraite de notre Philosophe. Elle émut sa belle ame. En bon citoyen, il crut devoir offrir son bras aux besoins de sa patrie, & il fit briller à la fois dans cette circonstance la valeur, l'amitié, & toutes les vertus qui caractérisent le vrai citoyen.

Pendant le combat que le Général des Potidéens livra aux Athéniens, lorsqu'ils allerent faire le siege de Potidée, & durant le siege de cette ville, qui dura deux ans, SOCRATE se signala par plusieurs actions remarquables qui lui attirerent les éloges de tous les Militaires qui en furent témoins; mais il en fit rejaillir adroitement la gloire sur *Alcibiade*, parcequ'il crut qu'il étoit de l'intérêt de la patrie de l'exciter à la vertu par cet honneur. Ce jeune Prince convint aussi qu'il lui sauva la vie dans une action où il fut blessé, & que lui seul avoit empêché qu'il ne fût pris par les ennemis.

Cependant SOCRATE ne négligeoit point le projet qu'il avoit fait de réformer les mœurs des Athéniens: il y pensoit toujours profondément, & on le

voyoit souvent s'arrêter dans son chemin pour rêver. Un jour ayant voulu résoudre une question qui lui étoit venue dans l'esprit, il s'arrêta; & cherchant toujours une solution qu'il ne pouvoit trouver, il passa un jour & une nuit sans remuer, ou, pour me servir de l'expression d'un Ancien (*Phavorin*), il demeura debout depuis un soleil jusqu'à l'autre, plus immobile que les troncs d'arbres. Des soldats s'amasserent autour de lui, & l'observerent depuis le matin jusqu'au lendemain matin. Le grand jour fit sortir notre Philosophe de son extase: il salua le soleil, & se retira.

A son retour à Athenes, il résolut de mettre son projet à exécution. Parceque les faux principes en matiere de Religion ont toujours été l'écueil de la Morale, notre Philosophe sentit qu'il étoit indispensable de commencer par détruire la superstition des Athéniens. Néanmoins, quoique convaincu que cette superstition étoit un obstacle presque insurmontable à l'établissement & à la propagation de sa doctrine, comme elle étoit la base du gouvernement & l'appui des loix de sa patrie, auxquelles il ne vouloit point donner atteinte, il travailla

à l'exécution de ſon projet, non avec le zele indiſcret d'un enthouſiaſte, mais avec la prudence d'un homme ſage & d'un bon citoyen. Il entretint toujours l'eſprit de ſociété, & tâcha de faire tomber par dégrés le bandeau que les Prêtres avoient grand ſoin de conſerver ſur l'eſprit du peuple. Il ſe conformoit aux cérémonies extérieures du Paganiſme, & offroit des ſacrifices aux Dieux dans les Temples.

Il y rencontra un jour *Alcibiade*, & l'ayant abordé, il lui dit, *Alcibiade*, n'allez point faire aux Dieux des demandes indiſcretes, & ſouvenez-vous de cette priere ; *Grand Dieu, donnez-nous ce qui nous eſt avantageux, ſoit que nous le demandions, ou non, & écartez de nous les choſes qui pourroient nous nuire, quand même nous vous les demanderions.*

Cette priere n'étoit pas de lui : il la tenoit d'un ancien Poëte Grec, & il la trouvoit d'autant plus belle, qu'elle excluoit les faux Dieux qu'on adoroit alors à Athenes. Elle faiſoit déja connoître qu'il n'admettoit qu'un ſeul Dieu, & qu'il rejettoit le Polithéiſme.

Les Prêtres n'étoient pas les ſeuls ennemis qu'il eût craindre pour l'établiſſe-

ment de sa doctrine : il devoit encore combattre des faux Philosophes, qui étoient aussi dangereux. C'étoient des hommes vains & fastueux, qui avoient pris la place des Sages de la Grece, quoiqu'ils tinssent une conduite entierement opposée à la leur. Ils s'appelloient *Sophistes*. Ils alloient de ville en ville, & s'y faisoient annoncer comme des Oracles. Ils marchoient accompagnés d'une foule de disciples, qui, par une espece d'enchantement, abandonnoient leur patrie pour suivre ces Maîtres orgueilleux, qu'ils payoient encore fort cherement. Ils savoient tout & pouvoient tout enseigner; mais ils se piquoient surtout d'être grands Philosophes & habiles Orateurs.

SOCRATE comprit donc que ses leçons ne seroient point écoutées, s'il ne décréditoit dans l'esprit des jeunes gens l'impression que l'éloquence des Sophistes y faisoit chaque jour. Il auroit pu opposer son éloquence à la leur; mais quelque supériorité qu'eût ce grand Philosophe du côté de la raison, les Sophistes avoient du côté de l'éloquence de quoi rendre inutiles tous ses efforts. D'ailleurs, comme le remarque fort bien

M. l'Abbé *Fraguier*, en matiere de doctrine & devant des jeunes gens, termina-t-on jamais quelque chose par des discours oratoires? Le seul moyen de confondre les Sophistes, c'étoit de les amener adroitement à une sorte d'entretien, & de les réduire à des réponses courtes & précises. Cette méthode étoit bien la seule qui pût mettre en évidence leur incapacité; mais SOCRATE jugea qu'il falloit y joindre l'ironie, & paroître même admirer ceux dont il faisoit si peu de cas.

Il prit donc le parti de cacher sous une rusticité apparente & sous une ignorance affectée toutes les richesses de son esprit. Cela lui fut d'autant plus aisé, qu'il sembloit que la nature l'eût formé exprès pour soutenir le caractere de l'ironie.

Il étoit fort laid & avoit la physionomie d'un hébêté ou d'un stupide. La maniere de se mettre ne l'annonçoit pas plus avantageusement que l'air de son visage.

« Quel homme, s'écrie le même Sa-» vant que je viens de citer, M. l'Abbé » *Fraguier*, pour entrer en comparaison » avec l'air & l'éloquence recherchée » d'un *Prodicus*, qui raffinoit avec tant

» de délicatesse & de subtilité sur la pro-
» priété des termes! Quel homme pour
» tenir tête à un *Protagoras*, que sa
» grande réputation & son âge respec-
» table mettoient au-dessus des autres
» Sophistes; à un *Hippias* qui alloit en
» ambassade toutes les fois que sa Ré-
» publique avoit besoin d'un Ambassa-
» deur, qui, dans les assemblées des
» jeux Olympiques, attiroit les yeux
» de tout le monde, & faisoit partie du
» spectacle, tant par la richesse de ses
» habits, que par l'étalage des grands
» talents de son esprit & de ses rares con-
» noissances!... Quel homme enfin pour
» obscurcir la gloire d'un *Gorgias*, qui
» ne sembloit avoir que du mépris pour
» les autres Sophistes, & dont on voyoit
» au temple de Delphes la statue d'or
» qu'il s'étoit érigée à lui-même dans le
» lieu du monde le plus célebre (1) »!

Voilà quels étoient les hommes avec lesquels SOCRATE osa se jouer, & voici de quelle maniere il le fit. Il alloit dans les lieux où les Sophistes donnoient leurs

(1) *Dissertation sur l'Ironie de Socrate*, &c. par M. l'Abbé *Fraguier*, dans le Tome IV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*.

leçons, & y arrivoit comme par hasard. Il trouvoit ordinairement le Professeur tout gonflé de cet orgueil que donne aux personnes vaines l'admiration des sots; & s'approchant de lui modestement, il lui disoit: *Je m'estimerois heureux, si mes facultés répondoient au besoin & à l'envie que j'aurois d'avoir pour Maîtres des hommes tels que vous; mais pauvre comme je suis, que me reste-t-il pour m'instruire, que de vous exposer mon ignorance & mes doutes, lorsque mon bonheur m'offre l'occasion de vous consulter?*

Flatté par ce ton d'humilité, le Sophiste lui permettoit de parler & l'écoutoit avec une attention dédaigneuse. SOCRATE profitoit à l'instant de cette permission, & lui faisoit d'abord des questions fort simples. Les Sophistes n'y répondoient pas exactement, mais ils peroroient fort éloquemment; & prenant l'espece pour le genre, ils parloient beaucoup sans rien dire.

Notre Philosophe ne manquoit pas d'applaudir à leur verbiage, afin d'engager la dispute. *Vous êtes capables*, leur disoit-il, *de faire des discours longs & magnifiques; mais je ne suis pas capable, moi, de vous suivre. Mon esprit ébloui ne sait sur*

quoi s'arrêter, & ma mémoire n'est pas assez bonne pour retenir tant de belles choses. Traitez-moi donc comme un enfant en vous servant de l'interrogation, car de mon côté tout ce dont je suis capable se réduit à interroger & à répondre.

Les Sophistes donnerent dans le piege. Ils crurent bonnement ce que SOCRATE leur disoit; & le regardant avec compassion, ils voulurent bien descendre à cette maniere puérile de raisonner. C'est ce que demandoit notre Philosophe. Il recommença ses interrogations, & de questions en questions il les conduisit aux conséquences les plus absurdes; & lorsqu'il les avoit forcés à se contredire eux-mêmes ou à se taire, il se plaignoit de ce qu'ils ne vouloient pas l'instruire.

C'est ainsi que SOCRATE confondit ces faux Savants, dévoila leur ignorance, & les rendit à jamais odieux & méprisables. Les Sophistes eurent beau se replier, pour cacher leur défaite, les Athéniens reconnurent que SOCRATE les avoit terrassés, & en firent si peu de cas dans la suite, que le nom de Sophiste devint odieux & ridicule.

Après avoir remporté cette victoire

& avoir disposé les Athéniens à l'écouter, ce grand homme jugea qu'il étoit tems de réformer leurs mœurs par sa morale Les Athéniens étoient des gens à qui l'éclat des grandes vertus faisoit mal aux yeux, & chez qui un homme de mérite ne manquoit point d'ennemis ni de calomniateurs. SOCRATE commença donc par leur faire connoître leurs défauts, afin de les préparer ainsi à l'étude de la vertu.

Il leur fit voir qu'ils négligeoient absolument la perfection de l'ame; qu'ils ne pensoient qu'à l'or, à l'argent, & aux autres choses inutiles; & que les peres ne songeoient qu'à amasser de grandes richesses à leurs enfants, sans s'embarrasser de leur apprendre à devenir honnêtes gens. *Cependant un pere qui fait bien élever ses enfants*, disoit-il, *quelque peu de bien qu'il leur laisse, il les laisse toujours assez riches, parcequ'il en a toujours assez; au lieu que les plus grands biens ne suffisent pas à un homme intempérant.*

Il prêchoit encore aux Athéniens que les Dieux se moquent sans cesse des hommes, parcequ'ils leur voient faire toujours des sottises. Il attaquoit ensuite ceux qui nioient l'existence de la Divi-

nité, parcequ'elle ne se manifeste pas aux hommes. *Sachez*, leur crioit-il, *gens incrédules, que le Dieu tout-puissant, Créateur du ciel & de la terre, & qui régit l'Univers, se fait connoître par toutes les merveilles qui frappent nos sens, quoiqu'il soit invisible. Notre ame*, ajoutoit-il, *peut vous donner une idée de la Nature divine. En effet c'est elle qui fait mouvoir les ressorts de notre corps ; & cependant elle est imperceptible à nos sens.*

Ainsi, loin de rejetter l'existence de Dieu, parceque vous ne le voyez pas, ô Athéniens! convaincus de sa réalité par les prodiges que vous lui voyez opérer, votre premier devoir est de l'adorer & de lui rendre un sincere hommage.

Il croyoit qu'il falloit une Religion aux hommes, & par conséquent un culte. Ce n'étoit pas l'avis d'une espece de Philosophe nommé *Aristodeme*, qui ne vouloit admettre aucune Religion. Dieu est trop grand, disoit-il, pour avoir besoin de culte. Mais SOCRATE lui répondit : *Plus il est grand, plus nous lui devons de respect.* Et *Aristodeme* répliqua : « J'adorerois les Dieux, si je croyois qu'ils » s'intéressassent aux affaires humai» nes ». Notre Philosophe réfuta ce rai-

ſonnement, en prouvant que non ſeulement Dieu, par ſa providence, conduiſoit l'eſpece humaine, mais encore qu'il en prenoit un ſoin particulier. Et voici en quoi conſiſtoit ſa preuve.

Obſervez, Ariſtodeme, *comment l'ame fait agir à ſa volonté le corps qu'elle anime, & vous ſentirez que la Sageſſe éternelle, qui gouverne l'Univers, gouverne également ſelon ſes deſirs tous les êtres créés. Si vos yeux peuvent appercevoir l'eſpace de pluſieurs ſtades, pourquoi ſeroit-il impoſſible à l'œil de Dieu de tout voir? Et ſi votre eſprit conçoit ce qui ſe paſſe en Egypte ou en Sicile, pourquoi par un effet de ſa providence ne prendroit-il pas ſoin de toutes les créatures?*

De-là notre Philoſophe concluoit qu'on ne doit jamais commettre d'actions baſſes ou injuſtes, non ſeulement lorſqu'on eſt en public, mais encore quand on ſe trouve ſeul, parceque rien n'échappe à la pénétration de la Divinité.

Ce fut dans les boutiques & dans la place publique qu'il débita ces vérités. C'étoit ſe donner en ſpectacle & s'expoſer à l'inſulte du peuple, qui eſt en droit de ſe moquer des meilleures choſes; mais ſa modération étoit à l'épreuve de

toutes ſortes d'injures. Quoiqu'il en eſſuyât beaucoup, il ne laiſſoit pas que de continuer. Les uns ſe rioient de lui : d'autres le tiroient par ſon manteau ; & il y eut même un inſolent qui lui donna un grand coup de pied. Tout le monde fut indigné de cette action, & on lui dit qu'il devoit en tirer vengeance. *Je n'en ferai rien*, répondit SOCRATE. *Eſt-ce que j'irois faire un procès à un cheval, s'il m'avoit donné un coup de pied?* Celui qui l'avoit frappé fut ſi honteux de l'avoir fait, & en eut tant de regret, qu'il ſe pendit.

Notre Philoſophe trouva cependant des auditeurs plus dociles. Pluſieurs profiterent de ſes inſtructions ; & un artiſan dans la boutique duquel il avoit coutume d'aller, leur prêta un oreille ſi attentive, qu'il devint Philoſophe & Ecrivain. *Diogene de Laërce* dit qu'il écrivit trente-trois Dialogues, ſans nous apprendre le ſujet de ces Dialogues.

La réputation de SOCRATE s'augmentant tous les jours de plus en plus dans toute la Grece, on venoit des provinces les plus éloignées pour entendre ſes leçons. Il les donnoit gratuitement à tout le monde & en toute occaſion, quoiqu'il fût très pauvre & qu'on le preſſât de

recevoir des honoraires, suivant l'usage établi par *Protagoras*.

Dans ce tems-là les Athéniens ayant projetté une expédition contre les Béotiens, notre Philosophe, qui donnoit toujours la préférence de ses inclinations particulieres aux besoins de l'Etat, prit part sur le champ dans cette entreprise, & marcha avec l'armée des Athéniens.

Cette armée joignit celle des Béotiens à Delium, & vint aux mains avec elle. Les Athéniens furent repoussés, & perdirent l'élite de leur troupe. SOCRATE, qui avoit fait voir son courage dans le combat, se signala encore dans la retraite. Il se retira, non pas en fuyant précipitamment comme le reste de l'armée, mais pas à pas, en tenant toujours tête à l'ennemi.

Un spectacle affligeant l'arrêta dans sa marche. Il apperçut *Xenophon* que la perte de son sang, occasionnée par les blessures qu'il avoit reçues dans le combat, avoit fait tomber de cheval. Il courut à lui, le releva, le mit sur ses épaules, & le porta jusqu'à ce qu'il fût à couvert de la poursuite des vainqueurs.

Par cette action mémorable, dit l'Auteur Anglois de la nouvelle Vie de

SOCRATE, il rendit un service essentiel à sa patrie, en lui conservant un citoyen qui en fut dans la suite le plus ferme appui, & il s'acquit un ami zélé pendant sa vie, qui fut après sa mort l'Historien fidele de ses actions & de sa morale.

Après cette expédition, notre Philosophe retourna à Athenes où il trouva que les Prêtres & les Sophistes avoient profité de son absence pour former contre lui un parti considérable. *Aristophane*, Poëte comique du tems, gagné par cette cabale, promit de le jouer sur le Théâtre.

Il composa à cet effet une piece qu'il intitula : *Les Nuées*, dans laquelle il le représenta perché dans un panier guindé dans les airs, d'où il débitoit les absurdités les plus ridicules & les blasphêmes les plus abominables contre les Dieux de son pays.

Dans cette piece un Acteur montre sur la scene le lieu où SOCRATE donnoit ses leçons. « Voici, dit-il, le magasin » des rêveries de ces ames savantes qui » prétendent que le ciel est un four qui » nous environne, & que nous en sommes les charbons. Les nuées, ces res» pectables Déesses, prennent soin de

» les nourrir de subtiles chimeres, & » leur donnent l'intelligence des plus se» crets mysteres de la nature. Elles ont » appris d'elles à secouer le joug des an» ciens préjugés, à s'élever au-dessus » des opinions vulgaires & à mépriser » la croyance & les pratiques religieuses » du vieux tems. Si on les en croit, ce » n'est plus Jupiter qui regne dans le » ciel : il a été détrôné par un nouveau » Dieu qui s'appelle Tourbillon, &c. »

Le même Auteur fait ensuite dire à SOCRATE : « Avec le secours de ces » puissantes Déesses (les nuées), vous » deviendrez invincible dans les dispu» tes, vous saurez lancer contre vos ad» versaires les traits les plus perçants & » opposer à leurs opinions des raisonne» ments d'une finesse imperceptible, » vous les contredirez savamment sur » tout ; & par la volubilité de vos paro» les, vous les étourdirez de maniere » qu'ils ne sauront où se tourner ».

On voit encore dans cette piece un misérable débiteur qui, desirant tromper ses créanciers, vient chercher SOCRATE, afin qu'il lui apprenne à plaider contre sa dette, & qui se sentant incapable d'apprendre, à cause de sa vieil-

lesse, lui amene son fils à sa place; mais ce jeune homme revient si corrompu par les leçons de ce Philosophe, qu'il bat son pere à la premiere rencontre. Il n'a appris que des subtilités, dont il fait usage pour montrer qu'il a eu raison de commettre un crime si énorme.

Voilà des fragments de quelques scenes de la comédie des Nuées d'*Aristophane*, tels que nous les ont donné MM. *Charpentier* & *Hardion* (2).

On ne concevra pas une idée bien avantageuse de cette piece par ces fragments, qui ne renferment rien d'ingénieux ni de bien recherché. Aussi ne fut-elle pas estimée. Il n'y eut que les personnes intéressées à la faire valoir, je veux dire les ennemis de SOCRATE, qui y battirent des mains.

Cependant ce Philosophe, ayant su qu'on devoit le jouer sur le Théâtre, se rendit à la Comédie. Il fut témoin oculaire & auriculaire du mépris qu'on faisoit de son caractere, sans laisser échapper aucun signe de mécontentement. Au

---

(2) *Voyez* dans le Volume XV des *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions, la septieme Dissertation sur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grece.*

contraire il y donna une preuve singuliere de sa patience & de sa vertu, qui lui fit beaucoup d'honneur. Ayant appris que quelques étrangers demandoient qui étoit ce SOCRATE dont on parloit tant dans la Piece, il se leva de sa place, & se tint debout tant que dura la Comédie.

Les Athéniens jouissoient pendant ce tems-là d'une tranquillité plutôt apparente que réelle. Ils se relevoient à peine de la perte qu'ils avoient faite à Delium, qu'ils furent obligés de reprendre les armes. Quoique SOCRATE vînt de faire la triste expérience du danger qu'il y avoit de s'absenter de sa patrie, le besoin pressant qu'elle avoit de soldats, lui mit les armes à la main. Il marcha pour cette troisieme expédition ; mais les Athéniens n'ayant pas été plus heureux que dans la seconde, il revint à Athenes où il demeura jusqu'à sa mort.

Ce Philosophe n'étoit pas néanmoins si fort attaché à sa patrie, qu'il ne se regardât comme citoyen du monde. C'est ce qu'il répondit à un particulier qui lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis*, lui répondit-il, *citoyen du monde*.

Il reprit en arrivant à Athenes l'ou-

vrage qu'il avoit si heureusement commencé. Les places publiques & les lieux d'assemblée retentirent de nouveau des préceptes de sa morale. Il inspira même tant de goût pour cette belle science, que les Prêtres & les Sophistes virent diminuer de jour en jour les revenus que leur produisoit la superstition publique.

Cette diminution anima le desir implacable qu'ils avoient formé de perdre notre Philosophe. Mais ce grand homme, sans être déconcerté par leurs calomnies, ni intimidé par leurs menaces, travailloit constamment à éclairer tous ceux qui vouloient profiter de ses lumieres. Il leur expliquoit ce qui étoit pieux & ce qui étoit impie, la justice & l'injustice, la bonté & la beauté, qu'il faisoit consister dans la distinction qu'on savoit en faire; & il traitoit de stupides ceux qui ne pouvoient faire ce discernement.

Par une correspondance successive d'idées, il déduisoit de-là qu'on pouvoit regarder la régularité des traits du visage comme un signe extérieur qui dénotoit infailliblement l'excellence du caractere. C'est ce qui lui donnoit ce goût de préférence pour les jeunes gens d'une

figure agréable, & principalement pour *Alcibiade*, à l'éducation duquel il veilloit ſans ceſſe, afin de le détourner de ces plaiſirs dangereux auxquels l'opulence & la force du tempérament le portoient continuellement.

Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de laver ici la mémoire de notre Philoſophe touchant une calomnie affreuſe que ſes ennemis avoient accréditée ſur ſon attachement à *Alcibiade*, parcequ'elle n'a ſéduit perſonne, & que la vertu de SOCRATE l'a toujours mis au-deſſus de toute inſulte. Le conſeil qu'il donnoit aux jeunes gens qui avoient une figure agréable, prouve bien la pureté de ſes vues.

Il leur recommandoit de ſe regarder ſouvent dans un miroir, afin que, s'ils étoient beaux, ils euſſent grand ſoin de ne pas ternir cette beauté par aucun vice, & qu'au contraire, s'ils étoient d'une figure choquante, ils s'appliquaſſent à réparer cette difformité par des vertus.

Quoiqu'il crût que la phyſionomie déceloit le caractere des perſonnes, il ne ſe moquoit pas moins de ceux qui par l'inſpection des traits du viſage vou-

loient expliquer leurs inclinations. Aussi un jour que ses disciples rioient de ce qu'un fameux Physionomiste, nommé *Zopire*, avoit jugé par l'inspection de son visage qu'il avoit les inclinations libertines, SOCRATE le badina par ces paroles qu'il adressa à ses disciples: *Il a raison*, leur dit-il, *j'ai les défauts qu'il me reproche; mais la Philosophie sert à les corriger*.

C'étoit faire l'éloge de la Philosophie à ses propres dépens; mais il savoit qu'il étoit connu, & il ne hasardoit rien en flattant *Zopire*.

Son parti étoit pris de détruire le vice dans le cœur des hommes, sous telle forme qu'il parût, & quelque racine qu'il eût pris. Il attaquoit sur-tout l'oisiveté comme le plus grand obstacle à la naissance de la vertu.

Pour engager les hommes à ne pas se laisser dominer par le plaisir, il le comparoit à une Sirene, qui cause infailliblement la mort de ceux qui s'amusent à l'écouter, & qui, malgré l'impression agréable que ses sons séduisants font sur le cœur, entraîne toujours après elle la perte de l'honneur, des biens & de la santé. Au contraire, la vertu, ajoutoit-il,

ne manque jamais de conduire ses sectateurs par le *chemin de l'utile emploi du tems* à la véritable félicité.

Sa grande maxime pour apprendre à être vertueux, c'étoit de *travailler à être en tout tel que l'on veut paroître. Paroissez honnête homme*, disoit-il, & *soyez-le. Jouissez d'une belle réputation, mais soyez-en digne. Et n'usurpez point l'estime de votre prochain.*

SOCRATE pratiquoit exactement la belle Morale qu'il enseignoit. « Sa vertu, » dit l'Auteur Anglois de sa Vie, faisoit » le modele des bons & la satyre des » méchants. Les Sages d'Athenes le ré- » véroient, les Grands l'honoroient; & » les riches se trouvoient pauvres, lorsqu'ils réfléchissoient que SOCRATE, » au milieu de son indigence volontaire, » possédoit un bien que leurs trésors ne » pouvoient leur procurer ».

Il ne voulut jamais accepter aucun emploi lucratif, & il refusa constamment les présents que lui offroient ses disciples. S'il se trouvoit dans un besoin urgent où il étoit obligé d'avoir recours à leur générosité, il leur exposoit son indigence, & leur fournissoit l'occasion de reconnoître les obligations qu'ils lui avoient.

Il s'étoit acquis une estime & une considération universelles, autant par cette maniere de vivre que par ses sublimes talents. Mais cette supériorité ne lui inspira jamais d'orgueil; & lorsque l'Oracle le déclara le plus sage de tous les hommes, il en interpréta modestement le sens, en disant qu'il ne l'avoit nommé que pour le proposer pour exemple. *C'est*, ajoutoit-il, *comme si l'Oracle avoit dit: le plus sage est celui qui, comme* SOCRATE, *reconnoît véritablement qu'il n'y a aucune sagesse en lui:* interprétation infiniment modeste, qui a mérité les éloges de l'Orateur Romain (3).

L'Oracle s'étoit expliqué ainsi, à la priere d'un des disciples de SOCRATE, nommé *Cœrephon*. On prétend que c'étoient les Prêtres qui l'avoient engagé à faire cette priere, afin que par la réponse de la Prêtresse, ils révoltassent les Philosophes contre lui par l'aiguillon de la jalousie, & que ceux-ci se réunissent à eux pour le perdre. Mais cette finesse n'ayant rien produit, & ne pouvant plus se rétracter de ce qu'ils avoient fait prononcer à l'Oracle par la bouche

(3) *Quæst. Academ.* Lib. I.

de la Prêtresse, ils résolurent de mettre tout en œuvre pour le faire mourir.

Malgré ce témoignage authentique de sa sagesse de la part de l'Oracle, Socrate persistoit toujours à soutenir qu'il ne savoit rien. *Je ne sais qu'une chose*, disoit-il, *qui est que je ne sais rien. Unum scio quod nihil scio.*

On a toujours regardé ce mot, ou comme l'acte d'une modestie outrée, ou comme une vérité, savoir que l'homme le plus éclairé & le plus savant ne sait rien; mais je crois qu'on n'a point deviné la pensée de notre Philosophe. Je pense qu'il étoit de bonne foi quand il parloit ainsi. En effet, il ne regardoit pas comme une science la connoissance de ses devoirs envers Dieu & envers les hommes, l'exercice de la sagesse & la pratique de la vertu. Il croyoit que tout homme pouvoit faire cela, sans être savant, parcequ'il ne considéroit comme tel que celui qui avoit des connoissances absolument étrangeres à la Morale, comme l'Histoire, les Sciences exactes & les Sciences naturelles. Or Socrate ne se piquoit pas de savoir ces Sciences: il ne se regardoit donc pas

comme

comme Savant, & il pouvoit donc dire qu'il ne savoit rien *.

D'ailleurs, ce Philosophe n'aimoit point cet air de Savant, ce ton de Maître que prenoient les Sophistes; mais il se vantoit d'avoir un guide intérieur qu'on a appellé le *Démon de Socrate*, qui ne se faisoit sentir que pour le détourner de quelque entreprise qui ne lui auroit pas été avantageuse.

On a beaucoup raisonné sur ce démon ou cet esprit familier. Les uns ont cru que c'étoit une apparition qu'il avoit fréquemment: d'autres ont pensé que c'étoit une imposture (4); & des Historiens ont écrit que c'étoit le Génie ou l'Ange destiné à accompagner les hommes. Car plusieurs Philosophes ont soutenu que tous les hommes recevoient en naissant un démon ou un génie destiné

* M. *Dacier* explique un peu différemment ce mot de *Socrate*. Il dit que l'ignorance de *Socrate* étoit une ignorance savante qui se connoît; que ce Philosophe avoit parcouru toutes les Sciences, & qu'il en avoit connu le néant. Il vouloit, dit-il, qu'il n'y eût que la science de Dieu qui fût une véritable science. (*Œuvres de Platon* traduites par M. *Dacier*, dans le Discours sur *Platon*.) Mais si telle étoit la pensée de *Socrate*, ce Philosophe avoit tort de dire qu'il ne savoit rien, puisqu'il connoissoit la véritable science. Il savoit plus assurément que tous les Savants qui ignorent en quoi cette véritable science consiste.

(4) Vid. *Plut. De Dæm. Socrat.*

par la Providence pour les accompagner pendant le cours de leur vie, & ils parloient de cet esprit comme d'un bon génie.

Mais la vérité est que ce génie de SOCRATE n'étoit autre chose que cette sensation intérieure inséparable du cœur des hommes d'un jugement juste & pénétrant, qui, excitée par la probabilité de l'avenir, fondée sur l'examen rétroactif du passé & la considération de la connexité invariable des évenements, agit en nous & nous donne un pressentiment prophétique de ce qui doit arriver, avant que les facultés de notre esprit puissent prouver la justesse de cette inspiration.

C'est du moins ainsi que l'Auteur Anglois de la Vie de SOCRATE, ci-devant cité, explique le démon de ce Philosophe; & cette explication me paroît si juste, que je ne crois pas qu'on puisse en donner d'autres.

L'Auteur de l'[illegible] critique de la Providence avoit dit à-peu-près la même chose, car il [illegible] justice à tout le monde. « Ce démon de So« CRATE, a-t-il dit, que pouvoit-il « être autre chose, qu'une [illegible]

» rée, qu'une ſageſſe ſupérieure & conſ-
» tante, qu'un art de prévoir l'avenir
» par de juſtes réflexions ſur le paſſé &
» ſur le préſent ? Voilà tout ce qu'on
» doit appeller *prudence*. Il y a un cer-
» tain fil dans les affaires du monde,
» continue cet Auteur, qui les enchaîne
» les unes aux autres ; & quand on peut
» le ſaiſir adroitement, on n'eſt pas
» éloigné de percer dans l'avenir. On
» apperçoit en gros la ſuite des cho-
» ſes » (5).

Voilà véritablement ce que c'étoit que le génie de SOCRATE : *Platon*, *Xenophon*, & ſes autres diſciples ne l'ont jamais regardé ſous un autre point de vue. Je crois qu'il eſt inutile après cela de le juſtifier du ſoupçon qu'ont formé quelques Ecrivains contre ſa mémoire, que ce Philoſophe ne ſe donnoit un eſprit ou démon familier, que pour impoſer plus facilement au peuple, que pour jouer le rôle d'impoſteur.

Premierement, le terme de démon exprimoit l'ame, ſuivant le langage des Philoſophes du tems. Ainſi, lorſqu'ils

(5) *Hiſt. crit. de la Philoſoph.* T. II. page 23. Nouvelle édition.

parloient de quelqu'un qui possédoit la sagesse, ils disoient qu'il étoit inspiré par un bon démon. En second lieu, SOCRATE étoit trop sage pour se faire illusion à lui même, & trop honnête homme pour tromper les Athéniens.

Personne ne doute de cela, & ce point de l'histoire de notre Philosophe ne mérite point d'être discuté. Mais il en est un autre plus difficile à éclaircir. C'est sur son mariage.

L'Auteur Anglois de sa Vie prétend qu'il se maria à cinquante ans, & il le démontre. Il assure encore qu'il n'eut qu'une femme, & son assertion est une conséquence de sa premiere proposition. Cependant *Diogene de Laërce* & M. *Charpentier* ont écrit qu'après le ravage affreux que la peste fit à Athenes, les habitants voyant leur ville déserte, obligerent les citoyens à prendre deux femmes, afin de réparer plutôt les pertes de la République. Cette loi fut cause, disent-ils, que SOCRATE eut deux femmes. La premiere se nommoit *Xantippe*, de laquelle il eut *Lamprocrès*; & l'autre *Myrto*, qui étoit petite-fille d'*Aristide* le Juste, & qui fut mere de *Menexenus* & de *Sophroniscus*.

Lorſque la peſte ceſſa à Athenes, SOCRATE avoit environ trente-neuf ans. Or, s'il s'étoit marié alors, ſes enfants, ou du moins quelques-uns d'eux auroient eu près de trente ans à ſa mort. Cependant *Platon* dit qu'ils étoient alors enfants, qu'il y en avoit deux fort jeunes & un autre *déja grand*. Mais un homme déja grand n'eſt pas un homme fait. Ce ſeroit beaucoup de lui donner dix-ſept ans; & cela étant, il faut que SOCRATE ſe ſoit marié à environ cinquante ans.

Une raiſon plus forte milite encore contre le ſentiment de *Diogene de Laërce* & de M. *Charpentier*, c'eſt que SOCRATE n'avoit pas pu épouſer une fille d'*Ariſtide*, qui vivoit quatre cents ans avant lui. Il eſt vrai qu'*Athenée*, pour corriger cette faute de chronologie, dit que *Myrto* n'étoit pas fille d'*Ariſtide* le Juſte, mais d'*Ariſtide* ſon petit-fils.

Mais cette correction ne juſtifie point ceux qui ſoutiennent qu'il a eu deux femmes; car *Diogene de Laërce* & M. *Charpentier* ſoutiennent que *Myrto* étoit fille d'*Ariſtide* le Juſte, ce qui eſt toujours une faute démontrée, & celle-là confirme néceſſairement l'autre: je veux

dire celle que SOCRATE a eu deux femmes.

C'est dans un livre attribué à *Aristote* qu'on a appris ce second mariage de notre Philosophe avec *Myrto*; mais ce livre n'existe plus & n'a peut-être jamais existé; & un témoignage si apocryphe ne doit pas balancer l'autorité de *Platon*, de *Xenophon*, &c. ses contemporains, qui n'ont point parlé de cette seconde femme. Aussi les personnes les mieux instruites regardent cette anecdote comme un conte en l'air dénué de vraisemblance (6).

M. *Charpentier* dit: « Personne n'ignore combien il (SOCRATE) eut à » souffrir de la discorde de ses femmes & » leur chagrin. Elles s'animoient quel» quefois toutes les deux contre lui, par» cequ'il ne faisoit que rire de leurs dis» putes, & qu'à leur gré il ne se mettoit » pas en peine de leurs différends » (7). Cela n'est pas exact. Il falloit dire, tout le monde ignore; car ceux des Histo-

(6) Voyez le Tome VIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, page 181; & la *Vie de Socrate* traduite de l'Anglois, Liv. V.

(7) *La Vie de Socrate*, par M. *Charpentier*, page 19, seconde édition.

tiens de la Philoſophie qui ont ſoutenu que SOCRATE avoit eu deux femmes, n'ont point dit que *Myrto* ait fait ſouffrir ce Philoſophe par ſa mauvaiſe humeur.

Diogene de Laërce ne parle que de la mauvaiſe humeur de *Xantippe*, & il faut convenir que cette femme exerça cruellement la patience de SOCRATE. Elle fit de ſa maiſon un lieu de troubles, de diſſenſions & de querelles, & cependant elle ne put jamais parvenir à faire perdre à ſon mari ſa modération ordinaire.

Un jour *Xantippe*, après avoir vomi contre lui toutes ſortes d'injures, outrée de n'avoir pu le mettre en colere, lui jetta par dépit un pot d'eau ſale ſur la tête, mais il ne s'en émut pas. *Je m'attendois bien*, lui dit-il, *qu'un ſi grand orage ne ſe paſſeroit pas ſans pluie.*

Une autre fois, SOCRATE étant à table chez lui avec un de ſes amis nommé *Euthydeme*, ſa femme qui étoit dans ſon humeur ordinaire, après avoir fait bien du bruit, ſans qu'on s'en embarraſſât guere, prit enfin la table & la renverſa. *Euthydeme*, qui n'étoit point ſi patient que notre Philoſophe, laſſé de ces déportements, voulut s'en aller; mais SOCRATE l'appaiſa par ces paroles: *Ne te*

ſouviens-tu pas que dernierement lorſque nous ſoupions chez toi, une poule qui vola par haſard ſur la table nous cauſa le même accident, & néanmoins nous ne nous en mîmes point en colere. Cette plaiſanterie fit rire ſon ami & le calma, mais elle aigrit *Xantippe* qui ſe vengea bien-tôt après.

Alcibiade envoya à SOCRATE un gâteau particulier qu'il ſavoit être de ſon goût. Son épouſe le ſavoit auſſi; & comme elle épioit toutes les occaſions de le mortifier, elle le jetta par terre & le foula aux pieds. Son mari la regarda faire, & lui dit en riant: *J'en ſuis bien-aiſe, parceque vous n'en mangerez pas.*

A ces mots, *Xantippe* voulut le frapper, mais notre Philoſophe ſortit. Sa femme le ſuivit, & lui déchira ſon habit en plein marché. *Alcibiade* s'étant trouvé préſent à cette action, lui conſeilla de la châtier ou de l'abandonner. *Quel conſeil me donnez-vous là*, s'écria SOCRATE! *Voulez-vous donc que je rende tout le monde témoin de nos querelles, & que ma femme & moi nous nous donnions en ſpectacle au peuple & que nous en devenions le jouet? Quant à l'autre parti que vous me propoſez*, ajouta-t-il, *il me paroît inutile*

à suivre. Je suis accoutumé à ces vacarmes, comme l'on se fait à entendre le bruit d'une poulie. Et vous qui parlez, ne supportez-vous pas les cris de vos oies ? Oui, répondit *Alcibiade*; mais mes oies pondent des œufs & en font éclore des petits; & *Xantippe*, reprit SOCRATE, *me donne des enfants. Il faut tirer parti*, continua ce Philosophe, *des méchantes femmes, comme les Ecuyers font des chevaux ombrageux. Comme après en avoir dompté de difficiles, ils viennent plus aisément à bout de ceux qui sont souples, de même, en quittant* Xantippe, *j'ai moins de peine à me faire au commerce des hommes. Je sors de chez moi tout apprivoisé avec les bisarreries & les disparates de ceux que je pourrois rencontrer.*

C'étoit bien prendre les choses; & cette sage conduite édifioit tant ceux qui en étoient témoins, qu'ils ne savoient s'ils devoient le plaindre ou le féliciter sur son état. Quelqu'un, pour l'éprouver, lui demanda un jour s'il valoit mieux se marier que de vivre dans le célibat? *Quelque chose que tu fasses*, lui répondit SOCRATE, *tu t'en repentiras.*

Ces désagréments domestiques ne le détournerent pas de l'étude de la Philo-

sophie, & l'étude de la Philosophie ne l'empêcha point de rendre à la République tout ce qu'on peut espérer d'un bon citoyen. Il n'eut jamais en vue que le salut de sa patrie & le bonheur des hommes : il y sacrifioit même ses propres intérêts. Et quoiqu'il eût beaucoup d'amis extrêmement riches, qui offroient de partager avec lui leur fortune, il demeura volontairement pauvre toute sa vie. Voilà une marque bien caractérisée, disoit *Platon*, que SOCRATE « a été » véritablement donné de Dieu au peu» ple d'Athenes, car il n'est pas de » l'homme de négliger si fort ses inté» rêts comme il a fait, pour ne travail» ler qu'à la félicité des autres ».

Tout le bien de notre Philosophe ne valoit pas cinquante écus, & néanmoins il s'estimoit plus riche que ceux qui en avoient cent fois autant. Aussi ne vouloit-il pas qu'on cherchât la richesse ni la pauvreté dans le coffre, mais dans l'ame.

Son pere lui avoit laissé en mourant huit cents écus. Un de ses amis ayant eu besoin de cette somme pour quelque affaire, notre Philosophe la lui prêta ; mais cette affaire ayant très mal réussi, son ami ne fut pas en état de la lui rendre,

& il la perdit ſans murmurer & ſans ſe plaindre.

Malgré le beſoin urgent qu'il avoit de biens pour vivre, il n'en refuſa pas moins conſtamment les préſents qu'on ne ceſſoit de lui offrir. *Archelaüs*, Roi de Macédoine, pour l'engager à accepter le bien qu'il vouloit lui faire, le fit prier de ſe venir voir. Mais SOCRATE, qui comprit l'objet de cette invitation, répondit à ceux qui lui parlerent de la part du Roi : *Je ne veux point faire connoiſſance avec un homme qui peut m'obliger, & auquel je ne puis rendre la pareille.*

Quand on vouloit lui faire agréer quelque effet, il falloit lui préſenter ce qui lui étoit abſolument néceſſaire. *Séneque* dit même qu'il demanda un jour à quelqu'un un manteau, parcequ'il n'avoit pas de quoi l'acheter, & qu'il en avoit grand beſoin. Mais ce qu'il refuſoit conſtamment, c'étoit ce qui pouvoit aller au-delà du néceſſaire. Il ne cherchoit pas à ſe remplir, dit fort bien M. *Charpentier*; il ſe contentoit de n'être pas vuide. Il recevoit de quoi ſubvenir à ſon indigence, & non pas ſatisfaire aux ambitieuſes libéralités de ſes amis.

Xantippe ne goûtoit pas trop cette

façon de penſer. Elle ne ceſſoit de lui en faire la guerre ; mais il la payoit toujours de quelque agréable répartie qui la calmoit.

Un jour *Alcibiade* lui envoya un préſent conſidérable qu'il refuſa ; & pour conſoler ſa femme de la privation de ce préſent, il lui dit qu'il falloit combattre ſa généroſité par un refus. Une autre fois voulant la piquer par ſon propre intérêt ſur de pareils refus qu'il faiſoit journellement : *Sachez*, *Xantippe*, lui dit-il, *que quand nous recevons ſi librement tout ce qu'on nous préſente, nous ne trouvons plus perſonne qui veuille même nous donner ce que nous demandons.*

Ses amis imaginerent d'autres moyens de l'enrichir. L'un d'eux, connu ſous le nom de *Charmide*, lui envoya des eſclaves, afin qu'il les fît travailler & qu'il en retirât le profit, & il les renvoya ſur l'heure même. *Alcibiade* le preſſa long-tems d'accepter une place qui lui appartenoit, afin qu'il y fît bâtir une maiſon. *Si j'avois beſoin*, lui dit SOCRATE, *d'une paire de ſouliers, & que tu vouluſſes me donner du cuir pour en faire une moi-même, ne ſerois-je pas ridicule de les prendre?*

Alcibiade ne pouvoit ſe laſſer d'admirer l'obſtination de SOCRATE à refuſer: il diſoit qu'il étoit plus invulnérable aux préſents, qu'Ajax n'étoit invulnérable au fer.

Suivant notre Philoſophe, le repos étoit la plus grande richeſſe & la vertu la véritable félicité. Il diſoit ſouvent cela à ſon ami *Alcibiade*, & il avoit beaucoup de peine à le lui perſuader. Ce Prince comptoit beaucoup ſur ſes richeſſes, dont il faiſoit grand cas. Pour le corriger de ce vice par la mortification, SOCRATE le conduiſit un jour devant une carte de Géographie, où lui ayant fait remarquer l'Attique, qui à peine y tenoit quelque place, il le pria de lui montrer ſes poſſeſſions ſur cette carte. *Alcibiade* avoua ingénument que de ſi petits objets ne méritoient pas d'occuper une place dans une carte de Géographie. *Eh! de quoi t'eſtimes-tu tant*, lui répartit notre Philoſophe, *pour ce qui eſt ſi peu de choſe, qu'il ne mérite pas qu'on le compte entre les parties de la terre?*

SOCRATE étoit ſobre, & ſa ſobriété ſervoit beaucoup à lui faire mépriſer les richeſſes. *Plus on eſt ſobre*, diſoit-il, *plus on approche de la condition des Dieux*,

qui n'ont besoin de rien. Il répondit à *Æschines*, qui se plaignoit d'être pauvre, qu'il falloit tirer usure de soi-même, c'est-à-dire, se retrancher de boire & de manger, & que l'abstinence vînt au secours de la disette *. *La plûpart des hommes*, disoit-il souvent, *ne semblent vivre que pour manger, & moi je mange pour vivre.* Il se moquoit de ceux qui achetent chérement les fruits quand ils sont fort nouveaux, & leur disoit : *Vous faites comme si vous désespériez d'arriver à la saison de ces choses là.*

Il invita un jour des personnes de distinction à dîner, & n'ordonna qu'un repas frugal. *Xantippe* étant honteuse qu'il eût si peu à leur donner, il la rassura par ce discours : *Ne vous mettez point en peine. Si mes convives sont sobres, ils se contenteront de ce qu'il y aura : si au contraire ils sont gourmands, moquons-nous de leur avidité.*

Quand il se mettoit à table il trouvoit

---

* *Diogene de Laërce* rapporte différemment & la plainte d'*Æschines* & la réponse de SOCRATE. Suivant lui, *Æschines* dit à ce Philosophe : « Je suis pauvre, & je n'ai en » mon pouvoir que ma personne, disposez-en » ; & SOCRATE lui répondit : *Songez-vous bien à la grandeur du présent que vous me faites ?*

tout bon, parcequ'il ne s'y mettoit qu'avec appétit, qu'il s'étoit provoqué, soit par le travail, soit par l'exercice. On le trouvoit quelquefois qu'il se promenoit le soir devant sa maison jusques assez avant dans la nuit. Un voisin l'ayant remarqué plusieurs fois dans cet exercice, lui en demanda la raison. *Je fais*, lui répondit SOCRATE, *une sausse pour mon soupé.*

La maniere de se vêtir repondoit assez à sa façon de vivre. Il portoit un manteau d'une étoffe fort commune, & il alloit souvent nuds pieds. Il s'habilloit pourtant mieux suivant les occasions, mais c'étoit toujours modestement & simplement. A l'égard de sa maison, tout le monde sait la réponse qu'il fit à ceux qui la trouvoient trop petite. *Plût à Dieu que je la visse remplie de vrais amis!*

Cette austérité ne méritoit assurément que des éloges: cependant ses ennemis la tournoient en ridicule. *Amipsias* (c'étoit le nom de l'un d'eux) se moquoit de son vêtement. « A propos de quoi, lui » disoit-il, portes-tu cette robe d'hy» ver? C'est sans doute une méchanceté » de ton Corroyeur ». Et *Aristophane* la

blâmoit fur le Théâtre de ne fentir, ni le froid, ni le chaud, ni la faim; de n'aimer, ni le vin, ni les femmes, ni toutes les chofes inutiles. L'intention d'*Ariftophane* n'étoit pas affurément de louer SOCRATE. Que prétendoit il donc faire?

Quoiqu'il continuât toujours d'inftruire les Athéniens avec une douceur admirable, notre Philofophe n'en étoit pas moins expofé aux injures & aux infultes de fes ennemis, qui ne ceffoient de le perfécuter. Un jour il en falua un, qui ne lui rendit pas fon falut. Ses amis, qui étoient avec lui, le lui firent remarquer. *J'y ai pris garde*, leur dit SOCRATE; *mais dois-je me fâcher de ce qu'un autre eft moins civil que moi?*

Un brutal dans une difpute lui donna un foufflet, & notre Philofophe lui dit fans s'émouvoir: *Il eft fâcheux de ne pas favoir quand il faut s'armer d'un cafque.*

Un efclave, provoqué par ceux qui travailloient à lui nuire, lui chercha une querelle qui lui fit perdre fa modération ordinaire. Véritablement fâché contre cet infolent, il lui dit: *Je te frapperois, fi je n'étois pas en colere.*

Enfin des jeunes gens, pour mettre fa philofophie à une derniere épreuve, vou-

lurent lui faire peur un ſoir qu'il venoit de ſouper en ville. Ayant pris des maſques de furies & s'étant habillés de la façon la plus terrible, ils parurent tout-d'un-coup devant lui avec des flambeaux à la main, perſuadés qu'ils l'effraieroient par un ſpectacle ſi épouvantable; mais SOCRATE leur parla avec autant de tranquillité que s'il eût raiſonné dans l'Académie.

On doit conclure de-là que nul accident, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoient altérer la paix de ſon ame. Bien loin d'avilir, d'humilier, d'offenſer qui que ce ſoit, il avoit une attention particuliere à faire valoir l'eſprit des autres. Il diſoit ſouvent: *Ma mere accouche les femmes, & moi je fais accoucher les eſprits.*

On avoit beau lui dire qu'on le calomnioit de toutes parts, il s'en conſoloit, en répondant: *Si le mal que l'on dit de moi eſt vrai, cela ſervira à me corriger; ſi l'on ment, cela ne me touche point, car ce n'eſt pas de moi que l'on parle.* En rentrant en lui-même, il trouvoit dans ſon cœur cette félicité que l'innocence & le témoignage d'une conſcience irréprochable peuvent ſeuls procurer.

Cependant ce grand homme voyoit avec douleur le bonheur exilé des assemblées du peuple par l'anarchie de la Religion & de la Philosophie, par la superstition & les faux préjugés, enfin par la corruption des mœurs. Ce fut cette dépravation générale qui l'avoit toujours empêché d'accepter aucun emploi, quoique par les constitutions de l'Etat chaque citoyen fût en droit de donner son opinion dans les assemblées publiques. Mais à l'âge de soixante ans, il fut élu pour représenter sa tribu dans le Sénat.

Ce Sénat étoit composé de cinq cents Membres, & on l'appelloit par cette raison le *Sénat des Cinq-Cents*. Chaque citoyen, de quelque état qu'il fût, pouvoit y être admis, dès qu'il avoit passé trente ans. Il y en avoit dix qui présidoient, dont un étoit le dépositaire du salut de la République. Il avoit la garde des clefs de la forteresse & du trésor public. On l'appelloit *Epistate*. Il n'étoit en exercice que pendant un jour & une seule fois de sa vie, à cause de l'importance de sa commission.

Socrate parvint à son tour à cette dignité, & il arriva par malheur qu'il

fut obligé ce jour-là de juger une des affaires des plus graves & des plus délicates qui eussent été portées au Sénat.

Il y avoit une loi à Athenes qui prescrivoit, sous peine de mort, d'enterrer ceux qui passoient de ce monde-ci dans l'autre; & les Prêtres du tems avoient fait entendre que la sépulture étoit absolument nécessaire pour la tranquillité du défunt. Or, les Athéniens ayant remporté sur mer une victoire signalée sur les Lacédémoniens, & les Commandants de leur flote ayant été accueillis d'une violente tempête, ne purent enterrer leurs morts. On sut cela à Athenes; & comme la superstition l'emporte sur la vertu, au lieu d'y recevoir les marques de la reconnoissance qui leur étoit due pour le service qu'ils venoient de rendre à la République, ils furent, à cause de cette omission involontaire, cités devant le Sénat pour s'y voir condamner à une mort ignominieuse.

A peine parurent ils, qu'il s'éleva un cri de l'aveugle & crédule populace, lequel intimida tous les Sénateurs. Cette populace, animée par les Prêtres, qui ne vouloient pas laisser atténuer leurs droits, demanda leur condamnation

avec tant d'arrogance, que ceux qui déſapprouvoient tacitement un procédé auſſi barbare, donnerent unanimement leur voix pour l'exécution de ces Héros infortunés. SOCRATE fut le ſeul qui perſévéra courageuſement à les défendre, & qui refuſa d'accorder ſon ſuffrage à cette inhumanité. Mais, malgré l'influence qu'il devoit avoir ſur l'eſprit du peuple, comme le plus ſage de tous les hommes, & le crédit dont il pouvoit ſe flatter comme premier Magiſtrat; malgré la voix de l'innocence qui parloit en faveur de ces accuſés, & le beſoin que la République avoit de Capitaines auſſi braves & auſſi expérimentés, la ſuperſtition & les préjugés l'emporterent ſur toutes ces conſidérations. Ces Héros furent ſacrifiés au reſſentiment public; & l'Etat condamna à mort les ſeuls hommes qui reſtoient pour le défendre.

Les Sénateurs ne regarderent que le ſens littéral de la Loi, ſans approfondir le principe & la fin de ce trait de la politique ſacerdotale; & confondant une omiſſion inévitable avec un oubli mépriſant, ils ne crurent avoir ſatisfait à la Religion, qu'après avoir trempé leurs mains dans le ſang de ceux qui avoient

courageusement exposé leur vie pour le salut de la République.

« Telle est, comme le remarque fort » bien l'Auteur Anglois de la Vie de So» CRATE, telle est la force tyrannique » de la superstition : elle fait disparoître » tout sentiment d'humanité. Par une es» pece d'enchantement elle fascine les » lumieres de la raison, & elle donne à » la barbarie & aux excès de l'imagina» tion la plus déréglée les noms de sou» mission à la volonté divine & d'ac» complissements de devoirs de la Reli» gion » (8).

A peine SOCRATE venoit de donner un exemple mémorable de sagesse & de fermeté, en exposant généreusement sa vie pour défendre celle des innocents contre la fureur d'une populace aveuglée, qu'il fut obligé de se servir de cette même fermeté pour le salut de sa patrie.

Les Lacédémoniens s'étant rendu maîtres d'Athenes, *Lysandre*, leur Général, abolit la forme du gouvernement. Il établit un Conseil composé de

(8) *Vie de Socrate*, traduite de l'Anglois, pag. 124 & 125.

trente hommes, à la tête desquels il mit *Critias*, qui avoit été d'abord disciple de SOCRATE, & qui étoit devenu dans la suite un de ses plus grands ennemis.

Le premier usage que *Critias* fit de son pouvoir, fut de défendre à son ancien Maître d'instruire publiquement la jeunesse. Mais notre Philosophe, sans s'effrayer de cette défense, & méprisant les ordres des trente Magistrats établis non seulement contre les loix naturelles, mais encore contre celles de l'Etat, persista avec une fermeté sans exemple, au milieu des meurtres qui se commettoient sous ce mauvais gouvernement, à soutenir les privileges de l'humanité & à ranimer dans le cœur de ses concitoyens l'amour de la liberté.

Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en pouvoit espérer. Le peuple, ému par ses discours, & touché des meurtres que *Critias* & *Hippomachus*, son adjoint, ne cessoient de commettre, prit les armes, tua ces deux Chefs, & chassa les autres tyrans.

Cet événement mit dans Athenes beaucoup de trouble & de confusion. Les Prêtres & les Sophistes, qui faisoient cause commune contre SOCRATE, saisi-

rent cette occasion pour se défaire absolument de lui.

Premierement, ils firent répandre sourdement par des émissaires, que ce Philosophe avoit enseigné à *Critias*, lorsqu'il étoit son disciple, toutes les manœuvres tyranniques qui avoient désolé la République. En second lieu, ils rappellerent à la mémoire du peuple l'insulte qu'*Alcibiade* avoit faite jadis aux statues de Mercure, en les défigurant; & ils attribuerent ces traits de libertinage à l'effet que les discours & les nouveaux principes de Religion de notre Philosophe avoient produit sur l'esprit de ce jeune Athénien. C'étoit le moyen d'intéresser également dans leur parti & le peuple & les bigots superstitieux.

Après avoir préparé le peuple à recevoir les calomnies qu'on pourroit inventer contre SOCRATE, ils se disposerent à le citer devant le Sénat comme criminel d'Etat. Trois hommes, séduits par les Prêtres, & dans le fond ennemis de notre Philosophe, se chargerent de poursuivre sa condamnation. Leurs noms étoient *Melitus*, *Anytus* & *Lycon*, noms à jamais en horreur à tous les honnêtes gens.

Le premier mit l'accusation en forme devant les Magistrats. Elle étoit conçue en ces termes :

« *Melitus*, fils de *Melitus*, du peuple » de Pithos (c'est-à-dire du fauxbourg » d'Athenes appellé Pithos), accuse So- » CRATE, fils de *Sophroniscus*, du peu- » ple d'Apolece.

» SOCRATE est criminel, parcequ'il » ne reconnoît point les Dieux que la » République reconnoît, & qu'il intro- » duit de nouvelles divinités. Il est en- » core criminel, parcequ'il corrompt la » jeunesse.

» Pour sa punition la mort ».

Sur cette accusation, les Magistrats firent annoncer au peuple qu'on alloit convoquer le Sénat Héliæn. On nommoit ainsi un Sénat qu'on tenoit en plein air. Il étoit ordinairement composé de deux ou de cinq cents Sénateurs.

Les amis de SOCRATE furent à peine informés de cet attentat contre sa personne, qu'ils coururent chez lui : les uns, pour s'offrir à le défendre ; les autres, pour l'exhorter à répondre aux calomnies dont on tachoit sa vie. Notre Philosophe les remercia de leurs offices & de leurs conseils ; & pour les tran-

quilliser

quilliser sur son compte, il leur dit: *Mes amis, je n'ai jamais fait de mal en ma vie, & je regarde ce témoignage de ma conscience comme la meilleure défense que je puisse employer. Sans doute que Dieu par un effet de sa bonté infinie a permis cet événement, afin que ma vie ne soit point terminée par l'âge, mais par un moyen beaucoup plus aisé.*

Le jour assigné pour l'instruction du procès, SOCRATE parut devant le Sénat, & détruisit l'accusation de *Melitus* avec beaucoup de force, sans perdre néanmoins la tranquillité d'esprit. Il répondit au premier point, que c'étoit sans fondement qu'on l'accusoit de ne point reconnoître les Dieux de la République, puisqu'on l'avoit vu dans les temples assister aux sacrifices les jours des fêtes solemnelles. Et pour montrer qu'il ne pouvoit pas être coupable des crimes dont on l'accusoit, il cita le témoignage de l'Oracle de Delphes qui l'avoit déclaré le plus sage & le plus juste de tous les hommes, ce qui excita une rumeur parmi les Juges. Mais notre Philosophe fit cesser tout d'un-coup ce bruit tumultueux, en les apostrophant ainsi:

Connoissez-vous quelqu'un qui soit, moins

que moi, esclave des voluptés du corps; qui soit plus libre & moins engagé que je le suis, puisque je n'ai jamais reçu ni de présents ni de récompenses? N'est-ce pas être homme de bien, que de m'être tellement restreint à ce que j'ai, que je n'ai jamais souhaité le bien d'autrui? N'est-ce pas être sage, que d'avoir travaillé toute sa vie à être vertueux? Comment donc, en vivant de la sorte, peut-on m'accuser de corrompre la jeunesse?

SOCRATE termina son discours par déclarer aux Juges qu'il n'imploroit point leur clémence. *Il ne faut pas*, leur dit-il, *lorsque nous sommes accusés, que nous nous accoutumions au parjure, & vous ne devez pas, vous mêmes, vous y laisser accoutumer, car les uns & les autres nous blesserions également la Justice & la Religion. N'attendez pas de moi, ô Athéniens! que j'aie recours auprès de vous à des moyens que je ne crois ni honnêtes ni permis, principalement dans une occasion où je suis accusé d'impiété par* Melitus; *car si je vous fléchissois par mes prieres, & que je vous forçasse à violer votre serment, ce seroit une chose évidente que je vous enseignerois à ne pas croire aux Dieux; & en voulant me défendre & me justifier, je*

fournirois des armes à mes ennemis pour me convaincre d'Athéïsme : mais je suis bien éloigné de penser ainsi. Je suis plus persuadé de l'existence de Dieu que mes accusateurs ; & j'en suis tellement convaincu, que je m'abandonne à vous, afin que vous me jugiez comme vous le trouverez meilleur & pour vous & pour moi.

Lorsque SOCRATE eut fini son discours, on alla aux opinions pour décider s'il étoit coupable, ou non ; & les feves ayant été recueillies, il fut condamné à la pluralité de trente-trois voix. Voilà sans doute un procès criminel bientôt terminé. Mais telle étoit la loi de ce Sénat. Cependant on n'envoyoit pas pour cela un homme à la mort. Il étoit une autre loi qui permettoit à l'accusé de demander une diminution de la peine à laquelle l'accusateur avoit conclu contre lui ; & sur sa demande, on opinoit une seconde fois pour prononcer son dernier arrêt.

Notre Philosophe fut donc averti qu'il pouvoit faire changer la punition, ou en un exil, ou en une prison perpétuelle, ou en une amende pécuniaire : mais il déclara hardiment qu'il ne choisiroit aucune de ces punitions, parceque ce

ſeroit s'avouer coupable. Et s'adreſſant à ſes Juges avec cet air de dignité que donne l'innocence à une ame ferme & vertueuſe, il leur dit : *Puiſque vous m'obligez à me taxer moi-même à ce que je mérite pour le prix des ſervices que j'ai rendus à la République, je me condamne à être nourri le reſte de mes jours à ſes dépens, dans le Pritanée.* Le Pritanée étoit un bâtiment magnifique dans lequel on entretenoit aux dépens de la République ceux qui avoient rendu à l'Etat quelque ſervice important.

Diogene de Laërce dit qu'il ajouta à ce diſcours, qu'il ſe condamnoit malgré cela à une amende, afin de ſe conformer aux loix de ſon pays qu'il avoit toujours obſervées religieuſement. Et on lit dans l'Apologie de SOCRATE par *Platon*, que ce Philoſophe, qui avoit été ſon diſciple, & qui étoit préſent à l'audience, s'offrit pour caution de la ſomme à laquelle ſon Maître ſe taxoit. Mais *Xenophon* aſſure poſitivement qu'il ne voulut jamais ſe taxer, ni ſouffrir que ſes amis le fiſſent pour lui.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes Juges, choqués de ce ton d'aſſurance avec lequel il demandoit qu'on le nourrît

aux dépens de la République pour prix de ses forfaits, le condamnerent tumultueusement à boire la ciguë, sorte de supplice fort usité parmi eux.

Socrate entendit prononcer son arrêt sans se plaindre. Il dit que la nature l'avoit déja condamné à la mort dès le moment de sa naissance. S'adressant ensuite aux Juges, il leur reprocha la précipitation avec laquelle ils l'avoient condamné à mort; leur prédit les malheurs qu'ils éprouveroient pour l'avoir fait mourir injustement; leur expliqua le bonheur destiné aux hommes vertueux dans l'autre vie; & après avoir annoncé à ses accusateurs qu'ils seroient après sa mort couverts d'infamie, & leur avoir pardonné, il pria les Juges de punir ses enfants, s'il leur arrivoit de préférer à la vertu les richesses, ou telle autre chose que ce puisse être.

Après avoir prononcé ce discours, il se tourna pour aller en prison. Plusieurs de ses amis & de ses disciples s'approcherent de lui tout baignés de larmes: mais Socrate leur demanda avec une contenance assurée le sujet de leurs pleurs. *Si la mort*, leur dit-il, *m'arrachoit à une vie heureuse & opulente, j'a-*

voue que j'aurois une raison de l'appréhender & d'excuser le chagrin de ceux qui me sont attachés ; mais comme elle me délivre des calamités qui me menacent, je pense que vous devez vous réjouir de ce qui m'arrive.

L'un de ses disciples, nommé *Apollodore*, s'approcha de lui pour lui témoigner la douleur dont il étoit pénétré de ce qu'il mouroit innocent : *Quoi donc!* lui répondit SOCRATE, en souriant & en lui mettant la main sur la tête, *aimeriez-vous mieux me voir mourir coupable ?*

A son arrivée à la prison, les Officiers des onze Magistrats qui avoient l'inspection des criminels d'Etat, s'emparerent de lui. Mais ayant appris que le Prêtre d'Apollon venoit de couronner la pouppe du vaisseau sacré qui alloit tous les ans offrir des sacrifices à Delos, ils différerent son exécution, parcequ'il étoit défendu par les loix d'Athenes de faire mourir un criminel pendant ce voyage.

Jusqu'au retour du vaisseau, il fut enfermé dans la prison, lié & garôté comme le criminel le plus coupable. Il fut dans cet état tranquille spectateur de sa mort, sur laquelle il s'entretint avec ses disciples, qui ne le quitterent pas.

Criton, qui étoit son disciple favori, profita de ce tems pour chercher un moyen de le sauver. Il gagna le geolier, & le pressa de sortir de prison, & de s'en aller en Thessalie où il lui avoit préparé une retraite. Mais SOCRATE, au lieu d'accepter cette offre, lui demanda d'abord s'il connoissoit un lieu hors l'Attique où l'on ne mourût point; & en second lieu, il lui montra que cette fuite seroit criminelle, & que, quoiqu'on lui fît une injustice, il n'avoit pas pour cela le droit d'en commettre une autre. Voilà ce qui s'appelle sceller de son sang l'amour de la vérité & de la justice.

Il n'est pas étonnant que ses disciples n'aient pu le déterminer à fuir le supplice, tout injuste qu'il étoit; mais il est cruel de penser que, pendant près de trente jours, les Juges n'aient pas réfléchi sur l'horreur de leur crime, & que les amis de SOCRATE ne leur aient pas fait tomber des yeux les écailles que la superstition avoit placées.

Au bout de vingt-huit jours, le funeste vaisseau étant arrivé de Delphes, tous ses disciples & ses amis (à l'exception de *Platon* qui étoit malade) se rendirent à la prison afin de voir leur Maître

pour la derniere fois. Lorsqu'ils y arriverent, ils ne purent entrer dans l'endroit où il étoit, parceque les onze Magistrats étoient occupés à le délivrer de ses chaînes, conformément à une loi d'Athenes qui portoit qu'un homme qui devoit mourir devoit être libre. Aussitôt que cette cérémonie fut achevée, le geolier présenta ces amis à SOCRATE.

Il étoit avec *Xantippe* son épouse & ses enfants, assis auprès de lui. Lorsque cette femme les vit approcher, elle s'écria, ô SOCRATE ! voici la derniere fois que vous verrez vos amis. Comme un attendrissement extrême succéda à ces paroles, notre Philosophe pria *Criton* de la faire retirer, ce qu'il exécuta sur le champ. Il frotta ensuite ses jambes que les chaînes avoient meurtries, & entretint après cela ses amis de l'immortalité de l'ame. Son cher disciple *Criton* lui demanda comment il vouloit être enterré; à quoi notre Philosophe répondit : *Mon cher* Criton, *vous auriez dû me demander comment je veux qu'on enterre mon corps : ce sera comme il vous plaira, ou plutôt conformément à l'usage ordinaire.*

En finissant ces paroles, il se leva & passa dans une chambre voisine pour se

baigner. Au sortir du bain, on lui présenta ses enfants : il en avoit trois, deux fort jeunes & un autre assez grand. Il leur parla pendant quelque tems, leur donna ses derniers ordres ; & les ayant ensuite remis aux femmes qui les conduisoient, il vint rejoindre ses amis.

Il se remit sur son lit, & ne parla presque point. Peu de tems après, l'Officier des onze Magistrats lui apporta la ciguë. Cet homme, quoique familiarisé au spectacle des exécutions, fut si pénétré de la douceur & du courage de SOCRATE, qu'en donnant la coupe fatale, il se détourna pour cacher les larmes qu'il ne put retenir. Mais ce Sage, regardant l'Exécuteur d'un œil ferme & serein, lui demanda s'il étoit permis de faire des libations ; & cet homme lui ayant répondu qu'il n'y en avoit que pour une prise, SOCRATE fit une courte priere à Dieu, & but la ciguë avec toute la tranquillité imaginable.

Ses amis, témoins de cette action, ne purent plus retenir leurs larmes : ils s'abandonnerent à une douleur immodérée. Notre Sage, conservant toujours sa tranquillité, leur reprocha leur foiblesse. *C'étoit pour éviter ce spectacle*, leur dit-il,

que j'avois fait retirer les femmes, & vous me le donnez.

Il se promena pendant quelque tems, comme l'Exécuteur lui avoit dit de le faire ; mais s'appercevant que ses jambes commençoient à s'appesantir, il se remit sur son lit, & se couvrit le visage avec sa robe. Alors l'Exécuteur, qui s'étoit retiré, entra pour lui bander les jambes. Il avoit à peine achevé son ouvrage, que SOCRATE se découvrit, & dit à *Criton : Je dois un coq à Esculape ; je vous prie de ne point oublier de vous acquitter de ce vœu pour moi.* Ce furent ses dernieres paroles, & quelques minutes après il expira, âgé de soixante & dix ans.

Voilà comment des hommes traiterent le plus sage des hommes, ce Sage qui fit voir que la vertu seule pouvoit nous rendre heureux dans ce monde-ci & dans l'autre ; qui enseigna que cette vie n'étoit qu'un état de réprobation, & qu'il y avoit après la mort une juste dispensation de récompenses & de châtiments proportionnée à nos vertus & à nos vices ; que la connoissance juste & saine de la Divinité étoit l'unique moyen d'atteindre à la perfection de la vertu,

& que tous nos efforts devoient tendre à nous rendre autant semblables à elle que notre foiblesse peut le permettre *.

---

* J'ai été surpris de trouver dans la *Vie de SOCRATE, traduite de l'Anglois*, l'apologie des Juges de ce grand homme, parceque je ne crois pas que des raisons de Politique, qu'aucune autre d'Etat même, puissent autoriser des Magistrats à faire mourir un homme vertueux & innocent. « Un homme, dit cet Auteur, qui venoit heurter tous les » préjugés de son tems & de son pays; un Philosophe aussi » singulier dans ses opinions, & aussi opposé à tous ceux » qui avoient le plus d'intérêt à maintenir & à fortifier » les anciennes, ne pouvoit manquer d'éprouver le sort » qu'on lui fit subir. La supériorité des lumieres & de la » raison n'étoit pas un moyen de sauver SOCRATE : c'en » étoit un de plus pour le perdre; & la Politique exigeoit » peut-être, autant que toute autre circonstance, ce sacrifice si odieux pour nous. En effet, quoique dans l'exacte » Morale on ne doive point faire un mal pour opérer un » bien quelconque, il est quelquefois des maux nécessaires, » & souvent un mal particulier a produit évidemment un » bien public ».

Voilà sans doute une doctrine singuliere. Quoi! parceque des coquins ont subjugué tout un peuple, qu'ils en corrompent les mœurs, qu'ils empruntent le masque de la vertu pour préconiser le vice, qu'ils troublent une République entiere, en l'entretenant dans la superstition & dans l'ignorance; en un mot, qu'ils suscitent sans cesse des révoltes, des séditions, des meurtres, & toutes les sortes de crimes que commirent les trente tyrans, il ne sera pas permis à un homme de génie qui connoît tous ces désordres, à un bon citoyen qui aime le bien public, de crier à l'erreur & à l'imposture? Faudra-t il laisser croupir ce peuple aveugle dans l'ignorance & dans la barbarie? Si les Magistrats connoissoient le mérite de SOCRATE & celui de ses instructions, ils devoient les protéger & les faire valoir. S'ils ne les connoissoient pas, c'étoient des imbéciles qui n'étoient point dignes de gouverner une République.

Dans l'un & l'autre cas, ces hommes sont toujours blâmables; ils le sont, ou pour n'avoir pas su gouverner par

Après sa mort, ses disciples ne comprirent rien au vœu qu'il avoit fait d'offrir un coq à Esculape : du moins la

---

les lumieres de la raison, & pour n'avoir pas connu l'art d'étouffer le vice & de faire triompher la vertu, ou pour avoir été des ignorants & des sots.

« Mais transportons-nous, ajoute l'Auteur Anglois, » parmi le peuple & dans le tems où vivoit ce grand » Philosophe (SOCRATE). Si on lui eût laissé répandre » à son gré & accréditer sa doctrine si contraire au » Polithéisme, qui étoit la religion de l'Etat ; on eût » bientôt vu les Athéniens, peuple inconstant & léger, » curieux, & sur tout avide de nouveautés, se partager, » former des partis, & se déchirer par pur zele. Et quelle » auroit été la fin de ces guerres de religion, dont le bon » sens a préservé les Romains ? L'extinction totale de la Ré- » publique. Voilà les inconvénients & les maux que dûrent » envisager les Athéniens, & qu'ils voulurent apparem- » ment prévenir par la condamnation de SOCRATE ».

Il est aisé d'anéantir ce raisonnement. Premierement, il y a lieu de croire que cette division que craint l'Auteur Anglois ne seroit pas arrivée, puisqu'on fut si affligé d'avoir fait mourir SOCRATE, qu'on en porta un deuil très rigoureux, qu'on punit même de mort *Melitus* qui l'avoit accusé. N'étoit ce pas accréditer sa doctrine, que de rendre à sa mémoire tous les honneurs qu'on lui rendit ? Cependant le peuple fut tranquille, & respecta également & ses vertus & sa doctrine.

En second lieu, c'est une mauvaise politique que celle de tolérer des erreurs, des crimes même, pour sauver une guerre civile. Rien n'est sans doute plus à craindre que les guerres de Religion ; mais il ne faut pas pour cela protéger l'impiété & un faux culte, quand on reconnoît qu'on est impie & idolâtre. Les Magistrats doivent alors réformer par de sages Réglements l'esprit & les mœurs du peuple, lui prescrire le culte le plus agréable à la Divinité, lui faire aimer la vérité & le savoir, & punir sévérement ceux qui le gâtent par de fausses maximes. Il n'y a point de raison de Politique qui doive autoriser une conduite inique ; & des Magistrats qui font mourir un innocent pour sauver

maniere dont ils ont pu l'expliquer n'est pas parvenue jusqu'à nous. Ç'a été un problême qui peut-être n'est pas résolu, quoiqu'on en ait déja donné plusieurs solutions. La meilleure est sans doute celle de *La Mothe le Vayer*. Il dit que SOCRATE vouloit qu'on sacrifiât un coq à Esculape, qui est le Dieu de la Médecine, pour être parvenu au terme où il étoit guéri de tous les maux.

La haine, l'envie & la méchanceté étoient à peine satisfaites par la mort de SOCRATE, que des remords cruels vinrent déchirer le cœur des Athéniens. Toutes les vertus de ce grand homme se présenterent à leur esprit, & leur reprocherent leur aveuglement & leur barbarie. Les méchants étoient satisfaits : il falloit que les hommes vertueux le fussent. Ceux-ci parlerent fort haut ; & les Magistrats, émus par la justesse de leurs plaintes, ordonnerent un deuil universel. Les boutiques & les lieux publics fu-

---

des coupables, ne savent pas leur métier, & ne méritent que du mépris.

Concluons donc que le motif que l'Auteur Anglois prête aux Athéniens n'est nullement le véritable, & convenons que ce fut la cabale des Prêtres & des Sophistes qui séduisit ces ames foibles, & qui les porta à sacrifier SOCRATE à leur détestable animosité.

rent fermés pendant quelque tems. On condamna à mort l'infame *Melitus*, & le reste de ses accusateurs à un bannissement perpétuel. Et on érigea dans l'endroit le plus élevé de la ville une statue à SOCRATE.

C'est ainsi que les Athéniens crurent réparer un crime qui rendra pour toujours leur mémoire ignominieuse: gens plus sots encore que méchants, qui, sans principes & sans lumieres, aimoient mieux croire des absurdités, que de ne rien croire du tout; embrasser de faux principes, que de n'en admettre aucun, & écouter plutôt de mauvais Prêtres & des coquins, que des hommes savants & vertueux.

On prétend que notre Sage apprit la Musique dans un âge fort avancé; mais c'est une simple prétention. *Diogene de Laërce* a écrit aussi qu'il composa un hymne, qui commence par ces mots: *Je vous salue, Apollon de Delos, & toi Diane, enfants illustres*, & qu'il a travaillé sur l'Histoire Naturelle. Cependant plusieurs Ecrivains respectables assurent qu'il n'a jamais rien publié; & quand on lui en demandoit la raison, il répondoit qu'il n'étoit chargé que de

faire enfanter les autres, mais qu'il lui étoit défendu de rien produire. Il ajoutoit à cela (selon ces Ecrivains) qu'il ne vouloit point mettre ses pensées sur des peaux de bêtes mortes, & qu'il aimoit mieux les graver dans le cœur des hommes.

La mémoire de SOCRATE a été honorée par tous les hommes de bien, de quelque nation & religion qu'ils aient été. Les Païens l'ont reconnu pour le pere de la véritable Philosophie, & il a trouvé parmi les Chrétiens des admirateurs. *Saint Justin*, Martyr, ne fait point de difficulté de le traiter de Chrétien, parcequ'il tâchoit, dit-il, de détourner les hommes du culte abominable des démons. *Lactance* le loue de ce qu'il avoit voulu renverser le culte des faux Dieux; & *Erasme* étoit si édifié de toute sa vie, qu'il s'écrioit souvent par enthousiasme: *Sancte* SOCRATES, *ora pro nobis* (8).

On est sans doute bien excusable de porter si loin l'admiration, quand on considere, comme l'a fait M. *Gedoyn*, que « SOCRATE étoit l'homme le plus » juste qui eût encore paru dans le Pa-

(8) *In conv. Relig.*

» ganisme; un homme né pour servir
» d'exemple aux siecles futurs; un vrai
» Sage, qui, sous les apparences d'une
» vie commune & d'un extérieur négli-
» gé, cachoit la plus solide vertu, qu'il
» rendoit aimable par l'enjouement de
» son esprit & par la douceur de ses
» moeurs » (9).

Après la mort de ce grand homme, ses disciples, voyant que la rage de ses calomniateurs n'étoit point absolument appaisée par cette victime, sortirent tous d'Athenes, & se retirerent à *Mégare*, chez *Euclide*, leur confrere, comme étant aussi un zelé disciple de notre Philosophe, & travaillerent à l'envi à écrire sa vie & ses pensées, & à achever le grand ouvrage qu'il avoit si bien commencé, d'apprendre aux hommes ce qu'ils doivent & à Dieu, & à leurs concitoyens, & à eux-mêmes.

On divise la Philisophie de SOCRATE en quatre parties: en Théologie, ou science de Dieu; en Morale, ou science des mœurs; en Economie, ou science domestique, & en Politique, ou science du gouvernement. Toute cette Philoso-

---

(9) *Mém. de l'Académ. des Inscript.* Vol. XII, p. 82.

phie consiste en maximes, dont voici les plus importantes.

I. Dieu a créé le monde qu'il renferme; de sorte que les biens & les maux viennent de lui.

II. Dieu veille sans cesse à l'ame & au corps de l'homme, & les soutient dans leur union & dans leurs opérations.

III. Dieu est par tout. Il voit tout, entend tout, & gouverne tout.

IV. Dieu récompensera ceux qui lui seront agréables & punira ceux qui l'offenseront; car il a donné à l'homme l'intelligence nécessaire pour le connoître, l'aimer & l'honorer.

V. Il ne faut point chercher le bonheur dans la possession des biens de ce monde, qui sont trop légers & trop faciles pour procurer une félicité constante.

VI. La sagesse est la santé de l'ame.

VII. La vertu ou la sagesse est la beauté de l'homme, & le vice est sa laideur. Et la beauté du corps est une marque ou un préjugé de la beauté de l'ame.

VIII. Celui qui a pratiqué tellement la vertu, qu'il n'a point fait de fautes, jouit du témoignage d'une bonne conscience, & par conséquent d'une parfaite tranquillité.

IX. La premiere chose que doit faire l'homme pour acquérir la ſageſſe, c'eſt de travailler à ſe connoître; car, en ſe connoiſſant, il ne deſirera que le bien: au lieu que ſans cette connoiſſance, il appétera ſouvent le mal.

X. Etre ſage dans la proſpérité, c'eſt ſavoir marcher ſur la glace.

XI. La prudence eſt l'agrément, la politeſſe de l'eſprit; & ceux-là ſont prudents qui connoiſſent cette politeſſe.

XII. Un homme qui aime la juſtice, eſt un homme infiniment eſtimable; & celui qui ſépare le juſte de l'utile, eſt un homme déteſtable.

XIII. Un des devoirs importants pour l'homme, c'eſt d'honorer les Dieux; & il ne peut mieux le faire, qu'en ſuivant leurs commandements.

XIV. On ne doit pas ſeulement prier les Dieux pour qu'ils nous donnent des biens, mais encore pour leur demander la grace de les connoître, ces biens, afin que ceux qu'ils nous accorderont nous ſoient véritablement utiles.

XV. Il faut dans les prieres que nous faiſons aux Dieux, nous conformer aux rits du pays où nous vivons, & ne point chercher à introduire un nouveau culte.

XVI. Le péché le plus grand aux yeux de Dieu, c'eſt l'ingratitude.

XVII. La ſcience ſeule eſt un bien, & l'ignorance un mal.

XVIII. Le repos & l'indépendance ſont les plus belles de toutes les richeſſes.

XIX. La vertu des jeunes gens, c'eſt rien de trop.

XX. Celui-là eſt avare qui amaſſe des richeſſes par des moyens honteux, & qui ne veut point d'amis indigents.

XXI. Il ne faut point choiſir pour amis, des perſonnes de naiſſance ou conſtituées en dignité, mais des hommes juſtes, honnêtes & indulgents, de quelque état qu'ils ſoient.

XXII. Ayez ſoin de votre ſanté; car de la ſanté du corps dépend celle de l'ame.

XXIII. Il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre avec honte.







Mlle Reydellet del. *Beyssent sculp.*

EUCLIDE, DE MEGARE.*

LEs biens philosophiques de *Socrate* furent comme partagés entre ses disciples. Chacun s'appropria la partie de sa doctrine qui fut le plus de son goût. L'un d'eux, nommé *Phedon*, choisit la Morale. C'étoit la portion la plus considérable de l'héritage de *Socrate*. Mais, quoiqu'il la cultivât avec beaucoup d'assiduité, il ne découvrit rien de remarquable. Il est cependant Auteur de deux Dialogues, intitulés : *Zopire* & *Simon*, qui étoient estimés dans leur tems. C'est ce qu'assurent les Historiens de la Philosophie, sans nous donner une idée de ces ouvrages. Ces Ecrivains ne parlent que du tendre attachement de *Phedon* pour son Maître ; & il paroît que ce n'est qu'à ce titre qu'il a mérité d'être mis au nombre des Philosophes. Il l'assista dans sa prison, le justifia en toute rencontre, fut un zelé défenseur de sa doctrine, &

* *Diogene de Laërce*, Liv. II. *Bayle*, *Dictionn. historique & crit.* art *Euclide* & *Stilpon*. *Jacobi Bruckeri Hist. crit. philosoph.* Tom I *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*, Tom. XVI, &c. &c.

ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux.

Ce Philosophe étoit issu d'une noble maison d'Elee; mais ayant été pris par des corsaires, il fut vendu à un Marchand d'esclaves qui le conduisit à Athenes. Un jour qu'il étoit assis sur le seuil de la porte de son Maître, *Socrate* le remarqua, & trouva qu'il avoit l'air spirituel. Il fit faire cette observation à ses disciples qui l'accompagnoient; & sur le champ l'un d'eux, nommé *Cebes*, alla racheter le jeune esclave, & lui rendit la liberté.

Rendu à son premier état, *Phedon* s'attacha à *Socrate* par reconnoissance, & devint dans la suite son disciple par goût. Après sa mort, il se retira à Elide, sa patrie, où il ouvrit une école qu il dirigea quelque tems, & dont il laissa bientôt le soin à *Plistane*, son confident en matiere de Philosophie. Celui-ci eut *Menedeme* pour successeur. C'étoit une espece de Philosophe que son goût pour les prodiges avoit rendu extravagant.

Il étoit vêtu d'une robe de couleur brune qui lui descendoit jusqu'aux talons, & qu'il lioit avec une ceinture rouge. Il se couvroit la tête avec un

grand chapeau où étoient repréſentés les ſignes du Zodiaque, & ſa chauſſure reſſembloit au cothurne tragique. Il avoit une longue barbe, & tenoit toujours à la main une baguette de bois de frêne. Il ſe promenoit dans les rues ainſi vêtu, & crioit qu'il étoit venu des enfers pour obſerver ceux qui faiſoient mal, & pour en faire rapport aux démons à ſon retour dans ces lieux.

Ce Philoſophe tranſporta l'école d'Elide à Eretrie, dans l'île d'Eubée. Il y établit une grande liberté, & ne voulut point qu'il y eût de place d'honneur ni de choix pour perſonne. Cependant, quoiqu'il promît les plus belles choſes, il ne fit rien. *Phedon* avoit enſeigné les principes de la Morale de *Socrate*, & s'en étoit tenu là. *Pliſtane* ſuivit auſſi cette Morale; mais *Menedeme* perdit tout, en voulant trop faire: c'eſt-à-dire, en voulant apprendre aux autres des choſes qu'il ignoroit lui-même. Auſſi ſon école fut bientôt abandonnée; & la ſecte d'Eretrie qu'il avoit fondée, s'éteignit inſenſiblement.

Le Philoſophe qui va nous occuper, en établit une à Megare qui eut beaucoup d'éclat. EUCLIDE, né en cette

ville, un des plus zélés disciples de *Socrate*, s'appliqua à perfectionner l'art de raisonner, ou la Dialectique; & ses disciples devinrent si habiles dans cet art, qu'ils embarrasserent les plus habiles Dialecticiens. Ils formerent une secte qu'on appella, à cause de cela, *Contentieuse* & *Disputante*, & qui s'acquit une grande célébrité. C'étoit une continuation de celle de *Xenophane* & de *Zenon*, d'Elée. Ainsi EUCLIDE négligea l'étude des mœurs, & ne s'occupa que des subtilités de la Logiqne.

Ce Philosophe naquit à Megare. On ne sait précisément en quel tems. Il est certain qu'il étoit plus jeune que *Socrate*, dont il étoit disciple, & plus âgé que *Platon*, qui étudia sous lui. Il apprit la Philosophie dans les ouvrages de *Parmenide*; mais ayant entendu parler de *Socrate*, il voulut profiter des leçons que ce grand Maître donnoit à Athenes.

Il se rendit donc dans cette belle ville, qui étoit le séjour des personnes les plus spirituelles de la Grece. Mais, pendant qu'il s'instruisoit à l'école de *Socrate*, les Athéniens s'étant brouillés avec les Mégariens, leur défendirent, sous peine de mort, l'entrée de toutes les villes de l'Attique.

l'Attique. Ce premier acte d'hostilité força EUCLIDE à sortir d'Athenes. Cet exil lui coûta beaucoup, & dura peu.

Son extrême avidité de savoir le provoquant sans cesse, il chercha quelque moyen d'entrer dans Athenes, sans être reconnu. Celui qui lui parut le plus sûr & le plus expédient, fut de se déguiser en femme, & d'essayer d'entrer dans Athenes ainsi déguisé. Ce stratagême lui réussit. Tous les soirs il s'habilloit en femme, & se rendoit chez *Socrate* avec lequel il conféroit toute la nuit; & dès que le jour commençoit à paroître, il reprenoit le chemin de Mégare, toujours caché sous le même déguisement. Ce manege dura assez long-tems.

EUCLIDE avoit un goût naturel pour la dispute. Son Maître le lui reprochoit souvent, en lui conseillant de s'en détacher. Il profita de ce bon avis tant qu'il le fréquenta; mais, lorsqu'il l'eut perdu de vue, son inclination prit le dessus: de sorte que ce Philosophe abandonna insensiblement la Morale, pour ne s'attacher qu'à la Logique.

Aux leçons de *Socrate*, il joignit les instructions de *Parmenide* & la doctrine de *Zenon*, d'Elée; & ayant formé avec

ces connoiſſances un corps de doctrine, il travailla en toute diligence à fonder une nouvelle école philoſophique.

D'abord, il ſe procura un établiſſement conſidérable à Mégare. Soit qu'il eût reçu aſſez de biens de ſon patrimoine, ſoit qu'il lui fût venu d'ailleurs, il arrangea tellement ſes affaires, qu'il jouit d'une fortune honnête, qui le mit en état de voir ſouvent ſes amis à ſa table. Il reçut même chez lui les diſciples de *Socrate*, après la mort de ce grand homme, & leur fit l'accueil le plus obligeant. Il avoit pour maxime que le véritable bien eſt celui qu'on fait aux autres. Rien n'eſt plus clair. Mais, en réfléchiſſant ſur cette maxime, il ſe demanda : Qu'eſt-ce que le bien ? Et pour répondre à cette queſtion, il imagina un ſyſtême touchant la nature du bien, qui n'eſt pas aiſé à concevoir.

Il n'admit qu'un ſeul bien, auquel il donna différens noms. Il l'appella tantôt Dieu, tantôt Eſprit, tantôt Prudence, tantôt Sageſſe, &c. Il dit enſuite que les choſes contraires au bien n'ont aucune exiſtence. Ainſi, ſuivant EUCLIDE, le mal n'eſt que la privation du bien. Cela peut être. Mais s'il n'y a qu'un bien, &

que le bien soit toujours semblable à lui-même, comment peut-on dire que Dieu, l'esprit & la prudence sont le bien ? Voilà ce qu'on ne comprend pas. La prudence & l'intelligence de l'homme ne different-elles pas de Dieu ? Sont-elles semblables à Dieu ? Font-elles une simple & unique essence avec Dieu ? Ce sont des questions fort judicieuses que *Bayle* fait aux disciples ou partisans d'EUCLIDE, & auxquelles personne n'a encore satisfait.

Il semble que ce Philosophe vouloit qu'on raisonnât sur le bien, comme *Spinosa* raisonnoit sur la substance unique, qui forme, selon lui, l'Univers & tous les êtres qui le composent. Je veux dire qu'il prétendoit que le bien unique, en se modifiant, étoit Dieu, l'entendement humain, la prudence, la sagesse, &c. Si telle étoit sa pensée, il y avoit encore bien des choses à dire. Car il n'est pas facile d'expliquer comment un être métaphysique peut se modifier pour produire d'autres êtres métaphysiques.

Sa doctrine sur la Logique est plus claire que celle de sa métaphysique pure. Il imagina une maniere d'argumenter, qui, quoique très subtile, n'est

point intelligible. Il ſupprima d'abord les comparaiſons dans les diſputes, comme étant inutiles; car, ſi elles conviennent, dit-il, au ſujet, il vaut mieux s'occuper du ſujet même que de la reſſemblance; & ſi elles n'y conviennent pas, elles ne ſont d'aucun uſage. Il fit conſiſter enſuite les démonſtrations dans des concluſions qu'il tiroit les unes des autres. Ainſi, après avoir établi une propoſition, il en déduiſoit une douzaine d'*ergo* ou de conſéquences, qui étourdiſſoient la perſonne qui ſoutenoit un ſentiment contraire à celui qu'il avançoit.

Ses diſputes devenoient ainſi véhémentes, & la chaleur qu'il y mettoit les rendoit encore plus dangereuſes. Cette ardeur paſſa dans l'eſprit de ſes diſciples. Ce fut une rage ou une fureur de diſputer, pour me ſervir d'une expreſſion de *Ramus*. L'un d'eux, nommé *Eubulide*, y prit même tant de goût, qu'il ne s'occupa qu'à embarraſſer ſes adverſaires par ſes arguments. Il inventa des ſophiſmes extraordinairement captieux, leſquels mirent le feu dans l'école de Mégare. Il les diſtingua par divers noms qui ſervoient en même tems à les caractériſer : ſavoir, le *menteur*, le *trom-*

peur, le *sorite*, le *cornu*, le *chauve*, &c.

L'intention de l'inventeur de ces sophismes n'étoit point de découvrir la vérité, dont il se mettoit peu en peine, mais de faire briller son esprit & de triompher des objections. Quelques exemples de ces sophismes suffiront pour faire connoître la méthode de ce disciple d'EUCLIDE.

Dans le sophisme du menteur, il supposoit qu'un homme mentoit; & puis il argumentoit de maniere que de ce qu'il disoit vrai, il concluoit qu'il mentoit, & de ce qu'il mentoit, il concluoit qu'il disoit vrai. Si vous dites que vous mentez, vous dites une vérité; & vous mentez en même tems, suivant l'hypothese.

Exemple. Supposons, disoit-il, qu'*Epimenide*, de l'île de Crete, mente, & que cet homme dise que tous les Crétois sont menteurs: il est évident qu'il a menti, en disant cela: donc les Crétois ne sont pas menteurs. Mais *Epimenide* est Crétois: donc il n'est pas menteur: donc il dit la vérité quand il ment.

On sent assez que le vice de cet argument vient de la supposition. Vous supposez qu'un homme ment, & vous lui faites dire une fausseté: il dit donc une

vérité ; car il ne mentiroit point sans cela. Pareillement, si on lui fait dire une vérité, il faut qu'il dise une fausseté, puisqu'il ment toujours.

L'argument qu'on appelloit *sorite*, étoit encore plus captieux que le menteur. Cet argument consistoit à déduire d'une vérité des choses évidemment fausses, & les conséquences étoient cependant bien tirées. *Ciceron* l'appelle *acervalis*, c'est-à-dire, un composé de plusieurs questions entassées. Par exemple, on établissoit cette proposition très véritable : *Un grain de bled n'est pas un monceau* ; & de questions en questions on parvenoit à établir cette proposition évidemment fausse : *Un grain de bled est un monceau*. Et voici comment.

On demandoit d'abord : Trois grains de bled font-ils un monceau ? Vous répondiez non. Quatre en font-ils un ? Non sans doute. Six ? Même réponse qu'auparavant. On continuoit d'interroger de la même maniere, en augmentant le nombre de grains un à un. Et lorsque vous répondiez, voilà le monceau, on vous arrêtoit, & on concluoit de votre réponse qu'un grain de bled constituoit la différence de ce qui n'est pas monceau & de ce qui l'est.

Bayle répond à cet argument, en le rétorquant d'une maniere fort plaisante. Il prouve par un sorite qu'un grand buveur n'est jamais ivre. Une goutte de vin enivre-t-elle un homme, demande-t-il? Vous répondez non. Et deux gouttes? Nullement. Ni trois ou quatre non plus. Il continue ainsi ses demandes goutte à goutte. Et si à la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvieme goutte vous répondez qu'il n'est point ivre, & qu'il l'est à la millieme, il conclut qu'une goutte de vin constitue la différence spécifique entre l'ivresse & la non ivresse d'un grand buveur : ce qui est absurde.

Pour résoudre cette difficulté, *Bayle* observe que si les interrogations se faisoient de trois pintes en trois pintes, il seroit facile de marquer la différence entre l'assez & le trop. Mais dans l'usage des sorites, on a le choix des armes. On se sert des plus petites parties de la quantité, & on passe de l'une à l'autre, afin d'empêcher que vous ne trouviez aucun point fixe qui sépare la non-ivresse de l'ivresse, le peu du trop, l'assez du beaucoup, &c. (1)

(1) *Dictionn. hist. crit.* art. *Chrysippe.*

Cette réponse est bonne. Mais il en est une autre plus simple pour anéantir le premier sorite. Il n'y avoit qu'à exiger de l'argumentateur qu'il définît exactement un monceau de bled. S'il eût répondu que c'est un amas de plusieurs grains, on auroit répliqué que cent grains comme deux cents grains font un monceau ; & on pouvoit s'arrêter à tel grain de bled qu'on auroit voulu, sans qu'il eût eu rien à dire, puisqu'on satisfaisoit à la définition. Si au contraire le faiseur de sorites déterminoit le nombre de grains qui faisoit un monceau, la réponse étoit toute simple, & l'argument demeuroit sans force.

C'étoit encore une espece de sorite que l'argument qu'on nommoit *chauve*. Il consistoit à demander le nombre précis de cheveux qu'il faut arracher à un homme pour le rendre chauve. Un ou deux suffisent-ils ? Vous disiez non. On continuoit de vous interroger, en passant de trois à quatre, de quatre à cinq ; & lorsque vous répondiez, ce nombre suffit, vous étiez forcé de convenir que la différence du chauve & du non chauve consiste en un seul cheveu.

On répond à cet argument comme au

premier, en expliquant ce qu'on entend par le mot *chauve*, & alors le raisonnement s'en va en fumée. En général tous ces sophismes sont fondés sur de fausses définitions ou sur des mots non définis. Quand on s'entend bien, on ne dispute guere.

C'étoit la doctrine d'EUCLIDE que l'art de la dispute. Il croyoit par-là rendre l'esprit plus subtil, & ses disciples s'imaginoient qu'il n'y avoit pas moyen de devenir autrement Philosophes. Quelques-uns d'entre eux s'entêterent même de ces sortes de raisonnements au point, qu'à force d'y méditer, ils devinrent si maigres, qu'ils en perdirent la vie.

Une dispute bien réglée & bien limitée, & où l'on ne se propose que d'éclaircir les matieres, est la chose du monde la plus utile dans la recherche de la vérité. C'est une remarque fort judicieuse de l'Auteur de l'*Art de penser*. Mais il ne faut point lâcher la bride à la passion de disputer. On se fait une fausse gloire, dit *Bayle*, qui engage à trouver toujours des sujets de contredire. On peut pardonner à un Professeur (ajoute ce célebre Critique) la peine qu'il prend d'éveiller par cette voie l'esprit d'un

jeune écolier ; mais on ne sauroit excuser EUCLIDE & ses successeurs d'avoir fait leur capital de cela toute leur vie, & d'avoir voulu se distinguer par des inventions qui ne tendoient qu'à embarrasser l'esprit.

Outre *Eubulide*, *Alexinus*, *Diodore* & *Stilpon* enchérirent encore sur la doctrine de leur Maître. *Alexinus* fut grand amateur de la dispute, & s'y porta avec tant d'ardeur, qu'il en acquit le surnom. Il voulut transporter l'école de Mégare à Olympie, ville fameuse, & par les jeux qu'on y célébroit tous les cinq ans, & par les fêtes continuelles qu'on y donnoit ; mais cela même ruina son projet. Ses disciples préférerent bientôt les plaisirs qu'ils trouverent à Olympie, aux subtilités de l'école.

Diodore s'infatua si fort de ces sortes de combats, qu'il mourut de déplaisir de n'avoir pu résoudre sur le champ des questions que *Stilpon* lui avoit faites. On ne connoît point ces questions. C'étoient sans doute des sophismes de l'espece de ceux d'EUCLIDE.

Cependant *Stilpon*, quoique disciple & de ce Philosophe & d'*Eubulide*, ne goûta point la maniere de philosopher

de ses Maîtres. Il bannit de l'école de Mégare tous les arguments frauduleux; supprima les propositions générales comme trop vagues, & les propositions conditionnelles comme étant une source féconde d'erreurs. Ainsi il attaqua les universaux & les especes. Ses raisonnements n'en étoient pas pour cela meilleurs. Il avoit sur-tout un argument qui valoit bien ceux d'EUCLIDE.

Quand on parle d'un homme, disoit-il, on ne parle ni de celui-ci ni de celui-là. On ne parle donc pas plutôt de l'un que de l'autre. Le chou qu'on me montre, ajoutoit-il, n'est point le chou; car le chou existoit il y a mille ans: il n'est donc point ce que vous me montrez. Il n'y avoit qu'à répondre à *Stilpon*; ce n'est pas *le chou* que je vous montre, mais *un chou*. Et voilà toute la subtilité de ce Philosophe anéantie.

Cette façon de raisonner paroîtroit très pitoyable, si on ne savoit que la construction grecque des termes donnoit lieu à l'équivoque dont *Stilpon* se servoit pour embarrasser les Philosophes. *Bayle* y entend plus de finesse. Voici comment il explique la pensée de *Stilpon*: « Il me semble (c'est *Bayle* qui parle)

» qu'il y a quelque chose de réel dans
» son objection: elle passoit le jeu de
» mots. Il vouloit dire, ce me semble,
» que l'espece n'est point affirmée des
» individus, & qu'ainsi c'est une chimere
» que les especes. L'homme n'est point
» plutôt celui-ci que celui-là : il ne signi-
» fie pas mieux Jean que Pierre : il ne
» signifie donc personne » (a).

Cela étant, *Stilpon* ne prétendoit point qu'on affirmât une chose d'une autre; mais que chaque chose fût affirmée d'elle-même, sans que l'attribut d'une proposition eût plus d'étendue que le sujet.

Malgré cette tournure qu'on peut donner au systême dialectique de ce Philosophe, il est toujours visible qu'il étoit digne disciple d'EUCLIDE. Il avoit, ainsi que lui, un grand goût pour la dispute; & comme il étoit avec cela très éloquent, il s'acquit une telle réputation, qu'on quittoit en foule les autres écoles pour aller à Mégare profiter de ses leçons. On ne parloit que de lui dans toute l'Attique. Aussi, ayant fait un voyage à Athenes, il fut fêté de tout

(a) *Dictionnaire de Bayle*, art. *Stilpon*.

le monde. Lorsqu'il passoit dans les rues, les artisans sortoient de leurs boutiques pour le voir.

Quelqu'un le lui fit remarquer. Est-ce que vous ne vous appercevez pas, lui dit-on, qu'on vous admire comme une bête sauvage? *Vous vous trompez*, répondit-il, *on m'admire comme un homme véritable.*

Cette réponse est belle. Il est certain, dit *Bayle*, qu'un homme véritable, un homme réellement d'effet, a dû passer dans Athenes pour un animal plus rare, plus digne d'admiration, & qui devoit plutôt faire quitter la besogne aux artisans, que les bêtes les plus extraordinaires. Mais *Stilpon* étoit-il véritablement homme, dans le sens qu'il vouloit le faire entendre?

Premierement, *Diogene de Laërce* a écrit que ce Philosophe ne s'en tenoit pas à sa femme, & qu'il avoit une maîtresse nommée *Nicarete*. En second lieu, on prétend qu'il étoit Athée. Or ce ne sont pas là les qualités ou les vertus d'un homme vertueux, c'est-à-dire d'un Sage. Aussi les partisans de sa vertu veulent que *Diogene de Laërce* n'ait pas été bien instruit, quand il a dit que *Stilpon* avoit

une concubine. *Nicarete* étoit une courtisane, illustre par sa naissance & par son savoir, qui venoit quelquefois écouter les leçons de ce Philosophe ; & il n'y avoit entr'eux aucune particularité. Ce point est assez prouvé. Il n'en est pas de même de celui de l'Athéisme. Voici son crime.

En parlant de la Minerve de *Phidias*, il demanda si cette Minerve, fille de Jupiter, étoit un Dieu. On lui répondit affirmativement. Mais, répliqua-t-il, cette Minerve est l'ouvrage de *Phidias*, & non point la fille de Jupiter : elle n'est donc pas Dieu.

Il fut dénoncé pour cela à l'Aréopage, où, bien loin de se rétracter, il soutint qu'il avoit raisonné juste, puisque Minerve n'est pas un Dieu, mais une Déesse. Ce jeu de mots satisfit d'autant moins les Juges, que le mot Dieu en Grec est des deux genres, & convient aux Dieux & aux Déesses. Ils le condamnerent donc à sortir de la ville. Un plaisant, qu'on nommoit *Théodore*, le badina même sur sa réponse. Comment savez-vous, lui dit-il, que Minerve est une Déesse ? L'avez-vous visitée pour en juger ? Mauvaise plaisanterie, sans doute,

qu'on pouvoit anéantir par ce ſeul mot : Minerve eſt fille de Jupiter : elle eſt donc femelle, & non mâle : elle eſt donc Déeſſe, & non Dieu ; & il ne faut point avoir viſité Minerve pour aſſurer cela.

Une autre preuve de l'impiété de *Stilpon*, c'eſt qu'il entra dans le temple de Minerve, après avoir mangé de l'ail, & qu'il y coucha, quoique ce fût profaner le temple & inſulter à la Déeſſe, que de ſe comporter ainſi. C'étoit aſſurément ſe moquer & de la loi & de Minerve, & par conſéquent afficher l'impiété & l'irréligion. Il eſt vrai qu'un Philoſophe pouvoit bien être diſpenſé d'adorer des Dieux ; mais c'étoit toujours un crime de faire parade de ce ſentiment.

Stilpon le comprit dans la ſuite. *Cratès* le Cynique lui ayant demandé un jour ſi les priéres étoient agréables aux Dieux, il lui répondit : *Imprudent, ne me fais point de pareilles queſtions en public ; attends que nous ſoyons ſeuls.*

Au reſte, ce Philoſophe étoit fort modeſte & d'une humeur enjouée. Il avoit une indifférence extrême pour les richeſſes, & il ne regardoit comme ſon bien que les qualités de ſon ame. Cela

paroît par la réponse qu'il fit à *Demetrius* après la ruine de sa patrie. Ce Prince, ayant subjugué Mégare, lui écrivit pour lui demander un état de tout ce qu'il avoit perdu au pillage de la ville. *Je n'ai rien perdu*, lui répondit Stilpon, *je possede encore toute mon éloquence & mon savoir.*

Ce Philosophe aimoit extrêmement la gloire. *La derniere chose dont je me déferai*, disoit-il quelquefois, *ce sera l'amour de la gloire.* Cependant quelqu'un l'avertit que sa fille, qui étoit mariée, le déshonoroit par son libertinage. La conduite de votre fille vous déshonore, lui dit-on un jour. *Point du tout*, répondit Stilpon : *elle n'est pas plus en état de ternir ma réputation que moi d'embellir la sienne.*

Voilà quel fut le dernier Philosophe de la secte de Mégare, & par conséquent le dernier disciple d'EUCLIDE. Cette secte contribua sans doute plus à obscurcir les matieres qu'à éclaircir la vérité ; mais elle débrouilla la Logique, en en abusant, & éclaira l'esprit, en l'étourdissant. C'est un inconvénient qu'il est difficile d'éviter, lorsqu'on jette les fondements d'une science. Les bons es-

prits ſavent bien écarter les illuſions, quand la breche eſt faite ; & c'eſt toujours un bien que de donner de nouvelles vues.

C'eſt ainſi que *Demoſthene* ſut tirer parti des ſubtilités d'*Eubulide*, pour perfectionner l'Eloquence. Il apprit de lui ces manieres preſſantes, qui le rendirent ſi véhément dans ſes diſcours.

Nous ne ſavons rien du ſyſtême de Phyſique de ces Philoſophes. Le caractere de leur eſprit n'étoit guere propre à l'étude de la Nature. Seulement *Ariſtote* nous apprend qu'ils diſoient qu'il n'y a point de puiſſance ſéparée de ſon acte ; c'eſt à-dire qu'une cauſe qui ne produit pas actuellement un effet, n'eſt pas capable de le produire. C'eſt un paradoxe de Phyſique qui reſſemble beaucoup aux ſophiſmes de leur logique. *Bayle* le qualifie d'impie, & je ne ſais pas pourquoi ; car il me ſemble que ce n'eſt rien dire, que de ſoutenir qu'il n'y a point de puiſſance ſéparée de ſon acte.

Qu'eſt-ce qu'une cauſe qui ne produit pas d'effet ? Les Phyſiciens ſoutiennent avec raiſon qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe. Eſt-ce que la propoſition, il n'y a point de cauſe ſans effet, n'eſt pas un

principe aussi vrai que l'autre? Une cause n'est cause que parcequ'elle donne un effet, comme une femme n'est mere que parcequ'elle a fait un enfant. L'un ne va pas sans l'autre. Qu'on définisse bien le mot cause, & on reconnoîtra que rien n'est plus vrai.

Euclide ne vit point tous ces fruits de son école. Il étoit mort quand *Stilpon* réforma sa doctrine. On ne sait ni en quel tems il perdit la lumiere, ni l'âge qu'il avoit alors. Il eût été à souhaiter que l'esprit de dispute eût fini avec son école; mais on verra dans la suite de cette histoire qu'il se ranima avec plus de fureur encore qu'auparavant. A force de disputer, on perdit souvent la vérité de vue; & c'est-là un si grand malheur, que *saint Augustin* vouloit qu'on demandât à Dieu par des processions publiques la grace de n'y être pas exposé. En effet, si la dispute est utile pour détruire le mensonge, elle attaque aussi la vérité. Elle ressemble à ces poudres corrosives, qui, après avoir rongé les chairs baveuses d'une plaie, rongent aussi la chair vive, & carieroient les os si on les laissoit faire. Cette comparaison est de *Bayle*, & elle me paroît très juste.


PLATON.
Mlle Raydellet del.
Beys

PLATON*.

CE n'étoit pas seulement le mauvais traitement que les Athéniens avoient fait à *Socrate* qui écartoit les Philosophes d'Athenes, leur rigueur envers *Diagoras*, exercée quelques années avant la mort de ce grand homme, les effrayoit encore. Ce *Diagoras*, né à Melia, dans la Carie, philosophoit à Athenes avec tant de liberté, qu'on mit sa tête à prix vers la quatre-vingt-deuxieme olympiade. Une tendresse excessive pour une production de son esprit l'entraîna dans l'impiété, & lui procura cette disgrace. Il avoit composé un Poëme qu'un Poëte lui déroba pendant son séjour à Athenes. Il fit un procès au voleur : celui ci affirma devant les Juges qu'il ne lui avoit rien dérobé, & peu de tems après il publia ce Poëme qui lui acquit une grande

**Diogene de Laërce*, L. III. *La Vie de Platon* (en Latin), par *Marcile Ficin*, à la tête de sa traduction des Dialogues de *Platon*. *La Vie de Platon*, par M. *Dacier*, à la tête de sa traduction des *Œuvres de Platon*. *Histor. Philosoph. Aut. Thoma Stanl.* Part. IV. *Jacobi Bruckeri Historia crit. Philosoph.* Tom. I. *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres*, Tom. XII, XIII, XIV, XV, XIX, XXI, &c. &c. *Ses Lettres & ses Ouvrages.*

réputation. *Diagoras*, transporté de colere de ce que cet homme n'avoit point été puni & du vol & de son parjure, & qu'il jouissoit encore du fruit de son travail, conclut de-là qu'il n'y avoit point de Providence, point de Divinités, & fit des livres pour le prouver. Ainsi il nia publiquement & sans détour qu'il y eût des Dieux.

Les Athéniens le citerent pour lui faire rendre compte de ses sentiments: mais il prit la fuite. Les Juges firent proclamer sur le champ à son de trompe, que celui qui tueroit *Diagoras* auroit un talent pour récompense, & ils en promirent deux à quiconque l'ameneroit vif. Ce décret fut gravé sur une colonne de cuivre: c'étoit prendre bien chaudement les intérêts des Dieux, & connoître fort mal leurs commandements, que d'ordonner un assassinat pour les venger.

Diagoras échappa à leur poursuite. Il alla donner aux Mantinéens des loix qu'on estime très justes; & s'étant ensuite embarqué, il périt dans un naufrage. Pendant le gros tems qui submergea le vaisseau, quelqu'un dit qu'on avoit bien mérité ce qu'on souffroit, puisqu'on s'étoit chargé d'un impie com-

me *Diagoras*. « Regardez, leur répon-
» dit-il, le grand nombre de vaisseaux
» qui essuient la même tempête que la
» nôtre : croyez-vous que je sois dans
» chacun de ces bâtiments » ? Cela doit apprendre aux Fideles & aux Orthodoxes, dit fort bien *Bayle*, qu'il ne faut point alléguer à toutes sortes d'incrédules les raisons que l'on emprunte du train ordinaire de la Providence (1).

Diagoras avoit été esclave : il devoit sa liberté à *Democrite*, dont il étoit devenu le disciple.

Assurément on ne doit point mettre ce Philosophe en parallele avec *Socrate* ; ce seroit comparer un coupable avec un innocent, un insensé avec un sage. Mais il est constant que les Athéniens prenoient trop vîte l'alarme en fait de Religion, & que ce n'est point par la rigueur qu'on ramene les hommes au bercail dont ils se sont écartés. Aussi *Philippe*, de Macédoine, disoit que ce peuple ressembloit aux statues de Minerve, qui n'ont rien de grand que la bouche & les parties honteuses.

La vie & la mort de *Socrate* firent

(1) *Diction. histor. de Bayle*, art. *Diagoras*.

enfin ouvrir les yeux aux Athéniens. On a vu ci-devant dans l'histoire de ce grand homme combien il déplora leur aveuglement. *Plutarque* a écrit que ceux qui avoient porté les Magistrats à favoriser hautement le vice, en punissant *Socrate* pour avoir prêché l'amour de la vertu, furent en telle abomination parmi les citoyens, qu'on ne leur vouloit point donner de feu, ni leur répondre quand ils demandoient quelque chose, ni se laver aux étuves avec eux; tellement qu'il étoit enjoint aux personnes qui versoient de l'eau de jetter celle où ils s'étoient baignés, comme étant souillée par leur attouchement: ce qui les porta à un si grand désespoir, qu'ils se tuerent.

Cette pénitence des Athéniens les réconcilia avec les Philosophes. Celui dont je vais écrire l'histoire, fut un des premiers qui les consola de leur aveuglement. Il établit à Athenes une académie, & fit fleurir par-là dans cette ville les talents de l'esprit & les qualités du cœur.

Ce grand homme naquit à Athenes la premiere année de la quatre-vingt-huitieme olympiade, c'est-à-dire 426 ans

avant *Jesus-Christ*. Son pere s'appelloit *Ariston*. Il étoit de la famille de *Codrus*, Roi d'Athenes, laquelle remontoit jusqu'à *Neptune* par *Nelée*, Roi de Pilos, cinquieme aïeul de *Codrus*. Il avoit épousé sa cousine-germaine qui se nommoit *Perictione*, & qui descendoit de *Solon*. Notre Philosophe reçut en naissant le nom d'*Aristoclès*, qui étoit celui de son grand-pere; mais *Ariston*, son Maître de Lutte, le nomma PLATON, à cause qu'il avoit le front fort large & le corps bien disposé.

Pendant qu'il étoit encore dans les langes, sa mere, accompagnée de son époux, étant allée avec ce cher enfant sur le mont Hymette pour faire un sacrifice, le déposa entre des myrthes. Après le sacrifice, elle le trouva environné d'un essain d'abeilles, dont les unes voltigeoient autour de sa tête, & les autres enduisoient ses lèvres de miel: présage heureux de la douceur de ses mœurs & de celle de son éloquence.

Ses parents eurent un soin très particulier de son enfance, & n'oublierent rien pour son éducation. Né avec les dispositions les plus favorables, leur fils cultiva tous les Arts avec succès. Il

commença ses études chez un Grammairien nommé *Dénis*; fit ensuite ses exercices de la Gymnastique sous *Ariston*, d'Argos; s'appliqua à la Peinture & à la Poésie sous *Metellus*, d'Agrigente, & apprit la Musique de *Dracon* l'Athénien. De tous ces arts, aucun ne le flatta plus que la Poésie. Il abandonna bientôt tous les autres pour la cultiver.

Il fit des odes & des épigrammes. On lui attribue même un distique tout-à-fait tendre pour *Agathon*, & qui renferme une idée si riche, qu'un Poëte Latin en a fait une piece de dix-sept vers (2). PLATON avoit alors quatorze ans; & si ce distique est de lui, il faut qu'il ait brûlé bien jeune d'un amour criminel. Aussi révoque-t-on en doute & cette production & ce tendre attachement de notre Philosophe pour *Agathon*. Cependant tous les Historiens de la Philosophie

(2) *Voyez le Dictionnaire histor. & crit. de Bayle*, art. *Agathon* M. *de Fontenelle* a rendu la pensée de PLATON en quatre jolis vers françois, où il appelle *Agathon*, *Agathis*, en faveur de la rime. Les voici:

Lorsqu'*Agathis* par un baiser de flamme
Consent à me payer des maux que je sentis,
Sur mes levres soudain je sens voler mon ame
Qui veut passer sur celles d'*Agathis*.

s'accordent

s'accordent à dire qu'il fit des vers fort passionnés pour un jeune homme nommé *Aster* & pour *Dion*. Et cette assertion rend l'autre amour très probable.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'exerça d'abord sur des sujets très galants, qu'il essaya après cela ses forces sur la Tragédie & sur le Poëme épique, & que le succès de ses travaux ne répondit point à ses espérances. Il compara sa poésie avec celle d'*Homere*, & la trouva bien inférieure.

Convaincu qu'il n'étoit pas né Poëte, il abandonna un genre d'écrire dans lequel il jugea qu'il ne réussiroit point. Il en conçut même tant de dépit, qu'il jetta au feu tous les vers qu'il avoit faits, en appellant le Dieu du feu à son secours. *A moi, Vulcain!* s'écria-t-il, *PLATON a besoin de ton aide*. C'est un vers d'*Homere*, & qu'il met dans la bouche de Thetis lorsqu'elle va chez Vulcain lui demander des armes pour Achille. Notre Poëte ne fit que substituer son nom à celui de Thetis.

En quittant la Poésie, PLATON ne perdit point le goût qu'il avoit pour elle. Il le porta dans la Prose, & laissa dans tous ses écrits les traces de sa premiere

passion. La doctrine de *Socrate* faisoit alors grand bruit dans Athenes. Tout le monde alloit entendre ce grand homme. Notre Philosophe voulut le connoître. Il en parla à son pere la veille du jour qu'*Ariston* avoit pris pour l'y amener. *Socrate* avoit songé qu'il tenoit sur ses genoux un jeune cigne dont le ramage étoit fort doux, à qui il étoit venu tout-d'un-coup des aîles, & qui s'étoit envolé en chantant à sa maniere. Lorsqu'*Ariston* lui présenta son fils, *Socrate* s'écria : Ah ! voilà le cigne dont j'ai rêvé cette nuit. C'étoit annoncer par une espece d'esprit prophétique ce que PLATON devoit être un jour. Ce nom lui resta, & on ne l'appella plus désormais que le Cigne de *Socrate*.

Il avoit vingt ans lorsqu'il se dévoua à l'étude de la Philosophie. Il commençoit à peine à goûter les avantages de la morale de son illustre Maître, lorsqu'il fut interrompu par la guerre que les Lacédémoniens firent aux Athéniens. Leur Général, nommé *Lysander*, s'étant rendu maître d'Athenes, y établit trente tyrans qui désolerent pendant quelque tems les habitants de cette ville. *Lysander*, qui étoit à leur tête, se rendit sur-

tout redoutable par les cruautés qu'il y exerça ; & dans la crainte qu'il ne devînt trop odieux au peuple, il tenoit auprès de lui des Poëtes pour justifier sa conduite & célébrer sa gloire.

L'Histoire nous a conservé les noms de ces deux flatteurs : c'étoient *Antimachus* & *Niceratus*. Ils firent chacun des vers à l'envi à la louange de *Lysander* ; mais il n'y eut que ceux de *Niceratus* qui furent agréés par ce Général. *Antimachus*, extrêmement sensible à cet affront, supprima son poëme : il se seroit même livré au désespoir, si notre Philosophe ne l'eût consolé. Comme il l'aimoit à cause de sa belle poésie, sans craindre le ressentiment de *Lysander*, il dit à *Antimachus* que le Juge étoit plus à plaindre que lui ; car l'ignorance, ajouta-t-il, est un aussi grand mal pour les yeux de l'esprit, que l'aveuglement pour les yeux du corps.

C'étoit s'exposer beaucoup en parlant avec tant de hardiesse ; mais PLATON jouissoit déja de la plus haute considération par sa naissance, & s'étoit encore acquis le droit de juger les ouvrages d'esprit par les marques qu'il avoit données d'une intelligence supérieure.

Lysander le savoit, & au lieu de lui faire connoître son mécontentement, il jugea qu'il devoit au contraire le mettre dans ses intérêts. Il n'oublia donc rien pour se l'attacher, & lui offrit de partager son autorité en l'associant au gouvernement.

On ne pouvoit point faire une offre plus séduisante. Rien n'étoit plus conforme à l'âge & aux maximes de PLATON. Toute son ambition tendant à se rendre utile à son pays, c'étoit un moyen bien favorable pour le faire que celui que *Lysander* lui présentoit. Aussi songeoit-il à l'accepter, parcequ'il ne désespéroit pas de porter ce Général à gouverner la ville avec plus de modération & de sagesse. Mais, ayant reconnu que le mal ne faisoit qu'empirer, & que l'esprit de tyrannie étoit si enraciné, qu'on ne pouvoit espérer de le détruire, il renonça à son projet, & attendit un tems plus propice, afin de le mettre à exécution.

J'ai rendu compte dans l'histoire de *Socrate* de la maniere dont ce Philosophe terrassa les trente tyrans, & rendit la liberté à ses concitoyens. C'étoit le moment qu'attendoit PLATON pour se rendre utile à sa patrie; & il n'eût pas

manqué ſon coup, ſi un événement tragique ne l'eût occupé tout entier. *Socrate*, en ſauvant ſa patrie, ſe perdit lui-même. Cette action, ſi belle & par là ſi glorieuſe, alluma les flambeaux de l'envie, & ſes ennemis profiterent de leur clarté pour le calomnier avec ſuccès. PLATON vint au ſecours de ce grand homme. Il ſe préſenta au Tribunal devant lequel il avoit comparu, & voulut le défendre : mais on lui impoſa ſilence. Rendu chez lui, il ſe livra à ſa douleur. Sa ſanté en fut tellement altérée, qu'il fut privé de la douce ſatisfaction de conſoler ſon Maître dans ſa priſon.

Cet acte d'iniquité, & par conſéquent de tyrannie, augmenta l'amour qu'il avoit pour la Philoſophie. Il ſe rejetta dans ſes bras comme dans un port aſſuré. *Cratylus* enſeignoit alors la doctrine d'*Heraclite* à Athenes, & *Hermogene* celle de *Parmenide*. PLATON avoit profité quelquefois de leurs leçons ; mais après la mort de *Socrate*, il ne vit plus les Athéniens qu'avec horreur, & ne voulut plus vivre avec eux.

Il ſortit donc d'Athenes, & ſe retira à Megare chez *Euclide*, l'un des diſciples de *Socrate*, & par conſéquent ſon con-

frere. De Megare il alla à Cyrene pour y apprendre les Mathématiques de *Theodore*, qui étoit, à ce qu'on dit, le plus grand Mathématicien de ſon tems, quoique ſes connoiſſances ne ſoient pas parvenues juſqu'à nous. Il paſſa enſuite en Egypte où il converſa long tems avec les Prêtres de Memphis.

A ſon retour de l'Egypte, en côtoyant la Carie, il rencontra des habitants de Delos qui le prierent de leur expliquer l'Oracle qu'ils avoient reçu d'Apollon. Il s'agiſſoit de ſavoir ce qu'ils devoient faire pour écarter les maux qui déſoloient la Grece; & l'Oracle leur avoit donné pour réponſe un problême très difficile à réſoudre, dont ils ne pouvoient trouver la ſolution: c'étoit de doubler l'autel d'*Apollon*, qui étoit cubique. Les Déliens dirent à PLATON que pour ſatisfaire l'Oracle, ils avoient doublé chaque côté de l'autel; mais qu'au lieu de le faire double, comme ils l'avoient penſé, ils l'avoient fait octuple. L'Oracle n'étoit donc pas ſatisfait, & par conſéquent ils avoient lieu de craindre la continuation de leurs maux.

PLATON n'étoit point aſſez habile en Géométrie pour réſoudre ce problême.

Il voulut cependant expliquer l'Oracle ; & ſe rappellant qu'étant à Memphis, un Prêtre s'étoit ſervi d'une inſcription qu'il n'avoit pu lire (quoiqu'il aſſurât qu'il l'entendoit), pour engager les Grecs à vivre en paix, il fit uſage de cette même ruſe. Il dit donc à ceux des Déliens qui le conſultoient, que la demande d'*Apollon* étoit allégorique, & que ce Dieu s'embarraſſoit fort peu qu'on doublât, ou non, ſon autel ; mais qu'il vouloit qu'au lieu de s'appliquer à la guerre, ils s'entretinſſent avec les Muſes pour adoucir leurs paſſions par l'étude des Sciences.

Notre Philoſophe continua ſon voyage. Il alla en Italie où il entendit trois célebres Pythagoriciens, *Philolaë*, *Architas* & *Euritus*, & prit enſuite la route de Sicile, afin de voir les ſoupiraux du mont Etna.

Il ſe rendit ainſi habile dans toutes les Sciences. Il avoit tout vu, tout examiné, tout approfondi. Il étoit donc homme de Lettres, Géometre, Aſtronome, Phyſicien, Naturaliſte, Moraliſte, Hiſtorien ; & comme il avoit l'imagination vive & brillante, il embellit toutes ces connoiſſances. Perſonne juſqu'ici n'avoit

été plus capable que lui d'éclairer les hommes. S'il ne porta pas de lui-même ce jugement, il ſentit du moins qu'il leur devoit des inſtructions.

A cette fin, étant de retour à Athenes, il ouvrit une école de Philoſophie. Ce fut dans une eſpece de parc ſitué aux portes de cette ville, orné de fontaines, de verdure, & de toutes ſortes d'arbres. Ce lieu de délices avoit appartenu à un citoyen conſidérable d'Athenes, nommé *Academus*, qui lui avoit donné ſon nom. PLATON en fit ſon école, & appella *Académiciens* ceux qui y vinrent, & cette école *Académie*. Mais toutes ſortes de perſonnes n'y furent point admiſes.

D'abord il ne voulut point que ceux qui ignoroient la Géométrie y euſſent entrée : il mit même ſur la porte une inſcription qui annonçoit cette premiere loi. Sa capacité en Mathématiques n'étoit cependant pas conſidérable ; mais il en ſavoit aſſez pour connoître l'utilité de cette belle ſcience dans l'étude de la Philoſophie.

On a déja vu qu'il n'avoit pas pu doubler l'autel cubique d'Apollon. C'étoit pourtant un problême d'Arithmétique ;

car il ne s'agissoit que de trouver deux moyennes proportionnelles, & l'Arithmétique étoit la partie des Mathématiques qu'il possédoit le mieux, comme on en peut juger par l'usage qu'il a fait des proportions arithmétique & géométrique dans son systême du monde.

Ce Philosophe posa ensuite des principes qui pussent le conduire surement à la connoissance de la vérité. Il établit donc, 1°. de ne donner son assentiment qu'aux propositions claires & certaines; 2°. de ne jamais entreprendre de traiter des questions qu'il est impossible de décider; 3°. de bien discerner les choses que l'on sait d'avec celles qu'on ne sait point, & de ne point croire savoir celles que l'on ignore.

Ainsi PLATON assuroit ce qui est certain, examinoit ce qui est douteux, & ne prononçoit rien sur ce qui est incertain ou peu probable. Voilà en quoi ce grand homme fit consister la Logique. Il enseigna aussi la Métaphysique dans son académie; mais il ne fit qu'adopter la doctrine de *Pythagore*.

Il établit d'après ce grand Philosophe qu'il y a un seul Dieu, Créateur de toutes choses; que l'ame est immortelle;

que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions & de leurs vices pour être unis à Dieu ; qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons & une punition pour les méchants ; & enfin qu'entre Dieu & les hommes il y a différents ordres d'Esprits, qui sont les Ministres de ce premier Etre.

Tout cela n'étoit point rendu aussi clairement que je le rends. PLATON ne se faisoit entendre que par des énigmes & sous le voile des mysteres, des figures & des nombres, pour ne pas exposer ces vérités sublimes aux railleries des superstitieux, & afin de ne les découvrir qu'aux personnes sages & éclairées, qui étoient seules dignes de les apprendre. Pour les engager à leur faire comprendre que c'étoit uniquement à ces personnes qu'il parloit, il leur adressoit ces paroles remarquables, ainsi traduites par M. *Dacier* :

Ce ne sont pas les livres qui donnent ces grandes connoissances, il faut les apprendre par une profonde méditation, & en puisant soi-même ce feu céleste dans sa véritable source. Car de cette union avec son objet une flamme divine venant à s'allumer

tout-d'un-coup comme d'un feu qui s'élance, éclaire l'ame, s'y nourrit & s'y entretient elle-même. C'est pourquoi je n'ai jamais écrit & n'écrirai jamais sur ces matieres. Tout homme qui l'entreprendra ne l'entreprendra jamais qu'inutilement; & le seul fruit qu'il tirera de son travail, c'est qu'excepté un petit nombre d'hommes à qui Dieu a donné un esprit capable de développer d'eux-mêmes ces vérités célestes, il donnera aux uns du mépris pour elles, & remplira les autres d'une vaine & téméraire confiance, comme s'ils savoient des choses merveilleuses qu'ils ne savent pourtant pas (3).

PLATON suivit *Heraclite* dans sa Physique. Il enseigna, comme lui, qu'il n'y a qu'un monde; que toutes choses se produisent de leurs contraires; que le mouvement fait la production des êtres, & le repos leur dissolution; que nos sens sont sujets à nous tromper, & qu'on ne doit point admettre comme une vérité sure celle qui vient de leur témoignage.

A l'exemple des Hébreux qui divisoient la Philosophie en trois parties, le Raisonnement, la Nature & les Mœurs, PLATON plaça la Morale après la Phy-

(3) *La Vie de Platon*, page 77.

fique. Il la fit confifter à vivre conformément à la nature, c'eft-à-dire à la volonté de Dieu feul, Auteur du fouverain bien ; & il enfeigna que le but de tous nos defirs doit être d'obtenir de lui les biens néceffaires pour l'ame & pour le corps.

Une fi belle doctrine plut extrêmement aux Athéniens. On accourut de toutes parts pour l'entendre. La maniere avec laquelle notre Philofophe l'expliquoit, la rendoit encore plus aimable. Son élocution étoit fi agréable & fi infinuante, qu'il ne manquoit jamais d'intéreffer fes auditeurs. Il leur en lifoit auffi les développements, qui formoient différents traités qu'il compofoit chez lui.

Toutes ces productions produifoient le plus grand effet fur l'efprit de fes difciples. On ne ceffoit d'admirer la fublimité de fes penfées & l'art avec lequel elles étoient exprimées. Cependant un ancien Hiftorien de la Philofophie (*Phavorin*) a écrit que fon traité de l'ame ne fut point goûté ; qu'il n'y eut qu'*Ariftote* qui l'écouta avec attention, & que tous les affiftants fe leverent & fe retirerent. Malgré cela, cet ouvrage eft très beau, comme je le ferai voir en analyfant ce

traité; & ce ne peut être que le sentiment particulier de PLATON sur la nature de l'ame, qui, n'étant pas conforme à celui des Athéniens, les aura indisposés.

Quoi qu'il en soit, la forme que ce Philosophe donna à ses écrits plut extrêmement : ce fut celle du Dialogue. On prétend que *Zenon*, d'Elée, inventa ce genre d'écrire; mais PLATON le perfectionna tellement, qu'il se l'appropria. Il divisa les Dialogues en différents genres, & cette division les rendit propres à toutes sortes d'instructions. Voici le compte que nous en rend *Diogene de Laërce*.

« Il y a deux caracteres généraux dans les Dialogues de PLATON. Les uns sont appellés *Dialogues d'explication* ou *d'instruction*, ils traitent des vérités connues; les autres, *Dialogues de recherche*, parcequ'ils ont pour objet des vérités inconnues qu'on tâche de découvrir.

Ceux d'explication ou d'instruction se divisent différemment, selon qu'ils roulent sur la spéculation ou sur l'action. Ceux qui ont la spéculation pour objet, se partagent en physiques & logiques,

Et ceux qui regardent l'action, sont ou politiques ou moraux.

Les Dialogues appellés *de recherche* se divisent en deux classes: les uns sont destinés à s'exercer sur quelque sujet, les autres à combattre quelque idée.

Les premiers se distinguent en Dialogues appellés *mœutiques* & en Dialogues *d'essai*. Les Dialogues mœutiques sont ceux dans lesquels l'interlocuteur fait trouver à celui qu'il enseigne les vérités dont il veut le faire convenir; & dans le Dialogue d'essai l'interlocuteur ne fait que toucher les vérités dont il l'instruit.

Les seconds Dialogues se divisent en *Dialogues de démonstration* ou *d'accusation* & en *Dialogues destructifs*. Les premiers sont satyriques, & les seconds sont destinés à réfuter les erreurs » (4).

Je n'ai rien voulu changer à ce passage de *Diogene de Laërce*, afin de donner une notion juste des différents genres de Dialogues de PLATON, qui sont la forme de tous ses écrits. On ne sait point pourquoi notre Philosophe s'étoit unique-

(4) *Voyez* la Vie de *Platon* dans le Livre III de *Diogene de Laërce*.

ment attaché à cette maniere d'inſtruction.

Le Dialogue eſt naturellement monotone, & par conſéquent ennuyeux. Les demandes & les réponſes des interlocuteurs fatiguent à la fin, & on eſt ſouvent fâché qu'un ſujet qui devroit être ſuivi & ſoutenu, ſoit interrompu par des queſtions hors de propos, & qui humilient ſouvent le lecteur. Mais le Dialogue étoit à la mode, & on n'auroit pas fait dans le tems de PLATON un accueil favorable à des diſcours ſérieux, quelque mérite qu'ils euſſent eu d'ailleurs.

Une autre raiſon qui obligea notre Philoſophe à préférer le Dialogue à toute autre méthode, c'eſt qu'il avoit à faire à des Sophiſtes qu'il falloit confondre par leurs propres paroles. Or dans le Dialogue la vérité ſort du ſein de la diſpute : on y évite aiſément tout ce qui pourroit avoir l'air de dogme & d'enſeignement : on y définit ſans embarras, & on diviſe exactement le ſujet propoſé : on écarte avec la même facilité toutes les fauſſes notions : on détruit les préjugés : enfin on amene inſenſiblement les interlocuteurs à l'une de ces deux fins, à connoître ce qu'ils ignoroient

auparavant, ou à ſe convaincre qu'ils ignoroient ce qu'ils croyoient ſavoir (5).

Malgré ces avantages réels, notre Philoſophe connoiſſoit ſans doute les dégoûts du Dialogue; car il a employé toutes les reſſources dont un homme d'eſprit peut faire uſage pour embellir un ſujet. Par un beau choix de métaphores & de mots heureuſement placés, il a ſu répandre une fleur & une nobleſſe dans ſes écrits qui lui mériterent des lecteurs. Tous les gens de Lettres ont donné les plus grands éloges à ſon ſtyle: mais tous ne l'apprécient pas de la même maniere.

« Le ſtyle de PLATON, dit *Denis d'Halicarnaſſe*, tient le milieu entre le ſimple & le ſublime: il eſt mêlé de l'un & de l'autre; mais il n'eſt pas également parfait dans l'un & dans l'autre. Quand il veut écrire ſimplement & ſans art, il eſt agréable & poli au-delà de ce qu'on peut dire. Sa diction eſt pure & auſſi claire que l'eau la plus tranſparente; mais, lorſqu'il veut élever &

(5) *Voyez le Diſcours ſur Platon* par M. *Dacier*, à la tête de ſa traduction des *Œuvres de Platon*; & la Préface de *la République de Platon*, traduite nouvellement en François. Paris, 1762.

» enfler son style, ce qui lui arrive sou-
» vent, il est fort au dessous de lui-mê-
» me : il s'exprime avec moins de grace ;
» son langage n'est pas si pur : il a même
» quelque chose de grossier » (6).

M. *Dacier* estime que le style de notre Philosophe est élevé, sans être impétueux & rapide. C'est un grand fleuve, dit-il, dont la profondeur fait la tranquillité. Il convient cependant qu'il est sublime ; & il prétend que PLATON doit cette sublimité à *Homere* qu'il a imité, & à la Poésie où il a puisé comme dans une vive source, dont il a détourné une infinité de ruisseaux.

C'est aussi le sentiment de M. l'Abbé *Fraguier*, qui avoit fait une étude très particuliere des écrits de PLATON. C'est, dit-il, dans le commerce qu'il a eu avec les Poëtes, qu'il a recueilli les richesses qu'il répand si à-propos & avec tant de dextérité dans ses Dialogues (7).

Un homme de mérite (le P. *Grou*, Jésuite) à qui nous devons une bonne traduction d'un des ouvrages de ce Philosophe, a écrit que « son imagination,

---

(6) *Dionys. Halic. de Comp. verb.* pag. 56.
(7) *Mémoires de l'Acad. des Inscript.* Tome II.

» belle & féconde, nourrie & enrichie
» par la lecture des Poëtes, en particu-
» lier d'*Homere*, lui fournit les traits les
» plus sublimes & les images les plus
» riantes & les plus naturelles. Sa prose
» est aussi harmonieuse & aussi riche en
» figures que la plus belle poésie » (8).

Il n'est point d'homme lettré qui n'ait loué le style de PLATON. Le premier Dialogue de ce Philosophe ne fut cependant pas goûté des personnes les plus éclairées d'Athenes. *Diogene de Laërce* dit que cet ouvrage n'a pas beaucoup de force, & ajoute qu'un Auteur Grec, nommé *Dicearque*, en trouvoit le style rude.

Comment concilier ce jugement avec notre admiration pour le style de PLATON? Le Dialogue de Phedre seroit-il le seul des ouvrages de notre Philosophe qui soit mal écrit? En ce cas-là on auroit dû l'excepter. Ou bien sommes-nous plus en état d'apprécier ce style que les Grecs mêmes? Mais M. l'Abbé *Fraguier* soutient que pour sentir toutes les beautés du style de PLATON, il faut savoir

(8) Préface de *la République de Platon*, ou *Dialogue sur la justice*. Paris, 1762.

presque par cœur les Poëtes Grecs, qui sont, pour ainsi dire, fondus dans ses Dialogues (9). C'est aux hommes d'esprit qui savent bien le Grec, à résoudre cette difficulté qui mérite leur attention.

Quoi qu'il en soit de cette difficulté, le Dialogue intitulé, *Le Phedre*, fut le coup d'essai de PLATON. Il a la Rhétorique pour objet. Les deux interlocuteurs sont un certain *Phedre* qui n'est pas connu, & l'illustre *Socrate*. Ce dernier est le Héros de notre Philosophe. Il met dans sa bouche ses propres sentiments, & les grandes leçons de vertu qu'il vouloit donner à ses concitoyens.

Dans le *Phedre*, un certain *Lysias*, Sophiste, tient un discours frivole qui remplit *Phedre* de son faux enthousiasme. *Socrate* vient au secours de *Phedre*, & le remet par ses discours à son calme ordinaire, en faisant tomber les écailles que *Lysias* avoit mises sur ses yeux. Il lui adresse ensuite un discours sur le sujet opposé à celui que *Lysias* lui avoit fait; & sans sortir des regles auxquelles il croit qu'on doit s'assujettir pour bien s'exprimer & pour bien écrire, il donne

(9) *Mémoires de l'Académie*, Tome II.

l'essor à son imagination pour lui parler dignement de la nature de l'ame & de son immortalité. Il raisonne ensuite éloquemment sur la raison & sur la vertu : il rectifie les idées de *Phedre*, qui avoit une idée fausse de l'une & de l'autre ; lui conseille de puiser dans la Philosophie même la grande éloquence & les saines idées du vrai ; ne lui permet l'usage de la Rhétorique que pour y apprendre à revêtir du tour & des expressions les plus propres ces pensées que la Philosophie seule peut faire naître, & finit ce Dialogue par quelques avis sur la démangeaison d'écrire & de laisser à la postérité des monuments de son esprit (1).

On ne sait point quel est le second ouvrage que PLATON publia. Mais il paroît démontré qu'il composa de suite plusieurs Dialogues, dans lesquels il traita des sujets les plus importants de la Morale. Ainsi, dans le Dialogue intitulé, *Le premier Alcibiade*, parceque *Alcibiade* & *Socrate* sont les interlocuteurs, il examine la nature humaine, ses foi-

(1) On trouve l'argument & le précis de ce Dialogue dans le Tome IX des *Mémoires de l'Acadêm. des Inscript.*

blesses, ses défauts, les moyens qu'on peut employer pour la fortifier par les soins que nous devons prendre de nous-mêmes. Mais qu'est-ce que nous? PLATON répond & fait voir que c'est l'ame raisonnable qui participe à l'intelligence suprême & qui se sert du corps.

Dans un autre Dialogue qu'il appelle *Le second Alcibiade*, notre Philosophe prouve que la piété est l'unique source du bonheur des hommes; que la priere nourrit seule la piété; que c'est par elle que nous entretenons un commerce continuel avec Dieu, que nous lui représentons nos besoins, & que nous attirons sur nous ses graces, & enfin que la priere constitue l'essence de la Religion.

Le fruit le plus considérable que peut procurer la priere, c'est d'obtenir de Dieu la sagesse; car l'homme n'est pas capable d'enseigner à l'homme la véritable sagesse, qui est la source de la prospérité des bons gouvernements & du bonheur des familles. Tel est l'objet d'un troisieme Dialogue qui a pour titre: *Le Theages*, ou *de la Sagesse*.

Dans un quatrieme Dialogue nommé l'*Eutriphon*, PLATON attaque les superstitieux & les faux dévots. Il renverse

les fausses religions païennes & la pluralité des Dieux avec toutes leurs fables. L'*Euriphon* est le nom d'un homme superstitieux qui a charge d'enseigner la religion, & que *Socrate* son interlocuteur terrasse & anéantit.

Mais le Dialogue peut-être le plus important, c'est celui qui est intitulé: *Le Phedon*. Il s'agit de l'immortalité de l'ame. On croyoit alors que l'ame n'est qu'une vapeur, qu'une fumée qui s'évanouit & se dissipe à la mort. PLATON attaque & combat cette opinion par trois arguments assez spécieux. Mais qu'ils sont bien inférieurs à ceux que la foi nous fournit! Dans la nature, les contraires naissent de leurs contraires. Ce principe posé, on en déduit aisément l'immortalité de l'ame. En effet, puisque la mort est une opération de la nature, elle doit produire son contraire, qui est la vie. Les morts doivent donc renaître: l'ame n'est donc pas morte, puisqu'elle doit ranimer le corps.

La réminiscence est la seconde preuve de l'immortalité de l'ame. Nous avons des marques indubitables de certains ressentiments qui rappellent en nous des lueurs ou plutôt des restes d'une gran-

deur passée. L'ame étoit donc créée avant le corps, & la réminiscence en est la preuve *.

Enfin notre Philosophe tire le troisieme raisonnement de la nature même de l'ame. Il n'y a, dit-il, que les corps composés qui puissent être détruits. Or il est clair que l'ame est simple & immatérielle : elle ressemble à ce qui est divin, immortel & intelligible, car elle embrasse l'essence pure des choses : elle rapporte tout aux idées, qui sont les exemplaires éternels, & elle s'unit à elle quand elle n'en est pas empêchée par le corps. Elle est donc spirituelle & indissoluble, & par conséquent immortelle.

Pendant que PLATON composoit & publioit des Dialogues, *Dion*, beau-frere & favori de *Denys* tyran de Syracuse, sollicitoit ce Prince à l'attirer à sa Cour. Il avoit connu ce Philosophe en Sicile, & il avoit été si enchanté de ses préceptes sur l'amour de la vérité, qu'ils avoient changé entierement son cœur perverti par les débauches & les maximes de *Denys*. Eclairé par les lu-

* Cette preuve est d'autant plus foible, que la Religion nous apprend que l'ame est créée dans le tems même de la formation du corps.

mieres de PLATON, il vit avec une peine extrême toutes les horreurs de la vie du Roi, & il ne douta point que le Philoſophe d'Athenes ne les lui fît connoître à lui-même, & ne les réformât.

Il parla tant de PLATON, de ſa ſageſſe & de l'excellence de ſa doctrine, que *Denys* eut enfin envie de le voir & de l'entendre. *Dion* ſe chargea d'engager ſon ami à faire le voyage. Il mit tout en uſage pour le déterminer à venir à Syracuſe, & eut le bonheur de réuſſir.

PLATON travailloit à la légiſlation, & il crut que la connoiſſance du Roi de Syracuſe lui ſerviroit à ſon projet. Il s'embarqua & fit route vers cette ville. La réception fut très gracieuſe & les compliments fort courts. On parla preſque en arrivant de la vertu, & on s'attacha à la bien définir.

PLATON prouva que les tyrans ne la pouvoient connoître, parceque, bien loin d'être vaillants & forts, ils ſont plus foibles & plus timides que des eſclaves. Il fut queſtion enſuite de l'utile & de la juſtice, & notre Philoſophe fit voir qu'on ne peut appeller utile que ce qui eſt honnête & juſte : d'où il conclut que la vie des hommes juſtes eſt heureuſe

dans

dans les plus grandes adversités, & que celle des hommes injustes est malheureuse dans le sein de la prospérité même.

PLATON ne ménageoit guere *Denys*, quoiqu'il ne l'attaquât pas directement. Ce Prince le sentit bien, & ne pouvant le contredire avec de bonnes raisons, il lui dit que ses discours sentoient le vieux; *& les vôtres*, répondit PLATON, *sentent le tyran*.

Ce Prince, peu accoutumé à des remontrances si vraies, lui demanda avec emportement ce qu'il étoit venu faire à Syracuse: *Chercher un homme de bien*, répliqua le Philosophe.

Pendant le séjour que celui-ci fit dans cette ville, il tint toujours le même langage. *Denys* voulut un jour lui faire entendre qu'il feroit mieux de le ménager, au lieu de prendre ces libertés odieuses, & lui dit ces deux vers:

. . . . A la Cour d'un tyran
On est esclave né, quoiqu'on y entre libre.

PLATON lui rendit ces mêmes vers, en changeant le dernier.

. . . . A la Cour d'un tyran
Quand on y entre libre, on n'est jamais esclave.

grande quantité d'habitants, afin que de la bonne harmonie qui régneroit entre eux naquît la félicité.

Dans cette vue, il partagea sa république en trois ordres : celui du Peuple, celui des Guerriers & celui des Magistrats. Après avoir reconnu qu'un Etat est juste, & par conséquent heureux, lorsque le Peuple & les Guerriers sont soumis aux Magistrats, & les Magistrats eux-mêmes aux Loix ; il examina si dans l'ame de chaque homme il y a trois parties qui répondent à ces trois ordres, & il trouva qu'en effet la raison représente les Magistrats, le courage le Guerrier, les passions le peuple : d'où il conclut que l'homme est juste, lorsque le courage & les passions obéissent en lui à la raison.

Mais qu'est-ce que la justice ? Elle consiste, dit PLATON, à dire la vérité & à rendre à chacun ce qu'on en a reçu. Cela rend l'Etat juste, & ce qui rend l'Etat juste rend aussi le particulier juste; car tout doit se rapporter de part & d'autre, & il ne peut y avoir de différence que du plus au moins.

La nature de la justice une fois conçue, notre Philosophe chercha quels en

étoient les effets. C'est dans le cœur de l'homme qu'il crut devoir les découvrir, & il trouva qu'une nombreuse société ne pouvoit être composée que de cinq especes d'hommes : l'homme juste, l'homme ambitieux, l'homme intéressé, l'homme dominé par toutes les passions indifféremment, & enfin l'homme tyrannisé par une passion unique, mais violente, qui subjugue toutes les facultés de son ame.

De cette division d'hommes, il conclut qu'il devoit y avoir cinq sortes de gouvernements : le gouvernement Monarchique ou Aristocratique, le Timocratique où regnent la brigue & l'ambition, l'Oligarchique où les seuls riches ont part aux affaires, le Démocratique ou le gouvernement populaire, enfin la Tyrannie.

Toujours le compas ou la mesure à la main, Platon examine le changement successif d'un homme méchant à un homme qui devient juste, & compare ce changement dans deux états différents. De-là il résulte que si la condition la plus heureuse est celle de l'homme juste qui obéit en tout à la raison, & la plus malheureuse celle du méchant

dominé par ses passions, le plus heureux de tous les gouvernements doit être celui qui est gouverné par un Roi Philosophe, & le plus malheureux celui qui a pour Maître un tyran.

En plaçant ainsi un Roi à la tête d'une société, PLATON admettoit le gouvernement monarchique comme le plus parfait, parcequ'il approche le plus du premier modele; mais il comprit en même tems qu'il falloit que la puissance du Monarque fût modérée par la Loi, qui tient lieu de raison suprême. La vraie politique du Souverain, dit il, doit être de faire vivre tous les citoyens ensemble en société comme freres, le plus heureusement qu'il est possible, sans pauvreté, sans richesses, dans les regles de la justice & de la probité.

Tel est le plan du grand Traité de législation que notre Philosophe composa. Pour l'exécuter, il choisit la forme du Dialogue, comme il avoit fait pour ses autres ouvrages. J'ai déja exposé les avantages & les inconvénients du Dialogue. Mais ce qui donne un prix à ceux de sa *République*, c'est les noms des interlocuteurs. PLATON avoit trois freres, *Antimante*, *Glaucon* & *Antiphon*. Comme

il les aimoit avec une extrême tendresse, il voulut les faire participants de sa gloire, & transmettre avec ses ouvrages leurs noms à la postérité. Il introduit donc les deux premiers dans sa république, & fait parler *Antiphon* dans un autre écrit intitulé : *Parmenide*. Cette attention n'augmente point l'intérêt de ce Dialogue, mais elle est une preuve trop sensible de la bonté du cœur de notre Philosophe, pour ne pas lui en faire un mérite.

On ignore si PLATON publia son ouvrage immédiatement après l'avoir composé; mais on sait que son ami *Dion* vint pour la seconde fois le tirer de sa retraite. Il étoit toujours à la Cour de Syracuse, & prenoit un intérêt très vif à l'éducation de *Denys*, fils & successeur du tyran de ce même nom. Ce jeune Prince avoit été fort mal élevé. Ebloui par l'éclat du Trône, il se livroit sans réserve à ses mauvaises inclinations. *Dion* voyant que ses vices ne venoient que d'ignorance & d'oisiveté, voulut lui faire aimer les Sciences, & sur-tout la Morale. Il lui disoit « qu'il n'y avoit que la vertu qui » pût le faire jouir d'une véritable féli- » cité, qui s'étendroit sur tout son peu-

» ple ; que c'étoit en vain que son pere » s'étoit flatté de lui laisser un empire » lié avec des chaînes de diamant ; que » ces chaînes seroient bientôt amollies » par ses débauches ; que la crainte & la » force n'étoient pas les véritables sou- » tiens du Trône, mais l'affection & l'a- » mour des sujets, & que cet amour » étoit toujours le fruit de la vertu & de » la justice des Princes. Il lui représen- » toit que la véritable grandeur ne con- » siste pas à avoir de grands équipages, » des palais superbes, des meubles somp- » tueux & des habits magnifiques, mais » à avoir le palais de son ame royale- » ment paré, & qu'il n'y avoit que Pla- » ton capable de lui communiquer tou- » tes les vertus dont une ame royale » doit être ornée » (1).

Ces belles vérités firent sur l'esprit de *Denys* les plus fortes impressions. Elles lui inspirerent un si violent desir d'attirer notre Philosophe à sa Cour pour profiter de ses instructions, qu'il envoya des couriers à Athenes chargés de lettres très pressantes pour le prier de faire le voyage de Syracuse. *Dion* & plusieurs

(1) *Vie de Platon*, par M. *Dacier*, page 19.

Philosophes Pythagoriciens qui étoient dans la grande Grece, lui écrivirent aussi, & lui représenterent vivement qu'il ne devoit pas manquer une si belle occasion de rendre un Roi Philosophe.

Platon eut bien de la peine à se déterminer; mais considérant qu'en guérissant un seul homme, il rendroit tout un peuple heureux, & que Dieu lui offroit peut-être un moyen d'effectuer le parfait gouvernement dont il avoit donné l'idée dans les premiers livres de sa république, il résolut de partir. Il avoit alors soixante & quatre ans.

Il fut reçu en Sicile avec toutes sortes d'honneurs. Le Roi ne se contenta pas de lui envoyer une galere ornée de bandelettes comme à une Divinité; il alla lui-même le recevoir dans le port sur un char magnifique où il le fit monter. Arrivé dans son palais, il ordonna un sacrifice solemnel en action de graces du présent que les Dieux lui faisoient ce jour-là.

D'abord *Denys* se livra tout entier à l'étude de la sagesse, devint humain, doux & bienfaisant. Ses courtisans remarquerent ce changement; mais le

Prince le manifesta lui-même dans une assemblée publique.

Une coutume étoit établie de faire tous les ans un sacrifice pour la prospérité de ce Prince. Au milieu du sacrifice un Héraut prononçoit à haute voix une priere solemnelle dont la formule étoit: « Plaise aux Dieux de maintenir la tyrannie & de conserver les tyrans »! C'est la qualité qu'on donnoit à *Denys* pour l'honorer. Eclairé par les maximes & la sagesse de PLATON, le Prince rougit de cette odieuse qualification; & s'adressant au Héraut: Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, de maudire?

On ne douta plus après cela de la conversion de *Denys*; & les courtisans qui se trouvoient intéressés à favoriser la tyrannie, résolurent de mettre tout en œuvre pour perdre & *Dion* & notre Philosophe. Il se présenta bientôt une occasion favorable de les desservir auprès du Roi.

PLATON avoit persuadé à *Denys* de congédier dix mille étrangers qui composoient sa garde; de réformer dix mille hommes de cavalerie avec la plus grande partie de son infanterie, & de réduire à

un petit nombre les quatre cents galeres qu'il tenoit toujours armées. Notre Philosophe avoit sans doute de bonnes raisons pour donner ce conseil : mais il faut avouer qu'il paroissoit suspect, sur-tout de la part d'un étranger. Aussi fut-il aisé aux courtisans de l'empoisonner.

Ils représenterent au Roi que *Dion* se servoit de PLATON pour favoriser les Athéniens avec lesquels il étoit d'intelligence, & qui attendoient qu'il fût sans défense pour venir ravager la Sicile.

Cette raison étoit captieuse ; aussi fut-elle écoutée de *Denys*, dont l'esprit n'étoit pas encore assez formé pour ne pas démêler toute la noirceur de cette calomnie. Il crut réellement que c'étoit l'intention de *Dion ;* & sans autre examen il le fit embarquer sur un vaisseau en sa présence, & le bannit honteusement.

On apprit cet exil dans toute la Grece, & on ne douta point que PLATON ne fût la victime de la méchanceté du Roi. Le bruit courut aussi que ce Prince l'avoit fait mourir. C'étoit une nouvelle bien fausse ; car *Denys* redoubla pour lui ses caresses, afin de le consoler de la perte de *Dion*. Et comme il craignoit

qu'il ne quittât la Sicile sans permission; il le logea dans son palais, non pour lui faire honneur, comme il le disoit, mais pour s'assurer de sa personne. Là il lui offrit ses trésors & sa puissance, pourvu qu'il voulût l'aimer plus qu'il n'aimoit *Dion*. Mais ce n'est point avec des honneurs & des richesses qu'on gagne le cœur d'un Philosophe, c'est par le savoir & la vertu. Aussi PLATON répondit à *Denys : Je vous aimerai autant que* Dion, *quand vous serez aussi véritablement vertueux que* Dion.

Ce Prince fit de son mieux pour le calmer. Il employa les menaces & les caresses tour-à-tour; mais rien ne put le fléchir. PLATON se plaignoit de la contrainte où on le tenoit. C'étoit une véritable captivité dans laquelle il auroit vécu long-tems, si une guerre qui survint n'eût forcé *Denys* à le laisser partir.

En le quittant, ce Roi voulut le combler de présents : mais PLATON les refusa avec fermeté. Il n'exigea de lui qu'une promesse de rappeller *Dion* dès que la guerre seroit finie. Comme il étoit prêt à partir, *Denys* lui dit : « PLATON, quand tu seras à l'Académie

» avec tes Philosophes tu vas bien dire » du mal de moi ». *A Dieu ne plaise*, lui répondit PLATON, *que nous ayons assez de tems à perdre à l'Académie pour y parler de* Denys!

En allant à Athenes, il passa à Olympie pour y voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangeoit à leur table, vivoit familierement avec eux, sans leur parler jamais ni de *Socrate* ni de l'Académie, & se contentoit de leur dire simplement son nom. Ces étrangers s'estimoient heureux d'avoir rencontré un homme doux, affable & d'une bonne société. Ils le prenoient pour un bonhomme, parceque PLATON ne les entretenoit que de choses fort ordinaires.

Les jeux finis, ils allerent avec lui à Athenes, & descendirent à sa maison où notre Philosophe les força d'accepter un appartement. Le jour même de leur arrivée, ils le prierent de les mener chez ce fameux Philosophe qui portoit le même nom que lui, & qui étoit disciple de *Socrate*. *Le voici*, leur dit PLATON. Les étrangers surpris d'avoir possédé un si grand personnage sans le connoître, ne pouvoient assez admirer

sisteroit pas aux sollicitations d'*Archytas*, il fit partir une galere avec quelques Philosophes pour assurer PLATON du desir sincere qu'il avoit de profiter de ses lumieres & de mériter son estime. Ces Philosophes étoient aussi chargés de lui remettre une lettre dans laquelle il renouvelloit les protestations les plus fortes à cet égard, & lui promettoit de faire pour *Dion* tout ce qu'il jugeroit à propos, persuadé qu'il ne voudroit rien que de juste.

Tout cela n'auroit pas ébranlé PLATON, si *Dion* ne l'eût conjuré de ne pas l'abandonner & de profiter de cette occasion favorable pour le remettre en grace avec *Denys*. Il résolut donc d'aller pour la troisieme fois en Sicile à l'âge de soixante & dix ans.

Son arrivée fit grand plaisir au peuple, qui, gémissant sous le poids de la tyrannie, espéra que la sagesse de notre Philosophe la feroit disparoître. *Denys* de son côté en témoigna une joie inexprimable. Il le fit loger dans l'appartement des jardins, qui étoit le plus beau de son palais. Il voulut ensuite célébrer cette fête par un banquet royal, auquel il invita les Grands de son royaume &

tous les Philosophes. Au milieu du repas, il fit apporter des robes de pourpre, & en donna à tous les conviés. PLATON seul refusa la sienne, & dit: *J'aurois trop de honte de me voir vêtu comme une femme.* Il fit aussi des présents aux Philosophes; & leur ayant donné le choix ou d'argent ou de livres, PLATON ne demanda que des livres: *Aristippe*, fameux Philosophe dont l'histoire suit ici celle de PLATON, préféra l'argent aux livres; & comme on le railloit de son avarice, il répondit: « PLATON aime les livres, & moi j'aime l'argent ».

Après avoir laissé à *Denys* le tems de manifester sa joie & sa magnificence, notre Philosophe lui parla du rappel de *Dion*; mais, bien loin d'avoir égard à sa demande, cet homme sans foi, sans honneur & sans probité, défendit à ses Intendants d'envoyer à *Dion* ses revenus, sous prétexte que tout son bien appartenoit à son fils *Hipparius*, qui étoit son neveu, & dont par conséquent il étoit le tuteur naturel.

Indigné d'un procédé si horrible, PLATON demanda son congé avec hauteur. Le tyran lui promit de lui donner

un vaisseau; mais après l'avoir amusé assez long-tems, il dit à ce Philosophe que s'il vouloit demeurer encore une année avec lui, il renverroit à *Dion* tout son bien, à condition qu'il ne jouiroit que du revenu, & qu'il ne pourroit disposer du fonds que du consentement de PLATON; car, ajouta-t-il, je ne me fie point à lui : il emploieroit son argent contre moi.

Notre Philosophe accepta cette proposition; mais *Denys* le trompa encore. En effet, lorsque la saison de s'embarquer fut passée, il fit vendre tout le bien de *Dion* à l'enchere au prix qu'on voulut & sans en parler à PLATON.

Ce dernier trait convainquit notre Philosophe que la sagesse ne pouvoit mordre sur la dureté d'un tyran. *Denys* cependant continuoit d'avoir pour lui en public toutes sortes d'égards, & lui faisoit mille caresses en particulier. Mais enfin PLATON ayant embrassé avec chaleur les intérêts de *Theodore* & d'*Heraclide*, qu'on accusoit à tort d'avoir fait soulever les troupes, leur mésintelligence éclata.

Le Roi donna ordre à PLATON de quitter l'appartement des jardins, sous

prétexte que les femmes du palais devoient y faire un ſacrifice, & le fit loger hors du palais au milieu de ſes gardes. Ce Sage vit tout le danger où il étoit exposé. Il en donna à l'heure même avis à *Archytas* qui étoit à Tarente. En même tems ce Général envoya une galere à trente rames, & écrivit à *Denys* qu'il avoit promis une ſureté entiere à Platon, & qu'il ne pouvoit ni le retenir ni ſouffrir qu'on lui fît aucune inſulte, ſans manquer ouvertement à la parole dont il avoit voulu que lui & tous les gens d'honneur fuſſent les garants.

Cette lettre réveilla, dit M. *Dacier*, un reſte de pudeur dans l'ame du tyran, qui permit enfin à Platon de retourner à Athenes. En paſſant par la Peloponneſe, il rencontra *Dion* aux jeux olympiques, & lui raconta tous les procédés de *Denys*. Son ami, plus touché des injures qu'il avoit reçues & du péril qu'il avoit couru, que de toutes les injuſtices qu'on lui avoit faites, jura qu'il s'en vengeroit. Notre Philoſophe voulut le détourner de ce deſſein; mais *Dion*, ſans avoir égard à ſes avis, aſſembla quelques troupes, paſſa en Sicile, chaſſa le tyran, détruiſit la tyrannie, & rendit la liberté à ſa patrie.

Cependant ce troisieme voyage de PLATON avoit donné lieu à bien des discours. Comme on en ignoroit le véritable motif, ses ennemis avoient fait courir le bruit qu'il n'étoit retourné en Sicile que pour la bonne table de *Denys*. A son retour à Athenes, *Diogene* le Cynique fut le premier qui s'avisa de lui faire ce reproche. S'étant trouvé un jour avec lui à un grand repas, & ayant remarqué qu'il ne mangeoit que des olives, il lui dit : « Puisque la bonne chere » vous a fait aller en Sicile, pourquoi » la méprisez-vous tant ici » ? *Je vous assure*, lui répondit PLATON, *que le plus souvent je ne mangeois que des olives en Sicile.* « Pourquoi donc, reprit *Dio-* » *gene*, étiez-vous allé à Syracuse ? » L'Attique ne portoit-elle point des » olives dans le tems que vous y étiez » ?

Diogene prenoit à tâche de mortifier PLATON. Ce Philosophe avoit défini l'homme *un animal à deux pieds qui n'a point d'aîles*. *Diogene* trouva cette définition ridicule. Il prit un coq, lui coupa les aîles, le jetta dans l'Académie, & dit aux disciples de PLATON : « Voilà » l'homme de PLATON ». Cette plaisanterie fit changer la définition.

Une autre fois *Diogene* entra dans une salle superbement décorée, où notre Philosophe donnoit un grand repas, & pour le mortifier il marcha avec des pieds fort sales sur de très beaux tapis de pourpre, en disant : « Je foule aux » pieds l'orgueil de Platon ». Platon lui répondit en riant : *Tu foules aux pieds mon orgueil avec un autre orgueil.*

Mais, si *Diogene* cherchoit à mortifier Platon, ce Philosophe lui rendoit quelquefois la pareille. Un jour *Diogene* eut la constance d'essuyer une grosse neige mêlée de grêle, pour exciter l'admiration de ceux qui passoient. Platon qui vit qu'ils étoient la dupe de cette momerie, leur dit : *N'ayez point pitié de* Diogene. *Si vous voulez qu'il se mette à couvert, cessez de le regarder.*

Notre Philosophe ne voulut point du tout se mêler du gouvernement : il se renferma dans l'étude unique de la Philosophie. Les Cyréniens lui envoyerent néanmoins des députés pour le prier de leur aller donner des loix ; mais il leur fit dire qu'*ils étoient trop attachés aux richesses, & qu'il ne croyoit pas possible qu'un peuple si riche pût être soumis aux loix.*

Les Thébains lui firent la même priere, & il n'y eut aucun égard, parcequ'*il les voyoit trop ennemis de l'égalité.* Et lorsque quelques peuples lui paroissoient disposés à suivre ses maximes, il leur envoyoit ses disciples pour les instruire.

Il continua donc de donner à Athenes des marques d'une sagesse & d'une vertu incorruptibles. Un jour qu'il se promenoit avec quelques-uns de ses disciples & de ses amis, *Timothée*, Général des Athéniens, qui revenoit de l'armée couvert de gloire, & qu'on regardoit à Athenes comme le sauveur de la patrie, *Timothée*, dis-je, l'aborda; & l'ayant entendu parler sur l'empire, que l'homme doit avoir sur ses passions, avoua que tous les honneurs dont il jouissoit n'étoient rien au prix du bonheur d'un Philosophe; que hors l'étude de la sagesse, il n'y avoit point de véritable bien; & il s'écria : « O heureuse vie ! O la véri» table félicité » !

Un vice que Platon tâchoit sur-tout de corriger, c'étoit celui de donner à des choses légeres, inutiles ou de peu de conséquence, plus de tems qu'elles ne méritent; & il saisit avec plaisir une occasion qui se présenta de faire

connoître ce vice aux Athéniens. *Anniceris*, de Cyrene, qui avoit donné la liberté à notre Philosophe, comme on l'a vu ci-devant, faisoit parade dans Athenes de mener mieux un char que les meilleurs Cochers. Il voulut un jour rendre le peuple témoin de son adresse. Il conduisit un char dans le parc de l'Académie, & lui en fit faire plusieurs fois le tour avec tant de justesse, que les roues passerent toujours sur la même ligne.

Tous les spectateurs trouverent cela si admirable, qu'ils éleverent *Anniceris* jusqu'aux nues; mais PLATON blâma tout haut cette gloire. Il n'est pas possible, dit il, qu'*Anniceris* n'ait employé beaucoup de tems à une chose si petite & si vaine, & que par conséquent il n'ait négligé des affaires importantes. D'ailleurs, ajouta-t-il, quand on s'occupe de ces bagatelles, on n'est guere capable de s'appliquer à ce qui est véritablement digne de notre estime & de notre admiration.

Enfin notre Philosophe manifesta sa grandeur d'ame & sa vertu dans une circonstance très délicate. *Chabrias*, Général des Athéniens, fut cité en Justice

par un coquin nommé *Cobryle*, pour avoir mal fait son devoir. PLATON qui connoissoit & le mérite & l'innocence de *Chabrias*, se présenta pour le défendre. *Cobryle* voulut l'arrêter, & lui dit: « Tu viens ici pour secourir un autre, » & ne crains-tu pas de boire la ciguë » comme ton Maître *Socrate* » ? Mais notre Philosophe lui répondit avec fermeté : *Autrefois quand ma patrie a eu besoin de ma vie, je l'ai exposée pour elle: aujourd'hui il n'y a point de danger qui m'étonne & qui m'oblige à abandonner mon ami.*

Pendant le reste de sa vie PLATON n'oublia rien pour perpétuer sa mémoire ou par ses ouvrages ou par ses discours, & il atteint ici la fin de sa carriere. Parvenu à la quatre-vingt-unieme année de son âge, il comprit qu'il n'avoit pas long-tems à vivre. Il fit son testament dans lequel on trouve ce seul trait qui soit digne de remarque. *Tychon, Bictas, Apolloniade & Denys continueront d'être esclaves d'*Adimante, *mon fils, à qui je laisse tous mes meubles & les autres effets spécifiés dans l'inventaire qui est entre les mains de Demetrius.*

Voilà un enfant qui est venu sans qu'on

qu'on ſache comment. M. *Dacier* dit que PLATON fut toujours fort ſage, & qu'il paſſa toute ſa vie dans le célibat (3). Y auroit-il une erreur dans ce teſtament, tel que nous l'a conſervé *Diogene de Laërce?* Ou ce fils ſeroit-il un enfant naturel?

On aſſure que ce Philoſophe a eu deux maîtreſſes qu'il aimoit paſſionnément: la premiere s'appelloit *Archeanaſſe*, & la ſeconde *Xantippe*. Il avoit fait pour elles des vers fort tendres qu'on a rendus ainſi: *J'aime* Archeanaſſe *malgré ſa vieilleſſe & ſes rides. Malheur à vous, qui avez été expoſés à ſes regards dans ſa jeuneſſe! Au milieu de quels feux ne vous êtes-vous pas expoſés?*

Il ſollicite *Xantippe* à lui accorder ſes bonnes graces dans les vers qu'il lui adreſſe; & pour l'y engager, il lui repréſente *que la beauté eſt une fleur qui paſſe très promptement; que ſi on ne ſe hâte d'aimer, on perd inutilement ſa jeuneſſe, & que la vieilleſſe vient à grands pas nous ravir nos beaux jours & tous nos plaiſirs.*

Si notre Philoſophe a eu un fils, c'eſt

(3) *Vie de Platon*, page 41.

ſans doute de *Xantippe*, car *Archeanaſſe* étoit trop âgée pour lui en donner. Mais ceci n'eſt point encore bien éclairci ; car pluſieurs Savants prétendent que PLATON n'a point eu de maîtreſſes, & que ces vers qu'on lui attribue ſont du Philoſophe *Ariſtippe*, qui ne les lui imputa que pour le décrier.

Quoi qu'il en ſoit de ces amours, la difficulté du teſtament n'eſt pas réſolue, & je ne ſais point ſi elle mérite de l'être. Abandonnons-la aux perſonnes curieuſes de ces ſortes de problêmes, & diſons que des vers qui s'engendrerent dans le corps de notre Philoſophe terminerent ſes jours. Il mourut à Athenes 345 ans avant *Jeſus-Chriſt*, âgé de quatre-vingt-un ans. On l'enterra avec pompe à l'Académie, & on chargea ſa tombe de pluſieurs épitaphes, dont voici les deux meilleures :

Cette terre couvre le corps de PLATON. Le Ciel contient ſon ame bienheureuſe. Tout honnête homme doit reſpecter ſa vertu.

Pour entendre l'autre épitaphe, il faut ſavoir qu'on avoit mis un aigle ſur ſon tombeau. On interroge l'aigle dans l'épitaphe, & on le fait parler.

Aigle, dis-moi pourquoi tu voles sur ce sépulcre, & à quelle demeure de l'Empirée tu vas. — Je suis l'ame de PLATON qui s'éleve au Ciel, tandis que la ville d'Athenes conserve son corps.

Après lui avoir rendu ces derniers devoirs, on songea à honorer sa mémoire. *Mithridate* lui éleva une statue. *Aristote* lui dressa un autel. On consacra par une fête solemnelle le jour de sa naissance, & on frappa des monnoies à son effigie.

A une physionomie extrêmement heureuse PLATON joignoit les plus belles qualités du cœur. Il avoit les mœurs douces & mêlées de gravité. Jamais on ne le vit rire immodérément, ni se mettre en colere. Il ne cherchoit dans toutes ses actions que la simplicité, la vérité, la justice. Sa maniere de parler étoit tout à la fois agréable & persuasive. Il ne se servoit jamais de son esprit pour venger ses injures particulieres, mais pour avoir raison de celles qu'on faisoit à ses amis ou à la vérité.

Comme il étoit persuadé que les hommes ne sont pas nés pour eux-mêmes, mais pour leur patrie, pour leurs parents & pour leurs amis, il étoit bien éloigné de croire que la Philosophie

devoit les faire méconnoître, & il enseignoit que la vie d'un Philosophe est la vie d'un homme entierement consacré au public, qui ne tâche de devenir meilleur que pour être plus utile, & qui ne fuit le tumulte des affaires que lorsque sa patrie refuse ses services, ou qu'il ne peut la servir utilement.

Voilà les belles qualités que tout le monde a reconnues à PLATON. On prétend aussi que ces qualités étoient ternies par trois défauts essentiels. Le premier est une humeur trop satyrique; le second, un naturel envieux & jaloux, qui ne pouvoit souffrir de concurrent, & qui le porta à contredire tacitement *Xenophon*, & à ne pas rendre justice à *Democrite*, dont il n'a jamais voulu parler dans ses écrits; & le troisieme, d'avoir inspiré à ses disciples un esprit de tyrannie, tellement que l'un d'eux, nommé *Euphræus*, étant à la Cour de *Perdiccas*, Roi de Macédoine, vouloit partager son autorité, & n'appelloit à sa table que des Philosophes.

C'est là sans doute un grand crime que de ne vouloir vivre qu'avec des Savants & des gens d'esprit. On peut juger par cette preuve du troisieme défaut

dont on tache la mémoire de PLATON. Les autres qu'on lui impute ne ſont pas mieux prouvés. Auſſi M. *Dacier* l'a bien vengé à cet égard. Mais ce qui le juſtifie encore davantage, c'eſt ſa belle morale, c'eſt ſa divine doctrine, en un mot c'eſt, ſi l'on peut parler ainſi, la vie de ſon eſprit. Voici en effet cette vie, ou l'analyſe de la philoſophie de ce grand homme, qui parle plus en ſa faveur que ſa meilleure apologie.

ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE *PLATON*.

Théologie, ou *de la Science de Dieu*.

Il n'y a qu'un Dieu, & Dieu eſt celui qui eſt; car il n'y a que Dieu qui ſoit véritablement. Dieu a créé le monde, & en le créant il n'a fait qu'exécuter l'idée éternelle qu'il en avoit conçue. En effet, le monde & tout ce qu'il renferme exiſtoient véritablement en Dieu avant que d'exiſter réellement. En lui *eſt le Verbe* * *qui a arrangé & rendu viſible*

* PLATON entend l'Entendement par le mot *Verbe*, & tous ſes Interpretes aſſurent que c'eſt le Fils de Dieu, parceque tout ce que notre Philoſophe attribue au Verbe convient parfaitement à *Jeſus-Chriſt*. Cependant, ſelon lui,

cet Univers. Celui qui est bienheureux admire premierement le Verbe, & après cela il est enflammé du desir d'apprendre tout ce qui peut être connu par une nature mortelle, persuadé que c'est le seul moyen de mener ici bas une vie bienheureuse.

Il faut aimer Dieu & le servir : il faut s'unir à lui ; & pour y être uni, il faut lui ressembler par la sainteté & par la justice. Ces deux biens ne peuvent être obtenus que par la priere, & la priere

---

Dieu ne peut se rendre visible aux hommes. Voici comment il le prouve : *Si Dieu se métamorphosoit, il prendroit une forme plus parfaite que la sienne ou moins parfaite. Or il est ridicule de dire qu'il se change en mieux ; car il y auroit donc quelque chose de plus parfait que lui, ce qui est absurde ; & il est impie d'admettre qu'il se change en quelque chose de moins parfait, car Dieu ne peut se dégrader. D'ailleurs, s'il paroissoit sous une autre forme que la sienne, il mentiroit, parcequ'il paroîtroit ce qu'il ne seroit pas. Il faut donc conclure de-là qu'il demeure dans sa forme simple, qui est seule la beauté même & la perfection.*

Les Interpretes de PLATON prétendent encore que ce Philosophe a connu la Trinité, puisqu'il établit pour principes le premier Bien, le Verbe ou l'Entendement, & l'Ame. Le premier bien est Dieu. Le Verbe, c'est le Fils de ce premier Bien, qui l'a engendré semblable à lui. Et l'Ame, qui est le terme entre le Pere & le Fils, c'est le Saint-Esprit.

Cette explication est adoptée par les Personnages les plus respectables, par saint *Justin*, saint *Jérôme*, saint *Cyrille*, saint *Augustin*, saint *Clément*, &c. qui ont écrit expressément que PLATON a connu le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit. Mais on a presque démontré de nos jours que c'est prêter à ce Philosophe des lumieres qu'il n'avoit pas, & qu'on ne peut avoir sans la révélation.

doit être animée par l'amour. La véritable félicité de l'homme, c'eſt d'être uni à Dieu; & ſon unique mal, d'en être ſéparé.

Le monde n'eſt que corruption, & il faut le fuir pour s'approcher de Dieu, qui ſeul eſt la ſanté & la vie. Pendant que nous vivons nous ſommes environnés d'ennemis, & nous avons à ſoutenir un combat éternel qui demande de notre part une réſiſtance ſans relâche, & dans lequel nous ne pouvons vaincre que lorſque Dieu vient à notre ſecours.

Dieu eſt la ſeule cauſe du bien, & ne peut être la cauſe du mal, qui vient toujours de notre déſobéiſſance & du mauvais uſage que nous faiſons de notre liberté.

L'ame n'eſt que ténebres, ſi Dieu ne l'éclaire; & les hommes ſont incapables même de bien prier, ſi Dieu ne leur enſeigne la priere qui peut ſeule leur être utile.

Il n'y a rien de ſolide & de réel que la piété: elle eſt la ſource des vertus, parceque c'eſt Dieu qui la donne.

Il vaut mieux mourir que pécher: il faut toujours apprendre à mourir, & cependant ſouffrir la vie pour obéir à Dieu.

C'eſt un crime de faire du mal à ſes ennemis & de ſe venger des injures qu'on en a reçues. On eſt plus heureux en ſouffrant l'injuſtice qu'en la faiſant.

L'amour-propre produit la diſcorde & la diviſion qui regnent parmi les hommes, & il eſt la cauſe de leurs péchés. L'amour du prochain, dont l'amour de Dieu eſt le principe, produit cette ſainte union qui fait le bonheur des familles, des républiques & des royaumes.

L'ame eſt immortelle : les morts reſſuſciteront. Il y aura un dernier jugement des bons & des méchants où l'on ne paroîtra qu'avec ſes vertus ou ſes vices, qui feront la cauſe du bonheur ou du malheur éternels.

Comme Dieu eſt très bon, il veut rendre tous les hommes heureux ; mais étant auſſi très juſte, il ne rend heureux que ceux qui lui reſſemblent, & punit ceux qui ont déshonoré ce ſacré caractere qu'il leur avoit imprimé. Dieu ayant en lui le commencement, le milieu & la fin de toutes choſes, agit toujours ſelon ſa nature, ſans jamais s'en écarter : il eſt ſuivi de la juſtice qui ne manque pas de punir les forfaits commis contre ſa loi. Ceux qui veulent être heureux ſe

conforment à cette justice divine avec humilité ; au lieu que celui qui est orgueilleux & qui présume assez de soi pour croire qu'il n'a pas besoin de conducteur, & qu'il est capable de se conduire & de conduire les autres, est abandonné de Dieu à cause de cet orgueil.

Il ne faut pas croire que cet Etre suprême perde jamais les hommes de vue ; car s'il négligeoit les hommes, ce seroit par malice, ou par ignorance, ou par foiblesse, ou par négligence, ou par paresse : mais aucun de ces vices qui sont en nous, ne peut se trouver en Dieu, qui, étant souverainement parfait, est la bonté, la science, l'intelligence, la force, la prudence, l'activité même : il a donc soin de toutes choses ; car il les a créées, & elles sont à lui. Comment négligeroit-il donc les hommes qui lui appartiennent particulierement ?

Aussi, tôt ou tard, Dieu rend à chacun ce qui lui est dû, selon ses œuvres. Les bons qui ont été malheureux dans cette vie, sont récompensés dans l'autre ; & les méchants qui ont toujours joui des plaisirs du siecle, sont punis dans les enfers. C'est une suite nécessaire de la justice de Dieu.

Ceux-là ſont méchants qui nient la Divinité, qui combattent la Providence, qui blaſphêment contre Dieu, en diſant qu'il ſe laiſſe corrompre par leurs offrandes; qui, de leur autorité privée, enſeignent ou pratiquent dans leurs maiſons des cultes particuliers.

Perſonne ne doit avoir dans ſa maiſon ni chapelle ni autel; & lorſque quelqu'un veut offrir des ſacrifices, il faut qu'il aille dans les temples publics; qu'il mette ſes victimes & ſes offrandes entre les mains des Prêtres & des Prêtreſſes, car il n'appartient pas à tout le monde de conſacrer des autels: c'eſt l'ouvrage des Prêtres qui doivent être par conſéquent des perſonnes très ſages & très éclairées. Il faut qu'ils ſoient nés de légitime mariage & ſans aucune imperfection corporelle; qu'ils aient été élevés dans des maiſons chaſtes; qu'ils aient les mains pures de ſang; qu'ils ne ſoient tachés d'aucune des ſouillures qui bleſſent Dieu, & qui ſont incompatibles avec la ſainteté de leur caractere, & que leur pere & leur mere aient vécu avec la même pureté.

Enfin le culte de Dieu eſt d'autant plus néceſſaire & plus important, que

c'eſt uniquement en lui que réſide le ſouverain bien, parcequ'il eſt ſeul le tréſor & la perfection de la lumiere, & l'auteur des véritables & ſolides voluptés. Mais, pendant que nous ſommes ſur la terre, nous ne pouvons acquérir ce ſouverain bien qu'imparfaitement, & nous n'en jouirons pleinement qu'après la mort, parceque ce n'eſt qu'après la mort que nous connoîtrons clairement ce que nous ne connoiſſons qu'obſcurément pendant la vie.

Morale de PLATON.

La ſcience propre de l'homme ou la Morale conſiſte à vivre conformément à la nature, c'eſt-à-dire à la volonté de Dieu, ſeul auteur du ſouverain bien. Et comme le but de tous nos deſirs eſt d'obtenir de lui les biens néceſſaires pour l'ame & pour le corps, on partage les biens en biens humains & en biens divins.

Les biens humains ſe partagent en biens du corps & en biens de la vie. Les biens du corps ſont la ſanté, la beauté, la bonne diſpoſition, la force, &c. Les biens de la vie ſont les amis, les richeſſes,

enfin tout ce qui peut nous procurer des ſatisfactions & des plaiſirs.

Les biens divins ſont les biens de l'ame, c'eſt-à dire tout ce qui rend l'ame capable de connoître, d'aimer & d'embraſſer ce qui eſt bon, ce qui eſt beau, &c. Ces biens ſe partagent en ceux que donne la nature & en ceux que donne l'éducation. Les biens que donne la nature, ſont l'imagination & la mémoire, qui dépendent proprement de l'eſprit; & les biens de l'éducation ſont ceux que l'étude & l'exercice de la raiſon procurent. Ce qui n'eſt qu'ébauché eſt un acheminement à la vertu; & ce qui eſt fini, c'eſt la vertu, qui eſt la perfection de la nature & le plus excellent de tous les biens. Auſſi c'eſt dans elle que conſiſte le bonheur de la vie, qui ne peut pas être cependant abſolument heureuſe ſans les biens du corps, & ſans les autres biens qui ſont néceſſaires pour l'uſage de la vertu.

De là naît l'obligation indiſpenſable de travailler à remplir les devoirs que la nature impoſe: obligation qui engage à fuir l'oiſiveté & à mépriſer les voluptés criminelles, & qui porte néceſſairement

à souffrir toutes sortes de travaux, de douleurs même, pour ce qui est juste & honnête : d'où résultent l'amitié & la justice, qui sont préférables à tous les plaisirs & à toutes les commodités de la vie.

Il y a trois sortes d'amitiés : la naturelle, la sociale & celle d'hospitalité. L'amitié naturelle est cette tendresse que les peres & les meres ont pour leurs enfants, & cependant qui porte les parents à s'entr'aimer les uns les autres. L'amitié sociale n'est formée par aucun lien du sang : elle naît d'une liaison contractée par l'habitude. Et enfin l'amitié d'hospitalité est un attachement qui se forme avec des personnes qu'on reçoit ou chez qui on est reçu.

Dans cette amitié est comprise la charité ou l'humanité : on entend par-là rendre service. Il y a quatre manieres de le faire : par sa bourse, par sa personne, par ses talents & par la parole. On rend service par la bourse, en faisant du bien à ceux qui en ont besoin ; par sa personne, lorsqu'on va délivrer quelqu'un de l'oppression ; par ses talents, en instruisant ceux qui en savent moins que nous ; & par la parole, lorsqu'on défend un ami qui est accusé en Justice.

Les biens humains sont subordonnés aux biens divins ; & quand on a ceux-ci, on a tous les autres. Le premier de tous, c'est la prudence. Viennent ensuite la justice, la force & la tempérance. La prudence fait qu'on agit en tout sagement. La justice empêche que, dans la société civile, on ne viole le droit de personne. La force encourage à persévérer dans ce qu'on a entrepris, malgré la crainte & les dangers ; & la tempérance amortit les passions, écarte la volupté, & contient dans les bornes d'une vie réguliere.

Les biens divins ne peuvent être donnés par les hommes, & nous ne pouvons les acquérir par notre travail. C'est Dieu seul qui les distribue par sa grace, & c'est à lui seul qu'il faut les demander.

Législation de PLATON.

De tous les gouvernements, le gouvernement monarchique est le plus parfait, parcequ'il approche plus du premier modele ; mais il faut que sa puissance soit modérée par la loi, qui tient lieu de raison suprême. Car toute politique qui tend à rendre puissant le Maître aux dépens des sujets, & qui fait

consister la qualité du Souverain à assurer & à augmenter sa puissance, en laissant aux particuliers comme des vertus d'esclave la justice, la patience, la bonté, la fidélité, l'humanité, est une tyrannie ouverte. Le but de la vraie politique est de faire vivre tous les citoyens ensemble en société comme freres, le plus heureusement qu'il est possible, sans pauvreté, sans richesses, dans les regles de la justice & de la sainteté.

Les hommes se réjouissent quand ils sont heureux, & ils sont heureux quand ils se réjouissent. De-là vient ce penchant qu'ils ont au plaisir. Mais un sage Législateur doit les empêcher de se jetter dans les excès auxquels la nature se borne quand elle est abandonnée à elle-même.

Son premier soin doit donc se porter à l'éducation des enfants pour tempérer par la pratique des actions vertueuses l'amour déréglé des plaisirs. A cette fin, rien n'est plus efficace que d'accoutumer de bonne heure les enfants à des gestes, à des contenances, à des mouvements honnêtes, & de veiller à ce qu'ils n'entendent ni n'apprennent que des vers & des chansons propres à inspirer la vertu.

Ainsi il doit être défendu aux Peintres, aux Poëtes, & en général aux Ecrivains de s'écarter dans leurs ouvrages des regles que prescrivent & la décence & la beauté, afin que les jeunes gens fassent leur profit de tout, & que tout ce qui frappera leurs yeux & leurs oreilles venant d'un bon fonds, c'est-à-dire d'un sujet qui est beau par lui-même, soit comme un bon air qui, ayant passé par des lieux salubres, porte avec lui la santé, & qu'insensiblement il les accoutume à aimer ses beaux discours, & à y conformer toutes les actions de leur vie.

Défenses donc à toutes personnes de chanter d'autres chansons que des chansons approuvées, & de changer les danses reçues, sous peine d'être dénoncées aux Conservateurs des Loix, réunis avec les Prêtres. Premiere Loi.

Seconde Loi. Qu'aucun Poëte dans ses imitations ne s'éloigne d'aucune des maximes que la nation a adoptées comme bonnes & comme justes, & qu'il se garde bien de montrer ses ouvrages à aucun particulier, avant qu'ils aient été vus & approuvés des Juges établis pour cela.

Il en ſera de même pour les pieces de Théâtre. La Comédie eſt un plaiſir utile, un délaſſement à la fois agréable & inſtructif. Elle fait connoître les ridicules & les vices, & par conſéquent les choſes honnêtes & les vertus; car on ne peut acquérir, par exemple, la ſageſſe & la prudence, qu'en ſachant leurs contraires. Ce n'eſt pas qu'un homme naturellement vertueux ne puiſſe diſtinguer le bon du mauvais, l'honnête du malhonnête ; mais il faut qu'il en ſoit aſſuré, de crainte que par ignorance il ne tombe dans le ridicule, & ne diſe ou ne faſſe quelque choſe d'indécent ; & le tableau des ridicules que préſente la Comédie peut parer à cet inconvénient. Malgré cela, pour faire ces imitations, c'eſt-à-dire pour jouer la Comédie, on n'emploiera que des eſclaves ou des étrangers mercenaires, & il ſera défendu à tout homme & à toute femme libres de s'en mêler.

Un des grands obſtacles à la félicité des hommes, c'eſt la cupidité, l'envie de s'approprier le bien d'autrui. C'eſt donc une loi importante à obſerver que celle-ci : « Tu ne prendras point le bien » d'autrui, & tu ne toucheras point à ce

» que tu n'as pas posé ». Ainsi il n'est pas permis de s'emparer d'un trésor qu'on découvriroit, car ce trésor appartient à un Maître, & il faut attendre que ce Maître ou ses héritiers viennent s'en emparer. Un trésor dans nos coffres ne vaut pas les progrès que nous faisons dans la vertu & dans la justice, quand nous avons le courage de le mépriser. D'ailleurs, si nous nous l'approprions, c'est une source de malédictions sur notre famille.

Comme l'injustice regne sur-tout dans le Négoce, il doit être défendu à tout Marchand d'avoir deux mots & de vanter faussement ce qu'il veut vendre.

Pour empêcher que les mœurs étrangeres ne viennent corrompre celles des citoyens, & que celles-ci étant corrompues, les loix ne deviennent inutiles, il ne sera pas permis à tout le monde de voyager; mais l'Etat fera choix de ceux à qui il donnera cette permission. Il faut qu'ils aient quarante ans passés, & que ce soient des gens sages & capables de remarquer ce qu'il y aura de bon dans les autres Républiques, & d'en faire un fidele rapport à leur retour, afin que sur leurs mémoires on augmente ou que l'on

corrige les loix reçues, & que le gouvernement devienne par-là plus parfait.

Mais rien ne contribue davantage à ce parfait gouvernement que d'employer les hommes suivant leurs talents. Chacun a les siens qu'il doit cultiver. Dieu qui nous a créés, a mêlé de l'or dans ceux qui sont dignes de commander : il a mêlé de l'argent dans ceux qui sont capables de les aider dans leurs fonctions ; & il a mêlé du fer & du cuivre dans les hommes qui ne sont propres qu'à être laboureurs ou artisans. Mais il arrive quelquefois que celui qui est mêlé d'or a des enfants qui ne sont mêlés que d'argent, & réciproquement que ceux qui ne sont mêlés que d'argent ont des enfants qui sont mêlés d'or.

La chose donc que Dieu recommande le plus aux Princes, c'est de bien observer leurs enfants dès leur naissance, pour bien discerner ce qui a été mêlé dans leur premiere formation, afin que s'ils y reconnoissent du fer ou du cuivre (c'est-à-dire peu de génie, ou de mauvaises qualités), ils les placent sans égard à leur naissance dans le rang qui leur est destiné par la nature, & qu'ils les fassent laboureurs ou artisans : car les citoyens

périront quand ils seront sous un gouvernement de fer ou de cuivre.

Aussi, dans le choix des Magistrats, on ne doit avoir égard ni à la naissance, ni aux richesses, ni au crédit, ni à la puissance, mais seulement au mérite & à la piété. Les meilleurs Magistrats sont ceux qui rendent le plus d'obéissance aux loix. Par-tout où la loi est la Maîtresse & où les Magistrats sont ses esclaves, les biens abondent & le bonheur les suit; au lieu qu'on ne voit que ruine & désolation, lorsque le Magistrat est le Maître & la loi la servante.

Il n'est pas possible de détailler ici les loix particulieres qu'établit PLATON pour faire un bon gouvernement, d'autant mieux que ces loix particulieres ne peuvent servir que pour le tems & le lieu où elles ont été faites. Il suffit de dire que ce Philosophe, dans sa législation, n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter & assurer le bonheur d'une République. Il regle les mariages, les divorces, l'éducation des enfants, les testaments, les tuteles, la guerre, la paix, & ne laisse pas une seule partie de la vie civile, sans la diriger par quelque précepte ou par quelque loi, pour em-

pêcher qu'on n'y commette des fautes ou qu'on n'y faſſe des injuſtices.

Syſtême du monde de PLATON.

Dieu a tiré le monde du néant, & après l'avoir créé, il lui a donné l'arrangement & l'ordre, en en ſéparant & plaçant les éléments en leur lieu convenable. Il a renfermé en lui toutes les choſes ſenſibles: d'où il ſuit, 1°. qu'il eſt unique, car il ne peut y avoir rien au-delà du tout; 2°. qu'il eſt rond, car la figure ſphérique eſt la plus parfaite de toutes les figures; 3°. qu'il ne peut finir que par la volonté ſeule de celui qui l'a formé; car le changement de tous les êtres ne pouvant venir que de ce qui eſt hors d'eux, & n'y ayant rien au-delà du monde, il n'y a que Dieu qui puiſſe le détruire.

Comme les deux premieres qualités, c'eſt d'être viſible & palpable, & qu'il n'y a rien de viſible ſans feu & de ſolide ſans terre, Dieu créa d'abord la terre & le feu, qu'il unit & lia avec l'air & l'eau, parcequ'il y a la même proportion entre l'eau & la terre qu'entre l'air & le feu (ſuivant PLATON). Ce lien proportionnel eſt le lien divin, qui rend

le monde si solide, qu'il ne pourra jamais finir que par la volonté seule de celui qui en est l'auteur, l'altération & la vieillesse de ses parties servant au contraire à l'entretenir & à le renouveller.

Cette solidité ne suffisoit pas pour donner la vie aux êtres qui le composent. Aussi Dieu lui donna une ame, qui est une substance déliée répandue dans tout l'Univers. Cette substance est composée de deux parties, dont l'une est très pure & en tout incorporelle, & l'autre moins pure, mais cependant pure, si on la compare à l'épaisseur & à l'impureté des corps: ensorte que la premiere ne paroissant point du tout par sa nature s'unir avec les corps, la seconde est comme une enveloppe qui l'embrasse & lui sert de véhicule pour la faire passer dans les corps qu'elle doit animer.

Dieu créa ensuite le Soleil & la Lune, dont le cours est la mesure des jours, des nuits, des mois, des années & des saisons. Il donna aussi le mouvement aux autres astres qu'il arrangea ainsi: La Terre, la Lune, le Soleil, Venus, Mercure, Mars, Jupiter & Saturne.

En formant ces corps célestes, il créa

aussi le tems, car le tems ne subsistoit pas avant la création du monde : il ne peut subsister qu'avec le mouvement, bien différent de l'éternité qui subsiste seule par elle-même, sans être ni vieille ni jeune. C'est d'elle seule qu'on dit proprement qu'elle est. Les termes de passé, de présent & de futur ne peuvent lui convenir, parcequ'ils sont des parties fluides du tems, dont le propre est de naître toujours & de n'exister jamais.

Après avoir ordonné le ciel, Dieu pensa à la création des animaux sans lesquels le monde ne pouvoit être parfait; & il voulut qu'il y en eût autant d'especes que le monde avoit de parties, c'est-à-dire de célestes, d'aériens, d'aquatiles & de terrestres. Les célestes sont ce que nous appellons les Anges. Dieu leur ordonna de faire les trois autres sortes d'animaux, parceque s'il les avoit créés lui-même ils auroient été immortels, tout ce qui vient immédiatement de Dieu devant être nécessairement immortel de sa nature.

Ces Intelligences formerent d'abord le corps de l'homme à qui Dieu donna une ame qu'il fit de même nature que celle du monde, mais moins parfaite,

parcequ'il n'étoit point juste (suivant Platon) que l'homme, qui n'étoit qu'une partie de l'Univers, fût aussi parfait que l'Univers même. En animant le premier homme, Dieu créa en une seule fois les ames de tous les hommes, & les distribua dans toutes les spheres célestes.

L'union de l'ame & du corps a produit nécessairement les passions dans l'homme. Quand l'ame est la maîtresse, l'homme mene une vie tempérante & juste; & dans ce cas, en quittant le corps, elle retourne à l'astre où elle étoit avant d'avoir donné la vie à l'homme. Mais, lorsqu'elle est esclave du corps, qu'elle satisfait ses desirs les plus immodérés, elle est punie après la mort de toutes ses impuretés, & mille ans après, elle a liberté de choisir le genre de vie qu'elle aime le mieux. Si elle veut vivre dans le désordre, elle va animer des bêtes, & elle devient de jour en jour plus vicieuse, jusqu'à ce que venant enfin à connoître l'empire de la raison, elle se purge de toutes les ordures des éléments & retourne à son premier être *.

* Ceci ne s'accorde pas avec ce que soutient Platon

Les

Les erreurs, la ſcience & la ſageſſe de l'homme dépendent de l'empire que l'ame a ſur le corps. Lorſqu'elle eſt comme inondée par le torrent de la matiere, elle ne peut plus diſtinguer la vérité de l'erreur. Si au contraire elle modere le cours de ce torrent, elle voit toutes choſes comme elles ſont; & fortifiée par l'étude & par l'expérience, elle en pénetre les cauſes, & parvient par là à la véritable ſcience. De la juſte proportion entre les mouvements de l'ame & du corps viennent la ſanté & la vertu, comme les maladies viennent de leur contraire.

Si l'ame eſt trop forte pour le corps, elle l'affoiblit, elle l'uſe. Si c'eſt le corps qui eſt plus fort que l'ame, comme il n'a ſoin que de lui-même, il s'augmente, il ſe fortifie de jour en jour, & laiſſe l'ame dans un oubli, dans une eſpece de léthargie qui lui cauſe une ſtupidité & une ignorance qu'elle ne ſauroit diſſiper.

dans ſa Théologie, ſavoir, qu'après la mort les hommes ſeront punis ou récompenſés ſuivant qu'ils auront été méchants ou vertueux. Mais ce n'eſt pas là la ſeule contradiction qu'on trouve dans les écrits de PLATON. Ce Philoſophe étoit plus Moraliſte que Phyſicien, & il auroit peut-être mieux fait de ne pas écrire ſur la Phyſique, qu'il n'affectionnoit pas beaucoup.

Pour conserver donc la santé de ces deux parties, il faut les exercer toutes deux également. Celui qui est appliqué à l'étude ne doit pas négliger les exercices du corps; & celui qui par état est obligé de faire son capital des exercices du corps, ne doit pas mépriser la méditation & l'étude. Mais, dans ces deux états, il faut bien prendre garde de ne point aller d'une extrémité à l'autre, & de ne pas passer, par exemple, d'un grand repos à un grand travail. Il faut imiter la nature dont le mouvement est toujours égal, sans reprises & sans secousses.

Physique de PLATON.

Etant hommes, nous ne devons pas espérer de connoître à fond la nature. Tout ce que peut faire un Philosophe, c'est de découvrir des vraisemblances, les vérités pures n'étant connues que de Dieu, qui peut seul les faire connoître.

Ce que nous savons peut-être, c'est que la nature est composée d'esprit qui agit, & de matiere sur laquelle il agit. L'esprit qui agit est un être éternel, infini, très bon, immuable, qui n'a ni commencement ni fin, & qui est tou-

jours le même. La matiere est une masse vuide, informe, qui naît toujours & qui n'existe jamais.

Assurément ce n'est pas savoir une chose importante que de savoir cela; cependant la Physique de PLATON ne va guere au-delà. Quelque peine qu'il se soit donnée pour expliquer la nature des éléments par la seule disposition & par la configuration des parties de la matiere, qui font, selon lui, la différence des sensations & des affections des corps; quelque soin qu'il ait pris pour expliquer les couleurs, qui ne sont, à ce qu'il prétend, que la réflexion de la lumiere; enfin quoiqu'il se soit attaché à expliquer la production & la nature des minéraux, des métaux, des huiles, des liqueurs, des météores, &c. il n'a qu'ébauché un systême de Physique. Son intention n'étoit pas même d'en faire davantage. Il regardoit la Physique comme un jeu, un divertissement, & non comme une occupation véritable.

Une partie de la Physique l'a pourtant intéressé particulierement, c'est celle de la Physiologie, ou de l'Economie animale du corps humain. Comme l'étude de l'homme a été sa principale

& presque son unique étude, il a voulu en connoître la composition, & il a écrit en conséquence un ouvrage sur l'Anatomie qui ne lui fait point honneur. On y voit que PLATON étoit encore moins savant en Anatomie qu'on ne l'avoit été avant lui.

Il y a néanmoins dans cet ouvrage deux raisonnements singuliers : c'est sur les fonctions de la rate & du foie. La rate, dit-il, est une substance creuse & molle, qui, comme une éponge, nettoie les intestins, en se chargeant de toutes les ordures qui s'amassent autour du foie pendant les maladies : ce qui la fait enfler & bouffir, & elle revient à son premier état lorsque le corps a été purgé.

La fonction du foie est encore bien plus importante que celle de la rate, dans le systême de PLATON. L'esprit, dit-il, occupé à distribuer les aliments dans la partie basse du ventre, prendroit peu de part à ce qui se passeroit dans la région supérieure, & dans le siege de la raison dont il n'entendroit jamais les ordres, si Dieu n'eût fait le foie. Cette partie du corps humain a une superficie extrêmement polie, sur laquelle

l'ame imprime par le moyen de la pensée les images de tout ce dont elle veut l'informer.

On peut juger par ces traits de la Physique de notre Philosophe. Ce n'est pas là son beau côté. On a vu ci-devant en quoi il est véritablement grand. C'est dans la science de Dieu, c'est dans la Morale. Lorsqu'on lit ses écrits sur cette matiere avec attention, & qu'on réfléchit sur ce qu'il enseigne, « on voit clai-
» rement (comme le remarque fort
» bien M. *Dacier* dans son beau *Discours*
» *sur* PLATON) que Dieu, pour fermer
» la bouche à l'incrédulité, préparoit
» déja la conversion des Païens qui
» avoit été si souvent prédite par les
» Prophetes; car n'est-ce pas l'ouvrage
» de Dieu & comme un prélude de
» cette conversion, qu'un Païen qui,
» dans la plus idolâtre de toutes les
» villes, & près de quatre cents ans
» avant que la lumiere de l'Evangile
» éclairât l'Univers, annonce & prouve
» une grande partie des vérités de la
» Religion Chrétienne » ?

Il est encore remarquable que PLATON avoit une idée si grande & si vraie de la souveraine Justice, & qu'il connoissoit

ſi parfaitement la corruption des hommes, qu'il a ſoutenu que ſi un homme ſouverainement juſte vient jamais ſur la terre, *il ſera fouetté, tourmenté, mis aux fers; on lui brûlera les yeux: enfin après lui avoir fait ſouffrir tous les maux, on le mettra en croix, & par-là on lui fera ſentir qu'il ne faut pas s'embarraſſer d'être juſte, mais de le paroître* (4).

Pluſieurs perſonnes ont prétendu que ce paſſage de Platon eſt une prophétie des tourments de *Jeſus-Chriſt*, qui fut fouetté & crucifié. Mais c'eſt ériger en Prophete un Philoſophe à qui la ſeule raiſon échauffée par l'injuſtice des hommes a pu arracher ces expreſſions exagérées. Le Cardinal *Beſſarion*, *Marcile Ficin*, *Guillaume Poſtel*, *Jean Pic de la Mirandole*, &c. ont auſſi voulu que ce Philoſophe ait apperçu d'avance les myſteres du Chriſtianiſme. L'un d'eux aſſure même qu'en liſant les ouvrages de Platon, il s'imagine lire les épîtres de ſaint *Paul*.

Dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, on l'a loué d'avoir tranſporté

(4) *La République de Platon*, Liv. II, page 78 de la Traduction Françoiſe.

dans ſes écrits ce que les Livres ſaints contiennent de plus reſpectable. C'eſt donner à PLATON des éloges qu'il ne mérite pas, car ce grand homme ne connoiſſoit nullement la doctrine des Juifs; & quand il l'auroit connue, ces peuples n'auroient pas ſouffert qu'on portât la main ſur l'Ecriture, & qu'on travaillât à aucune verſion de ce Livre ſaint.

Auſſi un Auteur judicieux (le P. *Simon*) ſoutient avec raiſon que « ce ſont là de » vaines imaginations & de pieuſes chi» meres. On doit bien ſe donner de » garde, ajoute-t-il, d'être de ces ad» mirateurs qui relevent la morale & l'é» loquence des Païens au-delà de ce » qu'elles méritent. Leur morale eſt fort » au-deſſous de la Chrétienne, & les » vertus les plus héroïques ne ſont que » des fantômes en comparaiſon de celles » des grands hommes de l'ancienne & » de la nouvelle Loi » (5).

La Philoſophie de PLATON a été bien mieux appréciée par les Chrétiens & les Païens, lorſque ceux-là ont dit que par ſes principes elle menoit naturelle-

(5) *Hiſtoire critique du vieux Teſtament*, Liv. III.

ment à la Religion chrétienne, & que ceux ci l'ont considérée comme une doctrine qui renferme une morale aussi parfaite que celle de la Religion chrétienne, & qui pouvoit même tenir lieu de cette sainte Religion. Car il est certain qu'elle a mérité les éloges des plus grands Docteurs de l'Eglise, qui sont sortis de l'école de ce grand homme.

C'est à ces titres que PLATON s'est acquis l'épithete de *Divin*, & qu'il s'est montré digne des honneurs qu'on lui a rendus. On a une belle édition des œuvres de ce Philosophe, en trois volumes *in-fol.* en Grec & en Latin, par *Serranus*, imprimés par *Henri Etienne*.





ARISTIPPE*.

PEndant que *Platon* enseignoit la Philosophie à Athenes, ARISTIPPE tenoit des conférences savantes à Cyrene, sa patrie. Il avoit été disciple de *Socrate*; mais il s'en faut bien que sa doctrine soit aussi belle & aussi pure que celle de son Maître.

On ne sait point exactement en quel tems il naquit. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il florissoit vers la quatre-vingt-seizieme olympiade, trois cents quatre-vingt-huit ans avant *Jesus-Christ*. Ses parents, qu'on ne connoît pas, négligerent tout-à-fait son éducation. Ils ne songerent qu'à l'habiller proprement & à le promener de ville en ville, sans lui rien apprendre de solide: ce qui lui donna un goût pour la parure qu'il conserva toute sa vie. Cependant la nature

* *Diogene de Laërce*, Liv. II; & *la Vie d'*Aristippe traduite de *Diogene de Laërce*, par M. *Lefevre*, avec des notes, dans le second Volume des *Mémoires de Littérature* de M. *Salengre*. *Stollii Histor. Litt.* Part. sec. *in Vitâ Aristippi*. *Suidas*, Tom. I. *Stobæus*, Serm. 46. *Stanl. Histor. Philosoph.* Part. III, *in Aristippo*, Cap. VIII. *Jac. Bruckeri Hist. crit. Philosoph.* Tom. I. *Dictionn. histor. & crit.* de M. *Chaufepié*, art. *Aristippe*.

ne l'avoit point destiné à ce genre de vie, & son génie n'attendoit qu'une occasion pour se développer. Le hasard la lui fournit bientôt heureusement.

Etant allé aux jeux olympiques, il entendit parler de *Socrate*. Un homme instruit, nommé *Ischomaque*, en faisoit un éloge pompeux. Cela frappa le jeune ARISTIPPE. Il lui demanda par quel moyen *Socrate* s'étoit acquis l'estime publique. *Ischomaque* le lui expliqua imparfaitement; mais il en dit assez pour faire naître dans l'ame de notre Philosophe une violente passion de l'entendre. Il en devint maigre & pâle, & il ne se rétablit que lorsqu'il fut arrivé à Athenes. De tous les discours de *Socrate*, il goûta sur-tout celui de la volupté. Ce grand homme s'en apperçut; & quoiqu'il l'eût reçu avec sa bonté ordinaire, il évita toujours de se familiariser avec lui.

ARISTIPPE s'arrêta donc à la volupté, & fit consister en elle le véritable bonheur. Il étudia même particulierement cette matiere, & jugea qu'il n'y a dans l'homme que deux passions, la volupté & la douleur. La volupté, disoit-il, est un mouvement doux &

agréable, & la douleur eſt un mouvement âpre & fâcheux. La volupté eſt un bien, quoiqu'elle ait quelquefois une cauſe honteuſe; mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit déſirable. En analyſant le plaiſir, qui eſt l'ame de la volupté, il trouva qu'il ſe réduit au préſent, & que le ſouvenir du paſſé & l'attente de l'avenir eſt ridicule, puiſqu'il n'y a rien de bon que ce que l'expérience nous fait ſentir actuellement être tel. Enfin il ajoutoit que ni le paſſé ni l'avenir ne le touchoient point, l'un n'étant plus, l'autre n'étant point encore, & ne promettant rien de certain: d'où il conclut que les hommes ne doivent s'inquiéter ni du paſſé ni de l'avenir, car c'eſt le caractere d'une ame ferme & bien diſpoſée que d'être tranquille à cet égard.

Ces idées lui parurent ſi vraies, qu'il en fit un corps de doctrine; & comme il craignoit que cette doctrine n'effarouchât d'abord les amateurs de la ſageſſe, il les avertit de bien faire attention que la vertu n'eſt eſtimable qu'en tant qu'elle eſt une ſource de plaiſirs.

Pluſieurs perſonnes donnerent dans le piege. On accourut chez notre Philoſo-

phe pour étudier sous lui cette nouvelle morale; mais on ne fut pas accueilli comme on l'étoit chez *Socrate*. Quoiqu'ARISTIPPE possédât un bien considérable, qu'il eût trois métairies, il exigea un honoraire de ceux qui se présenterent à sa porte en qualité de disciples. *Socrate* l'ayant appris, voulut lui faire sentir l'indécence de ce procédé, & il lui demanda: « D'où est venu tout le » bien que vous avez, ARISTIPPE »? A quoi il répondit: *D'où vous est venu le peu que vous avez*, *Socrate?* Cependant notre Philosophe, piqué de ce reproche, lui envoya l'honoraire de ses disciples, lequel se montoit à 400 livres; mais *Socrate* le lui renvoya avec cette réponse: « Mon bon génie ne me permet pas de » recevoir des présents de cette nature ».

Ce refus ne fit point changer à ARISTIPPE sa maniere d'enseigner. Aussi un pere lui ayant demandé à quel prix il vouloit se charger de l'éducation de son fils, notre Philosophe lui répondit, *six cents drachmes*, c'est-à-dire quinze pistoles de notre monnoie. Vous me ruinez, s'écria le pere: j'aurois un esclave pour cette somme. *Vous en auriez deux*, reprit froidement ARISTIPPE: *celui que vous acheteriez & votre fils.*

Après avoir demeuré quelque tems à Athenes, ce Philosophe parcourut toutes les autres villes de la Grece, & alla s'établir à Egine, où il commença à vivre conformément à ses principes. Il s'habilla fastueusement, se parfuma, & rechercha le commerce des femmes. *Socrate*, ayant été instruit de cette conduite, voulut le rappeller à un genre de vie plus réglé : mais il se moqua de ses exhortations. L'amour des plaisirs le dominoit absolument ; & comme sa philosophie s'accommodoit assez avec ce goût, il s'y livroit sans réserve. C'est ce qu'il fit voir lors de l'arrivée de la fameuse *Laïs* à Egine.

Cette courtisane venoit tous les ans dans cette ville pour assister aux fêtes de Neptune qu'on y donnoit. ARISTIPPE s'empressa à faire connoissance avec elle ; & il fut si charmé & de sa figure & de ses manieres, qu'il en devint passionnément amoureux. Le séjour de *Laïs* à Egine ne fut pas long. Les fêtes étant finies, elle quitta cette ville pour s'en retourner à Corinthe où elle demeuroit. Cette séparation fut très douloureuse pour notre Philpsophe ; mais il ne renonça pas au plaisir de la revoir. Il

résolut de l'aller voir à Corinthe, & disposa tout pour se mettre en chemin. Il s'embarqua donc peu de tems après le départ de *Laïs*. Son voyage ne fut pas heureux. Il essuya en pleine mer une tempête violente qui mit le vaisseau dans un péril imminent. Il en fut ému, & ayant laissé paroître quelque trouble sur son visage, un passager qui le connoissoit lui dit : « D'où vient que » nous autres ignorants n'avons point » de peur, tandis que les Philosophes » tremblent » ? *Parceque*, répondit ARISTIPPE, *le risque n'est pas pareil, & que la vie d'une bête ne vaut pas celle d'un homme.*

Arrivé à Corinthe, il alla sans retenue passer des journées & des nuits entieres chez la *Laïs*. Quelqu'un le lui reprocha. *Cela n'est rien*, dit-il : *je possede* Laïs, *mais elle ne me possede pas ; car le plaisir n'est pas vice : c'en est un seulement d'être esclave de ses plaisirs.* Mais, lui répliqua-t-on, vous êtes bien peu délicat dans vos plaisirs. Premierement, vous payez cherement les faveurs d'une femme qui les accorde à d'autres pour rien. En second lieu, n'avez-vous pas honte d'habiter avec une femme qui reçoit chez elle tant de personnes ? A la pre-

miere objection, notre Philosophe répondit : *Je la paie pour en jouir, non pour empêcher les autres d'en jouir. Quant à la question que vous me faites*, ajouta-t-il, *dites-moi, s'il vous plaît, est-il indécent de demeurer dans une maison que d'autres ont occupée, ou de naviger dans un vaisseau où il y a des passagers? Non, sans doute, répondrez-vous. Eh bien! par la même raison il n'est pas plus indécent d'aimer une femme que d'autres ont possédée.*

On insista, & on lui dit : Mais enfin *Laïs* ne vous aime point. Quel plaisir pouvez-vous avoir avec une femme dont vous n'êtes pas aimé? *Belle raison!* s'écria notre Philosophe. *Le vin & les poissons ne m'aiment surement pas, cela empêche-t-il que je ne m'en nourrisse avec plaisir?*

Un jour, en allant chez la *Laïs*, il y trouva un jeune homme qui rougit de se voir surpris avec une courtisane : *Mon fils*, lui dit ARISTIPPE, *rassurez-vous; le mal n'est pas d'entrer ici, mais de ne pouvoir sortir quand on y est.*

Cependant notre Philosophe se dégoûta de *Laïs*. Il sortit de Corinthe, & revint à Egine où il demeura jusqu'à la mort de *Socrate*. Avant que de quitter

cette ville, il écrivit aux diſciples & aux amis de ce grand homme pour les conſoler de cette perte. Il ſe retira enſuite à Cyrene où il réſolut d'enſeigner la Philoſophie. Mais il étoit à peine arrivé, lorſqu'il entendit parler de l'accueil diſtingué que *Denys*, tyran de Syracuſe, faiſoit aux Savants.

Ce Prince jouiſſoit de la proſpérité la plus brillante. On ne s'entretenoit que de ſa grandeur, de ſes fêtes & de ſes plaiſirs. Ebloui par l'éclat de ſa magnificence, ARISTIPPE ne put réſiſter à la tentation d'aller y prendre part. Il partit donc pour Syracuſe, & s'y préſenta ſans façon au Tyran. *Denys* lui demanda ce qu'il venoit faire à ſa Cour. *Donner ce que j'ai*, dit-il, *& recevoir ce que je n'ai pas*. Quelques Auteurs lui font faire une autre réponſe; & il ne ſeroit pas difficile de prouver & qu'il a répondu comme je viens de dire, & qu'il a auſſi tenu ce diſcours qu'on ſubſtitue à cette réponſe: *Lorſque j'avois beſoin de ſageſſe, j'allois voir* Socrate, *& maintenant que j'ai beſoin d'argent, je viens vous voir.*

Ce diſcours eſt moins beau que la réponſe. Les deux expreſſions renferment bien la même penſée; mais la premiere

eſt plus fine, plus délicate, & même plus fière. Il eſt étonnant que *Denys* ne s'en formaliſât point. Mais notre Philoſophe tempéra bientôt la fierté de cette entrevue : il ſut même gagner dans peu de jours les bonnes graces de ce Prince.

Il avoit un génie ſouple & adroit qui ſe plioit aiſément aux uſages. Il ſavoit ſe conformer aux tems, aux lieux, aux perſonnes & aux circonſtances. Il étoit néanmoins toujours lui-même, quoique tout changeât autour de lui. Enfin on ne vit jamais de meilleur Acteur pour le Théâtre, qu'ARISTIPPE l'étoit pour la vie civile ; auſſi parvint-il à la plus grande faveur du Tyran.

A la vérité, ce ne fut point ſans peine, car *Denys* mit ſouvent ſa patience à de rudes épreuves. Un jour ce Prince lui cracha au viſage, & il endura cet affront ſans murmurer. Un de ſes amis lui en fit des reproches. Quoi ! lui dit-il, vous ſouffrez de telles indignités ? *Vous n'y ſongez pas*, répartit ARISTIPPE, *les Pêcheurs ſe mouillent bien pour attraper un gougeon, & vous trouvez mauvais que je ſouffre un peu de ſalive qui tombe ſur mon viſage pour pêcher un turbot ou un ſaumon ?*

Un jour étant à la table de *Denys*, ce Prince voulut que notre Philosophe l'entretînt de quelque partie de la Philosophie. *Je vous admire*, lui dit-il : *c'est moi qui vous apprends comment il faut que vous parliez, & aujourd'hui vous voulez m'apprendre sur quoi je dois parler !* Piqué de cette réponse, *Denys* lui ordonna de descendre au bas bout de la table. Il obéit sur le champ, en disant : *Je vois bien que vous voulez rendre cette place plus honorable qu'elle ne l'est.*

Le lendemain, le Roi voulant le railler, lui demanda s'il se trouvoit aussi-bien à la place où il étoit assis qu'à celle qu'il occupoit le jour précédent. *Elles me sont égales*, répondit-il : *il y a pourtant une grande différence entre ces deux places, c'est que celle que j'ai quittée n'est plus la place d'honneur, & que c'est celle que j'occupe.*

Ces réparties plaisoient fort à *Denys*, & il épioit les occasions où il pouvoit les faire naître. ARISTIPPE ayant besoin de cent pistoles, les lui demanda. Ah, ah ! s'écria le Roi, vous avez besoin d'argent. Comment cela s'accorde-t-il avec vos maximes ? Vous m'avez dit tant de fois que le Sage ne manquoit

de rien. *Il eſt vrai, Seigneur*, reprit notre Philoſophe; *mais donnez toujours, & puis nous examinerons la queſtion*. Le Roi lui fit donc expédier ce qu'il demandoit; & ARISTIPPE, en l'en remerciant, lui dit: *Eh bien! vous le voyez, Seigneur. Le Sage ne manque de rien*. Cela ſignifie, ſuivant la juſte interprétation de M. *Lefevre*, que le Sage ne manque ni de moyen ni d'adreſſe pour faire réuſſir quelque choſe.

Denys regarda cette raiſon comme une ſubtilité d'eſprit, un tour d'adreſſe, fondés ſur une équivoque, & n'en fut pas content. Il le fit bientôt connoître. Un des amis de notre Philoſophe l'ayant prié de demander au Roi une grace en ſa faveur, celui-ci promit de l'obtenir: mais ſes ſollicitations & ſes inſtances ne furent point écoutées. Pour l'émouvoir, ARISTIPPE ſe jetta à ſes pieds, & il obtint ce qu'il deſiroit. Un courtiſan préſent à cette ſoumiſſion ſi honteuſe pour un Sage, ſe moqua de lui. *Vous avez raiſon*, lui dit notre Philoſophe, *cela eſt fâcheux, je l'avoue; mais ne ſavez-vous pas que* Denys *a ſouvent les oreilles aux pieds?*

Une autre fois, le Tyran voulant lui

faire querelle, lui demanda : Pourquoi les Philoſophes recherchent-ils les gens riches, & que les riches ne recherchent point les Philoſophes ? A quoi ARISTIPPE répondit, *c'eſt que les Philoſophes connoiſſent qu'ils ont beſoin des riches ; & que les riches ne connoiſſent pas qu'ils ont beſoin des Philoſophes.* Quelqu'un qui étoit préſent à cette queſtion, voulant faire ſa cour au Tyran, ajouta. En effet on voit toujours ces Philoſophes chez ceux qui ſont riches. *Oui, ſans doute,* reprit celui dont j'écris l'hiſtoire, *comme l'on voit les Médecins chez les malades ; mais on ne met point en queſtion s'il vaut mieux être le malade que le Médecin.*

Ainſi, tantôt par la fermeté, & tantôt par des ſoumiſſions, ARISTIPPE plut tellement au Roi de Syracuſe, que ce Prince avoua qu'il l'eſtimoit plus que les autres Philoſophes qui étoient auprès de lui. Et dans un accès d'amitié ou de bienveillance, il voulut qu'il choisît une femme des trois plus belles qu'il avoit dans ſon ſerrail. Notre Philoſophe, craignant d'en offenſer deux, en donnant la préférence à une, les prit toutes les trois, & dit au Roi : *Pâris ne s'en eſt pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur*

d'une Déesse contre deux autres Déesses. Mais, les ayant fait conduire jusqu'à sa porte, il les renvoya, en les assurant qu'elles seroient mieux chez le Prince que chez lui.

Cette action fut louée ; & un Philosophe, nommé *Straton*, dit à ce sujet: Il n'y a qu'un ARISTIPPE au monde qui sache porter tantôt une casaque pourpre & tantôt des haillons, c'est-à-dire, qui sache être haut & bas tour-à-tour. C'étoit la maniere de notre Philosophe de se plier ainsi suivant les circonstances ; mais ce n'étoit point celle des Sages dont la conduite est toujours la même, & qui marchent la tête levée dans le chemin de la vérité & de l'honneur. Voilà pourquoi ARISTIPPE n'eut pas leur approbation.

Diogene le Cynique l'appelloit *le Chien royal.* Je trouve, disoit-il, que c'est un fort bon chien pour un Roi. Et *Timon* le Poëte fit ces quatre vers contre lui, traduits ainsi par M. *Lefevre :*

Ce galant Docteur de Cyrene
Est fort friand de volupté,
Et souvent ajuste sans peine
L'erreur avec la volupté.

On ne cessoit de le provoquer en toutes rencontres. Quelqu'un lui dit un jour : Comment l'entendez-vous, ARISTIPPE ? Autrefois vous vous attachiez à *Socrate*, & à présent vous vous attachez à *Denys*. *Cela est fort aisé à expliquer*, répondit-il. *Lorsque je voyois Socrate*, *j'avois besoin de m'instruire*, *& maintenant je cherche à me divertir*. A vous divertir ! reprit celui qui lui parloit. Mais, vous Messieurs les Philosophes, qu'avez-vous donc tant par-dessus les autres hommes ? *C'est que quand il n'y auroit point de loix*, répliqua ARISTIPPE, *nous ne laisserions pas de vivre comme nous faisons*. Cette réponse est belle. L'homme de bien, dit M. *Lefevre*, est soi-même sa propre loi. Il sait que les loix n'ont point été faites pour le juste, mais pour le méchant.

On lui demanda encore quel avantage il avoit tiré de la Philosophie. *C'est*, répondit notre Philosophe, *de pouvoir converser avec tout le monde sans rien craindre*. On l'attaqua d'un autre côté. *Platon* lui reprocha l'excès de sa dépense ; & ARISTIPPE se justifia en disant : *Denys est sans doute un honnête homme : or cet honnête homme vit encore*

plus somptueusement que moi. On peut donc vivre honnêtement & somptueusement tout ensemble. Cette justification étoit absolument mauvaise, & il eût été aisé de la réfuter, s'il n'y eût pas eu de danger à le faire. Aristippe le savoit bien; mais qui eût été assez osé pour dire que le Roi n'étoit pas honnête homme? Il falloit donc convenir qu'il avoit raison, & la conséquence qu'en tiroit alors notre Philosophe étoit justement déduite. Aussi *Platon* ne fut pas la dupe de sa finesse: il comprit bien qu'il vouloit se défaire d'un Censeur qui l'humilioit.

Quelqu'un plus hardi que *Platon*, lui fit le même reproche pour voir s'il auroit la même réponse; mais notre Philosophe se tira d'affaire plus adroitement encore. *Le luxe*, lui dit-il, *ne sauroit être aussi mauvais que vous le pensez, puisque les Dieux mêmes prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence des sacrifices qu'on leur fait*. Si on eût nié à Aristippe que les Dieux aiment la magnificence des sacrifices, comment l'auroit-il prouvé?

Les jaloux de la grande faveur dont ce Philosophe jouissoit auprès de *Denys* ne se rebuterent point; ils le harcele-

rent de toutes les manieres. L'un d'eux lui donna une énigme difficile à deviner. *Il faut*, lui dit Aristippe, *que vous ayez bien peu de chose à faire. Hé! pourquoi délier une bête si fâcheuse, puisque, toute attachée qu'elle est, elle fait néanmoins tant de peine aux gens?* Cet homme ne se tint pas pour vaincu: il lui dit des injures; mais notre Philosophe se retira doucement sans rien répondre. Quoi! tu t'en fuis, lui cria son adversaire? Pourquoi pas? répondit Aristippe. *Comme vous avez la liberté de me dire des injures, pourquoi n'aurois-je pas celle de ne pas les entendre?*

Une courtisane qui avoit eu à faire à notre Philosophe, se mêla aussi de la partie. Savez-vous bien, Aristippe, lui dit-elle, que je suis grosse de vous? *Vous voulez rire*, lui répondit ce Philosophe. *Si vous couriez dans un champ rempli de chardons, pourriez-vous me dire précisément quel chardon vous auroit piquée?*

Notre Philosophe désarmoit ainsi ses ennemis par ses réponses ingénieuses. Il suivoit toujours son penchant, & l'amour du plaisir l'emportoit sur celui de l'estime générale des hommes. Au grand scandale

ſcandale de la Philoſophie, ſa table étoit ſervie avec délicateſſe, & il avoit de belles eſclaves. C'eſt ce que remarqua avec ſurpriſe un fameux Sophiſte, nommé *Polixene*. Ayant été un jour lui faire viſite, il apperçut ces eſclaves en même tems qu'il vit qu'on ſervoit ſur table des viandes rares & exquiſes. Qu'eſt-ce que ceci, lui dit le Sophiſte ? Eſt-ce là la façon de vivre d'un Philoſophe ? Et là deſſus il blâma fort en détail ce raffinement de plaiſir & de volupté. Aristippe le laiſſa dire ; & au lieu de ſe juſtifier, il le pria très gracieuſement de dîner avec lui. *Polixene* accepta cette propoſition avec reconnoiſſance. A la fin du repas, notre Philoſophe parla ainſi : *Vous voyez bien*, Polixene, *que ce n'eſt pas la qualité des viandes qui vous choquoit tantôt, mais la dépenſe. Et y a-t-il du mal à dépenſer l'argent qu'on a ?*

Un de ſes amis lui fit un jour le même reproche. N'êtes-vous pas honteux, lui dit-il, d'avoir mangé hier à votre ſoupé une perdrix qui vous avoit coûté une piſtole & demie ? *Pourquoi*, lui répondit Aristippe ? *Si les perdrix ne coûtoient qu'une obole la piece* (c'eſt à-dire quinze deniers de notre monnoie), *vous en*

acheteriez sans doute ? Eh bien! je n'estime pas plus une pistole & demie, que vous une obole. Et si vous répondez que vous ne voudriez pas dépenser tant d'argent pour votre table, il ne faudra pas dire que j'aime la volupté, mais que vous aimez plus l'argent que la bonne chere.

Enfin, dans la vue de le pousser sans doute à bout, un *quidam* lui fit cette question singuliere : De quelle façon mourut *Socrate ? Comme je voudrois mourir*, lui dit notre Philosophe. Lassé enfin de tous ces mauvais propos, il résolut de quitter la Cour de *Denys*. Il comprit que la culture de la Philosophie offroit plus de douceur & de tranquillité, que ces plaisirs vifs & bruyants qui nous familiarisent avec le grand monde. Il résolut donc de se jetter dans ses bras comme dans un port assuré où l'on n'a point des orages à craindre. Persuadé qu'il trouveroit plus de Sages à Athenes, que dans aucun endroit du monde, il s'embarqua pour faire voile vers cette belle ville.

En allant s'embarquer, il donna tout son argent à porter à un esclave. La somme étoit très considérable, & par conséquent la charge fort lourde. Au

milieu du chemin, l'esclave lui dit qu'il plioit sous le poids, & qu'il ne pouvoit aller plus loin: *Jette ce qui t'incommode*, lui dit Aristippe, *& ne porte que ce que tu peux porter.*

Le vaisseau sur lequel il s'embarqua étoit un vaisseau de corsaires. Il ne s'en apperçut que lorsqu'il fut en route. C'étoit être entre les mains des voleurs. Pour leur éviter la tentation d'attenter à sa vie, afin de s'emparer de son argent, il fit apporter sa cassette par son valet-de-chambre: il le compta devant les corsaires; & l'ayant remis dans la cassette, il la laissa tomber dans la mer, comme par mégarde. Il fit après cela semblant de se désespérer de ce qu'il étoit ruiné. Les corsaires le crurent & le laisserent tranquille. Il se souvint longtems de cette aventure, & il disoit à ceux qui lui en parloient: *J'ai perdu mon argent, il est vrai; mais mon arg.nt m'eût perdu, si je ne l'eusse perdu, & Aristippe vaut un peu mieux que son argent.*

A son arrivée à Athenes, notre Philosophe recommença à y enseigner la même doctrine qu'il y avoit professée pendant son séjour, du vivant de *Socrate*. Il exigea des honoraires, comme

il l'avoit déja fait. On lui en fit des reproches. Comment ! vous êtes disciple de *Socrate*, lui dit-on, & vous prenez de l'argent pour enseigner la Philosophie! *Que trouvez-vous en cela de répréhensible*, leur répondit il? *Quand les amis de* Socrate *lui envoyoient sa provision de bled & de vin, il prenoit ce dont il avoit besoin, & renvoyoit le reste. Aussi les Principaux d'Athenes lui servoient-ils de pourvoyeurs; & moi je n'en ai pas d'autre qu'*Eutychidas, *qui est un esclave que j'ai acheté.*

Il rencontra un jour dans la rue *Diogene* le Cynique, qui lavoit des choux & des porreaux, & s'arrêta pour le regarder. Ce Philosophe, après l'avoir considéré, lui dit « Si tu avois appris, » ARISTIPPE, à manger ce que j'apprête, tu ne ferois pas la cour aux Rois » comme tu fais ». *Et vous*, Diogene, reprit ARISTIPPE, *si vous aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux comme vous faites.*

Il signala son séjour à Athenes par quelques maximes & plusieurs bons mots. Il disoit qu'*il n'y a pas tant de mal à être mendiant qu'à être ignorant, parce qu'un mendiant n'a besoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant a besoin d'être humanisé.*

Quelqu'un s'étant vanté devant lui d'avoir beaucoup lu. *Hé quoi!* lui dit ARISTIPPE, *ceux qui mangent davantage, & qui sont perpétuellement au parc des exercices, sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure & qui s'exercent sans excès? Non sans doute. On peut donc dire avec raison que pour être véritablement savant, il suffit de lire des choses utiles, sans s'attacher à celles qui sont vaines & superflues.*

Un autre se glorifia en sa présence de savoir bien nager. *Vous avez là*, lui dit ARISTIPPE, *le mérite d'un marsouin, qui est encore plus habile que vous.*

Je bois autant que je veux, ARISTIPPE, dit un troisieme, & je ne m'enivre jamais. *Un mulet boit tout de même*, répondit-il, *& un mulet ne s'enivre jamais non plus que vous.*

Une autre fois quelqu'un le pria de lui dire ce qu'il falloit enseigner à un enfant. *Apprenez-lui de bonne heure*, lui répondit-il, *ce qui lui doit servir quand il sera grand.*

Quelle différence, lui demanda-t-on, y a-t-il entre les savants & les ignorants & entre un sage & un fou? A la premiere question, il répondit, *la même*

qui est entre les chevaux domptés & ceux qui ne le sont pas. A l'égard de la seconde, *Envoyez le sage & le fou*, dit-il, *à ceux qui ne les connoissent point, & vous le saurez bientôt.* Voyant une personne qui exhaloit sa colere en paroles, il lui dit *de ne pas suivre dans ses paroles sa passion, mais de calmer sa passion par ses paroles.*

Il conseilloit aux jeunes gens de ne se charger que de choses avec lesquelles ils pussent se sauver, en cas de naufrage. *De même*, ajoutoit-il, *qu'un soulier trop grand n'est d'aucun usage, les grandes richesses sont surabondantes. Il ne faut faire aucun cas de tout ce qui va au-delà du nécessaire.*

Ayant appris qu'il avoit perdu une terre considérable, un de ses amis lui témoigna prendre beaucoup de part à sa perte. *Vous n'avez qu'une métairie*, lui répondit ARISTIPPE, *& il me reste trois terres, pourquoi ne m'affligerois-je pas plutôt avec vous?* Mais ne comptez-vous pour rien, répliqua son ami, que vous êtes cause de la perte de votre terre? *Cela vaut mieux que si elle étoit cause de la mienne*, répliqua ARISTIPPE. Il dit à la vue d'une petite femme fort belle : *C'est un petit mal & une grande beauté.*

Il voyoit souvent à Athenes *Eschine* avec lequel il avoit vécu à la Cour de *Denys*. C'étoit un des plus zélés disciples de *Socrate*. On prétend même que ce fut lui qui voulut le déterminer à s'enfuir de sa prison. Il s'étoit retiré à Athenes pour y enseigner la Philosophie; & à l'exemple d'ARISTIPPE, il exigea un honoraire de ses écoliers : ce qui lui occasionna un procès qui le mit à portée de développer une éloquence mâle que les Athéniens admirerent. Notre Philosophe l'estimoit singulierement pour cela ; mais il lui avoit reproché d'être plagiaire dans les Dialogues qu'il avoit composés ; & ce reproche, quoique juste, avoit indisposé *Eschine* contre lui.

ARISTIPPE avoit le cœur bon. Il ne cherchoit point à faire de la peine à personne, & il étoit toujours prêt à consoler les gens que sa sincérité ou ses réponses avoient indisposés. Il voulut donc faire cesser la mésintelligence qu'il y avoit entre lui & *Eschine*. L'ayant apperçu un jour dans la rue, il alla au-devant de lui, & lui dit : *Quoi donc!* Eschine, *n'y a-t-il pas moyen de nous remettre bien ensemble? Ne cesserons-nous point*

de badiner comme des enfants? Et faut-il que quelque discoureur qui fera l'homme d'importance, nous vienne réconcilier entre les verres? Eschine lui répondit qu'il feroit ravi de vivre bien avec lui. *Souvenez-vous donc, mon ami*, reprit ARISTIPPE, *que, quoique plus âgé que vous, je vous suis pourtant venu trouver le premier.* « Par Junon! vous dites bien, s'écria » *Eschine:* aussi êtes-vous beaucoup » meilleur que moi; car j'ai commencé » la brouillerie, & vous recommencez » l'amitié ».

Notre Philosophe ne jouit pas longtems des douceurs de ce raccommodement. Sa fille, nommée *Arete*, lui manda de revenir à Cyrene pour prendre soin de ses affaires, parcequ'elle étoit en danger d'être opprimée par les Magistrats. On ne sait point quand il avoit eu cette fille, ni en quel tems il s'étoit marié, ni le nom de sa femme. L'Histoire nous apprend seulement qu'il avoit encore un fils, qu'il ne voulut jamais faire étudier; & quand on lui en parloit, il disoit: *Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t-il beaucoup mieux? Du moins, quand il sera à l'assemblée du peuple, on ne dira pas que c'est pierre sur pierre.* On

doit conclure de là qu'Aristippe ne faisoit pas grand cas de son fils.

Cependant ce Philosophe crut devoir venir au secours de sa fille opprimée: mais il paroît qu'il ne fut pas en droiture dans son pays. Il alla en Asie où il fut arrêté par ordre d'*Artapherne*, Lieutenant du Roi de Perse. Comme on le menoit devant cet Officier, quelqu'un lui témoigna son étonnement de ce qu'il ne paroissoit point ému. *Eh! que dois-je craindre*, répondit-il, *puisqu'on me mene à un Satrape du grand Roi?*

Par le nom de Satrape qu'il donnoit à *Artapherne*, il sembleroit qu'Aristippe vouloit braver ce Lieutenant du Roi. Mais le mot Satrape signifioit alors Gouverneur de Province; & les Grecs par grand Roi entendoient toujours le Roi de Perse. Aussi la réponse de notre Philosophe signifioit que rien ne devoit alarmer son innocence, puisqu'il alloit se présenter devant *Artapherne*, le plus juste de tous les Lieutenants du Roi de Perse.

S'étant ensuite embarqué pour se rendre dans sa patrie, il fit naufrage sur les côtes de l'île de Rhodes. Il erra longtems dans cette île avec ses compagnons

de voyage; & comme on étoit déses-péré de ne trouver aucun asyle, il apperçut des figures de Mathématiques sur le rivage. Cette découverte lui fit connoître que cette île n'étoit pas déserte; & transporté de joie, il s'écria: *Courage, mes amis, j'apperçois des traces d'homme!*

On a écrit qu'il mourut en chemin dans l'île de Lipara, & on s'autorise d'une lettre qu'il écrivit à sa fille peu de tems avant que de mourir. Mais, quoique cette lettre se trouve dans les épîtres Socratiques, elle n'en est pas moins apocryphe. On suppose que ce Philosophe étoit à la Cour de *Denys* lorsqu'il l'écrivit, & que ce fut en quittant la Cour de ce Roi qu'il s'embarqua pour retourner dans sa patrie: supposition évidemment fausse puisqu'il vint à Athenes après être sorti de Syracuse. Aussi le Traducteur du Dictionnaire de M. *Chaufepié* est surpris « que d'habiles gens puissent adopter » comme vraie une piece où les caracteres de supposition sautent aux yeux. » C'est faire un vrai roman, ajoute-t-il, que de bâtir sur cette lettre les » circonstances de la mort d'ARISTIPPE ».

D'ailleurs, un Savant d'Allemagne, nommé *Goedefridus Olearius*, a démontré que ces lettres sont des pieces supposées (1).

Ce Traducteur du Dictionnaire de *Chaufepié* croit que notre Philosophe est mort en Grece. Mais, si cela étoit, dans quel tems auroit-il fondé l'école de Cyrene, si ce n'est point au retour d'Athenes? ARISTIPPE étoit jeune lorsqu'il alla étudier la Philosophie sous *Socrate*. En quittant *Socrate*, il se livra absolument à ses plaisirs. Il demeura long-tems à la Cour de *Denys*, Roi de Syracuse, & il revint à Athenes en quittant cette Cour. S'il étoit mort en Grece, je ne vois point qu'il eût pu faire une secte à Cyrene.

Il est donc probable qu'il est mort dans cette ville. On ne voit ni en quel tems, ni combien d'années il a vécu: mais on peut assurer que les conférences savantes qu'il établit dans sa patrie eurent tout le succès qu'il pouvoit en attendre. Les Principaux de la ville y assisterent régulierement. On y voyoit même des femmes, & c'étoit sa fille *Arete*

(1) *Exerc. adversùs Allatium de Script. Socr.* Leipf. 1696.

qui leur en donnoit l'exemple. On dit qu'elle étoit extrêmement belle ; que les qualités de son esprit équivaloient les charmes de sa figure, & qu'elle inspiroit l'amour de la sagesse à tous ceux qui vouloient lui plaire. En cela, elle surpassoit son Maître en Philosophie, je veux dire son pere, qui, comme on l'a vu, vouloit allier les plaisirs & la volupté avec l'amour de la vertu. Aussi *Horace* a-t-il dit qu'il savoit se prêter à tout (2).

Ce Philosophe a écrit l'*Histoire de la Lybie*, qu'il a divisée en trois livres, & qu'il a dédiée à *Denys*. Il a aussi composé des ouvrages philosophiques intitulés : 1. *De la Vertu*. 2. *De la Discipline*. 3. *Exhortation*. 4. *Artabase*. 5. *A ceux qui ont fait naufrage*. Et on assure qu'il a encore publié six livres d'*Entretiens*, trois livres de *Chries*, & d'autres écrits dont le titre est : *A Laïs ; A Porus ; A Socrate ; De la Fortune, &c.* mais aucune de ces productions n'est connue.

Aristippe, en mourant, chargea *Antipater* de tout le détail de son école. A

(2 *Omnis Aristippum decuit color & status & res.* Hor. Lib. 1, Epod. XVII.

Antipater succéda *Epitimide*, & *Epitimide* eut *Parebate* pour successeur. Ces trois disciples soutinrent les principes de leur Maître, & formerent une secte qu'on appella *Cyrénaïque*. Mais *Parebate* ayant admis à l'école de Cyrene un esprit entreprenant, nommé *Hegesias*, celui-ci réforma cette école, & en forma une nouvelle qu'on appella *Hégésiaque*. *Anniceris*, disciple d'*Hegesias*, peu content de la doctrine qu'on y enseignoit, se fit Chef d'une école qu'il appella *Annicérienne*; enfin, *Théodore*, l'un de ces disciples, ayant fait quelque changement à l'école d'*Anniceris*, en forma une nouvelle qui porta son nom.

Ainsi la Philosophie d'ARISTIPPE fut comme divisée en trois parties, dont voici l'analyse.

Analyse de la Philosophie d'ARISTIPPE.

Il n'y a que deux passions dans l'homme, la douleur & la volupté. La volupté du corps est le souverain bien. Dès notre enfance, nous nous y attachons sans aucun raisonnement; & quand nous l'avons obtenue, nous ne cherchons plus rien. Nous fuyons au contraire la douleur de la même maniere,

& nous faiſons tous nos efforts pour nous en délivrer. Dans l'âge mûr, il peut arriver que quelques hommes ne recherchent point la volupté, parcequ'il y a dans le monde des hommes qui ont l'eſprit mal tourné & le jugement perverti. Quoique la volupté provienne quelquefois d'une action déshonnête ou indécente, cela n'empêche pas que cette action ne ſoit un bien, & que d'elle-même elle ne ſoit deſirable.

Cependant tous les plaiſirs & toutes les douleurs de l'ame ne viennent pas des plaiſirs & des douleurs du corps, puiſque le ſentiment de l'amitié & l'heureux ſuccès de nos affaires font naître la volupté dans nos cœurs. On doit donc chérir un ami pour l'utilité, comme nous chériſſons toutes les parties de notre corps, parcequ'elles nous ſont utiles. Il eſt toutefois certain que les voluptés du corps valent mieux que celles de l'eſprit. La peine d'un corps qui ſouffre eſt pire que celle d'un eſprit pénétré de douleur. C'eſt pour cela que les Loix emploient les peines corporelles contre les ſcélérats, plutôt que celles qui s'adreſſent à l'ame *.

* Cette raiſon me paroît fort mauvaiſe. On attaque le

Ni le ſimple ſouvenir, ni la ſimple eſpérance des biens qu'on ſe repréſente, ne ſont pas la volupté, parceque le mouvement de l'ame ceſſe & ſe détruit avec le tems. Ainſi la prudence n'eſt un bien, que parcequ'elle procure des commodités. De même que les richeſſes ne ſont point deſirables pour elles-mêmes, mais parcequ'elles procurent des plaiſirs.

La volupté & le bonheur ne ſont pas la même choſe, car chaque volupté particuliere eſt un bien; mais le bonheur eſt l'aſſemblage de toutes les voluptés particulieres, parmi leſquelles on met celles qui ſont à venir. Chaque plaiſir eſt ſouhaitable de ſoi-même, au lieu que la félicité n'eſt deſirable qu'à cauſe des plaiſirs particuliers qui la compoſent.

Il ſemble que le bonheur devroit être le partage du Sage: cependant le Sage n'eſt pas toujours heureux, comme l'inſenſé n'eſt pas toujours dans la douleur: mais le premier arrivera plutôt que l'autre au bonheur; car il ſuffit de jouir de

---

corps des ſcélérats, parcequ'il eſt plus aiſé de leur faire ſouffrir des peines corporelles que des peines d'eſprit. D'ailleurs, les ſcélérats n'ont point d'ame, point de ſentiment. comment donc pourroit-on leur infliger des peines de l'ame?

quelque plaisir particulier, pour remettre une ame abattue & qui languit, & le Sage n'est jamais sans quelque plaisir: c'est le fruit de la sagesse.

Il y a assurément des vertus qui sont communes aux sages & aux fous; mais la vertu du Sage est toujours pure. L'envie n'a aucune prise sur lui : il est à l'épreuve de l'impétuosité des passions, & ne craint point les prestiges de la superstition, parceque tous ces maux dérivent d'un vain préjugé. Il peut néanmoins ressentir la crainte & la douleur, comme étant des sentiments de la nature. Lui seul peut comprendre les qualités des passions; mais c'est une connoissance audessus de l'intelligence humaine d'en connoître l'origine.

Ce qu'on appelle juste, honnête & déshonnête, n'est point tel naturellement, mais parceque la coutume & la loi le veulent ainsi. Un homme de bien ne fera pourtant rien qui choque l'usage établi, parcequ'il ne veut point agir contre la loi, ni donner mauvaise opinion de sa conduite; & en s'y conformant, il est sage.

Au reste, les plaisirs & la douleur ne peuvent venir des seuls objets qui frap-

pent les organes de l'ouie & de la vue ; puiſque nous écoutons volontiers ceux qui contrefont les malheureux, comme les Acteurs des tragédies, & que nous entendons avec peine les gens ſe plaindre de leurs propres maux. Les ſenſations ſont néanmoins les ſeuls Juges qu'on peut concevoir, & qui ne trompent point ; mais les objets qui les produiſent ne peuvent être connus, & ſont ſujets à nous tromper. Par exemple ; nous pouvons bien dire que nous voyons du blanc, & que nous goûtons de la douceur ; mais nous ne pouvons aſſurer que les objets qui produiſent en nous ces ſenſations ſoient réellement blancs ou doux ; car nous pouvons recevoir une ſenſation de blancheur d'un objet qui n'eſt point blanc & une de douceur d'un objet qui n'eſt point doux.

C'eſt ainſi que les objets paroiſſent noirs ou jaunes à un homme qui a la vue foible ou trouble, ou qui a la jauniſſe. C'eſt ainſi qu'on croit voir double en preſſant ſon œil ; qu'un fou s'imagine voir deux ſoleils ou deux lunes, &c.

De là il ſuit que nous ne connoiſſons que les ſenſations de notre ame, que le ſentiment que les objets y produiſent.

On peut donc ſe rendre témoignage de ce que l'on ſent, ſans craindre de ſe tromper, mais non point de ce qui eſt renfermé dans les objets extérieurs. Il n'y a point de principe commun qui ſerve de regle au jugement des hommes : chacun donne un nom général à ſes jugements particuliers.

Nous nous ſervons des termes de blanc & de doux, mais nous n'avons pas tous la même idée de la blancheur & de la douçeur. Nous ne jugeons que d'après l'impreſſion que nous éprouvons : nos ſenſations varient même, ſuivant la diverſe diſpoſition de nos organes.

Concluons donc qu'il n'y a point de ſenſation commune dans les hommes, & qu'on ne peut dire que ce qui nous paroît d'une façon paroît tel aux autres, puiſque les organes des hommes ſont différents, & que la différence de nos diſpoſitions peut cauſer de la différence dans nos ſenſations.

Tels furent les principes de la Philoſophie d'Aristippe. Son diſciple *Hegeſias*, qui les enſeigna dans l'école de Cyrene, y ajouta qu'une vie parfaitement heureuſe eſt impoſſible, parceque pluſieurs maux viennent du corps, &

que l'ame partage tout ce qu'il éprouve. D'ailleurs, la fortune nous ravit souvent les biens que nous possédons, & contribue encore à nous rendre malheureux; de sorte que, à tout prendre, la mort est préférable à la vie.

Hegesias faisoit des peintures si fortes des miseres de la vie humaine, que plusieurs de ses auditeurs se donnoient la mort en sortant de son école. Il disoit que la vie est un bien pour l'insensé, & non pour le sage, qui doit faire tout (selon *Hegesias*) pour l'amour de lui-même, n'estimer personne plus que lui, & regarder les plus grands avantages comme inférieurs aux biens qu'il possede. Il lui prescrivoit de travailler moins à se procurer des biens, qu'à se préserver des maux, & de se proposer pour fin d'éviter également la peine & la douleur.

Ce Philosophe fit encore quelque changement à la doctrine d'ARISTIPPE sur les sensations. Il anéantit absolument l'usage des sens par rapport au jugement, comme ne donnant point une notion exacte des objets. Le *criterium veritatis*, c'est-à-dire, la regle pour con-

noître la vérité, consiste, disoit-il, en ce qui paroît le plus raisonnable.

A *Hegesias* succéda *Anniceris*. Ce second disciple d'ARISTIPPE adopta la plupart de ses opinions. Mais il s'écarta en ceci de la doctrine de ses Maîtres. Quoique dans l'état naturel il n'y ait, dit-il, ni bien ni mal, ni justice ni injustice, & qu'on doive tout rappeller à sa propre conservation, cependant, dans l'état civil ou en société, il y a des choses permises, des choses défendues, des choses répréhensibles, des choses louables, parceque nos intérêts & nos avantages sont mêlés avec ceux des autres. On doit donc admettre le vice & la vertu: le vice, lorsqu'on nuit à son prochain; la vertu, lorsqu'on lui est utile.

Voilà la doctrine particuliere qu'enseigna *Anniceris* à ceux qui vinrent l'entendre dans l'école de Cyrene. Il laissa en mourant le soin de cette école à *Theodore*, l'un de ses disciples le plus distingué. Ce nouveau Professeur établit pour fondement de sa Philosophie, que les seuls & uniques biens de la vie sont la justice & la prudence, & que les deux maux souverains & extrêmes sont l'im-

prudence & l'injustice. Il prétendoit que la joie & la tristesse sont la fin des biens & des maux, & que la joie vient de la sagesse, & la tristesse de l'ignorance.

Il enseignoit encore qu'un homme sage ne devoit pas s'exposer à la mort pour la patrie; car à quoi bon, disoit il, perdre la sagesse & une heureuse constitution d'ame pour des ignorants & des fous? D'ailleurs, le monde entier est la patrie du sage, & non quelque bourg ou quelque village.

Il arriva deux aventures à ce Philosophe qui méritent d'être rapportées. S'entretenant un jour à Athenes avec *Euryclide* qui montroit les mysteres à ceux qui se faisoient initier dans la religion, il lui fit cette demande: *Qui sont ceux qui commettent impiété contre les divins mysteres?* Ce sont ceux, lui répondit *Euryclide*, qui les révelent aux personnes qui ne sont pas encore initiées. *Vous êtes donc impie, vous-même*, répliqua Theodore, *car vous les expliquez à ceux qui ne sont pas encore initiés.*

Ce trait d'esprit lui auroit coûté la vie, si *Demetrius*, qui étoit tout puissant à Athenes, n'eût empêché qu'on ne le dénonçât à l'Aréopage. Il fut

pourtant obligé de sortir de cette ville. Il se retira en Egypte auprès de *Ptolomée*, fils de *Lagus*. Ce Prince l'envoya en ambassade vers *Lysimaque*. *Theodore* se présenta à lui avec beaucoup d'aisance ; & comme il lui parloit librement, *Lysimaque* lui dit : N'êtes-vous pas ce *Theodore* qui a été chassé d'Athenes ? *Oui*, *Seigneur*, répondit ce Philosophe. *Et la ville d'Athenes m'a fait ce que Semelé fit autrefois à Bacchus : elle m'a poussé dehors par une fausse couche.*

Ce Prince ne fut content ni de cette réponse, ni des autres discours que *Theodore* lui tint. Aussi il l'avertit de se donner de garde de ne revenir jamais chez lui. *Je n'y reviendrai pas*, *Seigneur*, répondit-il, *à moins que* Ptolomée *ne m'y renvoie*. L'Intendant de *Lysimaque*, choqué de cette réponse, l'apostropha ainsi : « A vous entendre parler, *Theo-*
» *dore*, il semble que vous ne croyez
» pas qu'il y ait des Rois sur la terre,
» comme vous ne croyez pas qu'il y ait
» des Dieux dans le ciel ». *Comment cela*, répartit ce Philosophe ? *Il faut bien que je croie qu'il y ait des Dieux au ciel*, *puisque je suis persuadé qu'ils détestent & abhorrent ceux qui vous ressemblent*.

Theodore fut ſurnommé *Dieu*, à cauſe d'un jeu de mots que ſon nom occaſionna, & qui n'eſt pas digne de la moindre attention. Il étoit bien éloigné d'être un Dieu, car perſonne n'en a plus voulu aux Dieux que lui. Il a compoſé un ouvrage qu'on eſtime, dans lequel il renverſe entierement toutes les opinions qu'on avoit des Dieux. Ce livre n'eſt point parvenu juſqu'à nous.





XENOCRATE.


XENOCRATE.
M.lle Cl. Reydellet del.
Beyssent

*XENOCRATE**.

L'Ordre chronologique que je suis dans cet Ouvrage m'a obligé de quitter l'académie de *Platon* pour parler de l'école de Cyrene, parcequ'*Aristippe*, fondateur de cette école, étoit né avant les Professeurs en cette académie. Le Sage qui va nous occuper, a été un de ces Professeurs; & en écrivant sa vie, nous rentrons nécessairement dans l'académie dont l'histoire forme une partie importante de celle des Philosophes.

Ce Sage s'appelloit XENOCRATE: il étoit de Chalcédoine. Le tems précis de sa naissance est inconnu. L'opinion la plus probable est qu'il vit le jour vers la quatre-vingt-quatorzieme olympiade, trois cents quatre-vingt seize ans avant *Jesus-Christ*. On ne connoît ni l'état de son pere, qui s'appelloit *Agathenor*, ni l'éducation qu'il en reçut. Seulement il est certain qu'il se mit de très bonne heure sous la discipline de *Platon*.

* *Diogene de Laërce*, Liv. IV. *Plutarque*, Tome II. *Brucker*, Tome I. *Bayle*, *Dictionnaire histor. & crit.* art. *Xenocrate*, &c. &c.

Ses commencements ne furent pas heureux. Il concevoit très difficilement, mais il avoit grande envie de s'inſtruire. Il ſe trouva à l'académie avec *Ariſtote*, dont le génie vif & pénétrant faiſoit grand tort à la lenteur du ſien. Auſſi *Platon* diſoit qu'en les mettant enſemble, il avoit appareillé un cheval avec un âne. *Ariſtote*, ajoutoit-il, a beſoin de bride, & XENOCRATE d'éperon. Cependant ſi celui-ci fut très inférieur à *Ariſtote* en ſcience, il le ſurpaſſa beaucoup en ſageſſe.

La pureté de ſes mœurs a quelque choſe d'extraordinaire. Il avoit l'air ſévere & retenu, l'entretien dur & rebutant. *Platon* l'en reprenoit ſouvent, & lui conſeilloit de ſacrifier aux Graces, c'eſt à-dire de s'appliquer à devenir plus doux & plus poli. A ce conſeil il joignoit quelquefois des réprimandes aſſez déſobligeantes. XENOCRATE les ſouffroit patiemment ſans rien dire. Ses amis en étoient plus fâchés que lui. Ils ſe réunirent pour l'engager à ſe défendre, & il leur répondit : *S'il me traite ainſi, c'eſt pour mon bien.* Rien ne put l'indiſpoſer contre ſon Maître, pour lequel il eut toujours autant de reſpect que d'attachement.

Il l'accompagna lorſqu'il alla en Sicile, & fut avec lui à la Cour de *Denys* le Tyran. Il gagna l'eſtime de ce Prince par une action qui n'eſt guere philoſophique, & par conſéquent peu digne d'éloge. Dans une de ces fêtes bruyantes, où l'intempérance étoit toujours de la partie à Syracuſe, *Denys* promit une couronne d'or à celui qui remporteroit le prix de la lutte bacchique, c'eſt-à-dire, qui vuideroit le premier une certaine meſure de vin. Notre Philoſophe entra en lice, & remporta la victoire. La couronne d'or lui fut adjugée, mais il ne la garda point : il la porta en ſe retirant aux pieds de la ſtatue de Mercure, où il avoit coutume de mettre les autres jours des couronnes de fleurs. C'étoit, dit *Bayle*, un ſigne de déſintéreſſement : c'étoit faire voir qu'en l'honneur des Dieux, il pouvoit auſſi aiſément ſe défaire d'une choſe très précieuſe, que d'un bouquet.

Ce trait fait ſans contredit beaucoup d'honneur à XENOCRATE. Mais comment le juſtifier ſur cette débauche qu'il fit pour remporter le prix que *Denys* avoit deſtiné au plus grand buveur ? Premierement, il convenoit à un Philo-

sophe d'être vaincu. En second lieu, il devoit s'éloigner d'un tel combat; & s'il eût été tempérant, il n'eût pas paru dans cette lice: néanmoins *Bayle* concilie assez bien cet écart avec la sobriété, « Si un Philosophe, dit-il, dans quel» que cas extraordinaire, comme étoit » la fête que l'on célébroit à Syracuse, » lorsque *Denys* le Tyran destina la cou» ronne d'or au plus grand buveur, fait » épreuve de ses forces & gagne le » prix, il ne faut pas en conclure que » ce soit un intempérant. Il ne perdra » point pour cela la qualité d'homme » sobre. Il faut raisonner de cette vertu » comme des autres qualités habituel» les. Elles fondent un titre que l'on ne » perd point par quelque acte de qua» lité opposée ». D'ailleurs, les gens sobres peuvent être d'un tempérament à boire beaucoup sans en perdre la raison. Outre cela, XENOCRATE étoit alors fort jeune, & il n'est point du tout scandaleux qu'un jeune homme se soit oublié dans une grande fête où il falloit montrer plus de gaieté que de philosophie.

Ce Philosophe n'en fut pas moins austere au centre même des plaisirs qu'on goûtoit à la Cour de *Denys*. Il se montra

toujours digne disciple de *Platon*. Il en fut toujours le défenseur contre ceux qui osoient mal parler de lui. Le Roi de Syracuse éprouva même son zéle à cet égard. Un jour ce Prince peu satisfait d'un discours de *Platon*, lui dit : Savez-vous que quelqu'un pourroit bien vous couper la tête? *Personne*, répondit XENOCRATE, *ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne*.

Platon, en sortant de Syracuse, se rendit à Athenes; & notre Philosophe voulut, avant que d'y aller, voir les plus belles villes de la Grece. Il s'arrêta à Corinthe. Sa sagesse lui fit bientôt une réputation dans cette ville. On ne parloit dans les meilleures compagnies que de sa gravité & de son austérité. Les libertins s'en moquerent, & prétendirent que XENOCRATE étoit un homme comme un autre, & que sa sévérité n'étoit qu'une pure grimace. La fameuse courtisane *Laïs* fut de cet avis. Pour soutenir son dire, elle offrit de perdre ce qu'on voudroit, si elle ne le faisoit succomber. L'offre fut acceptée, & on paria qu'elle n'en viendroit pas à son honneur.

Laïs se disposa donc à attaquer ce Philosophe avec les plus fortes armes

de la féduction. Parée de tous fes atours, elle l'accofta un foir, fous prétexte qu'elle étoit pourfuivie par des libertins. XENOCRATE lui offrit une retraite chez lui, & la courtifane l'accepta. Elle le pria enfuite de permettre qu'elle y paffât la nuit. Notre Philofophe n'avoit qu'un lit : il falloit le partager pour lui donner à coucher : c'eft ce que defiroit *Laïs*. Elle fe déshabilla & fe mit au lit fans cérémonie, & notre Philofophe en fit autant. L'affaire étoit bien avancée ; mais, quoique la courtifane touchât au dénouement, elle ne put jamais échauffer le Philofophe, ou fi elle l'échauffa, elle ne le gagna point. En vain elle fit valoir fes charmes & fon art de féduire les hommes ; elle fe leva comme elle s'étoit couchée : c'eft ce qu'elle avoua à ceux avec lefquels elle avoit parié ; mais elle fe tira habilement d'affaire, en difant qu'elle s'étoit engagée à émouvoir un homme, & non pas une ftatue.

Cependant arrivé à Athenes, *Platon* étoit rentré à l'académie. Pendant fon abfence, *Ariftote* s'étoit beaucoup fortifié dans l'étude de la Philofophie. Son favoir le flattoit extrêmement. Il fe croyoit fupérieur à *Platon*, & par con-

séquent plus digne que lui de diriger l'académie. Cette pensée lui plut si fort, que sans avoir égard ni à ce qu'il lui devoit, ni à son grand âge, il résolut de le déposséder.

Speusippe, neveu de *Platon*, étoit malade. XENOCRATE n'étoit point encore arrivé à Athenes. Ces deux disciples de ce grand homme étoient, suivant l'expression de *Bayle*, ses deux épées de chevet. *Platon* se trouvoit donc sans défense, & il étoit facile d'insulter un vieillard de quatre-vingts ans : c'étoit son âge actuel. Aussi *Aristote* profita de ce temslà pour mettre son projet à exécution. Il alla à l'académie avec beaucoup de disciples : il attaqua son Maître en entrant, lui fit cent questions captieuses, le poussa dans tous les coins de sa logique ; & abusant de la foiblesse de sa mémoire, remporta une victoire qui, au lieu de le faire rougir, le rendit tout glorieux.

Platon ne jugea pas à propos de s'exposer à un second affront. Il se renferma chez lui avec ses disciples, & ne parut plus en public. C'est ce que demandoit *Aristote*. Il vint en triomphe à l'acadé-

mie, & s'empara de la chaire qu'il ne garda pas long-tems.

XENOCRATE apprit à ſon retour à Athenes le traitement qu'on avoit fait à ſon cher Maître. Indigné de ce procédé, il alla d'abord tanſer durement *Speuſippe* de n'être pas venu à ſon ſecours. Il attaqua enſuite vivement l'uſurpateur, l'obligea à quitter ſa place, & mit *Platon* à la ſienne.

Cette action fit beaucoup d'honneur à notre Philoſophe; mais il s'acquit encore une plus grande gloire par ſa haute ſageſſe. Il n'aimoit ni les plaiſirs, ni les richeſſes, ni les louanges. Sa frugalité & ſa ſobriété étoient extrêmes. Elles avoient donné lieu à ce proverbe, *le fromage de XENOCRATE.* On ſe ſervoit de cette façon de parler, quand on vouloit dire qu'une choſe duroit long-tems. En effet les proviſions de bouche de notre Philoſophe, quoique petites, devenoient ſouvent rances & ſe moiſiſſoient, & il étoit obligé de les jetter. Il n'y avoit que les fromages qu'il mangeoit qui ſe conſervoient plus long-tems, & voilà ce qui donnoit lieu au proverbe. Quant à ſa boiſſon, il ſe paſſoit un ſi long tems

depuis qu'il avoit mis un baril en perce jusqu'à ce qu'il l'eût vuidé, que le vin perdoit toute sa vertu.

Il se fit aussi une grande réputation de sincérité & de probité, tellement qu'ayant été obligé de comparoître devant les Juges de l'Aréopage, comme ses parties s'obstinoient à le prendre à son serment, les Juges se leverent d'un commun accord & l'en dispenserent, disant que la parole de XENOCRATE valoit tous les serments. C'est-là sans doute l'éloge le plus beau qu'on puisse faire de la probité d'un homme.

Aussi les Athéniens l'estimoient infiniment. Les enfants même qui n'entendoient jamais prononcer son nom qu'avec respect ; interrompoient leurs jeux quand ils le voyoient. Les libertins & les débauchés s'écartoient de son chemin pour le laisser passer. Enfin tout le monde s'empressoit à l'envi à lui rendre hommage, & il soumettoit également le vice & la vertu.

Tout glorieux de posséder un personnage si vénérable, les Athéniens crurent qu'ils devoient s'en faire honneur auprès des Puissances étrangeres. Ayant quelque différend avec *Philippe*, Roi de

Macédoine, ils l'envoyerent en ambassade auprès de ce Prince. C'étoit la coutume de la Cour de Macédoine de corrompre les Ambassadeurs par des présents; & quand on les refusoit, on donnoit à connoître qu'on ne perdroit jamais de vue les intérêts de sa patrie. *Philippe*, qui savoit par ses présents faire parler les Oracles de la Grece en sa faveur, espéra de gagner ainsi notre Philosophe; mais ses tentatives furent inutiles. XENOCRATE refusa ses présents avec fermeté. Il conserva toute sa roideur, toute son intégrité. Cela ne plut point au Monarque. Il le lui fit sentir, en le traitant fort incivilement. Il ne l'admit point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambassadeurs de la République d'Athenes; & il se consola de sa rigueur, en faisant des libéralités, & en donnant des festins aux autres Ambassadeurs qu'il trouva plus traitables.

Ceux-ci crurent que notre Philosophe ne vouloit se mêler de rien; qu'il abandonnoit absolument les intérêts de la République : ils s'en plaignirent aux Athéniens à leur retour, en disant qu'il avoit été inutile dans cette ambassade. On ne savoit qu'en penser, & on étoit

prêt à le condamner à la peine qu'on encouroit en pareil cas : c'étoit une amende très considérable ; mais XENOCRATE découvrit tout le mystere aux Athéniens, & les avertit qu'il étoit très nécessaire de veiller avec plus de soin que jamais au bien de la République, parceque les autres Ambassadeurs s'étoient laissé corrompre par des présents.

Ces traits étoient trop beaux pour n'être point admirés. Les Athéniens en connurent tout le prix, & voulurent en témoigner leur reconnoissance à notre Philosophe. A cet effet ils le choisirent pour aller en ambassade auprès d'*Antipater*. L'objet de sa mission étoit de demander la délivrance des prisonniers de guerre du combat Lamiaque. *Antipater* lui fit un accueil distingué. Il l'invita à souper avec lui ; mais il s'excusa de ne pouvoir accepter son offre, & il récita ces quatre vers de l'Odyssée d'*Homere* qui servirent de motifs à son excuse.

Qui seroit, ô Circé ! l'homme prudent ou sage
Qui de boire ou manger eût vouloir seulement,
Que ses amis ne soient tirés premierement
Du lieu auquel captifs ils consument leur âge * ?

---

* C'est ainsi que les a rendus M. *de Fougerolles*, dans sa

C'étoit déclarer clairement qu'il ne mangeroit point avec lui, qu'il n'eût obtenu la délivrance des prisonniers. *Antipater* le comprit, & obtempéra à sa demande : mais son équité ne se soutint pas long-tems.

Ayant exigé des Athéniens qu'ils lui envoyassent carte blanche, & qu'on le laissât absolument maître des conditions de la paix, ils lui députerent XENOCRATE, *Phocion*, & quelques autres personnes notables d'Athenes. *Antipater* ne reçut mal que XENOCRATE. Il ne daigna pas seulement l'embrasser, & il embrassa tous les autres. Notre Philosophe sentit, comme il le devoit, cette impolitesse, & la releva par ces paroles : *Antipater fait bien de rougir d'avance du mauvais traitement qu'il veut faire aux Athéniens.* Il prit ensuite la parole, & voulut parler du sujet de la députation : mais *Antipater* ne cessa de l'interrompre, & lui ordonna à la fin de se taire. *Phocion* le suppléa, & *Antipater* lui répondit que les Athéniens auroient la paix s'ils vouloient lui livrer *Demosthene* & *Hyperides*

Traduction de *Diogene de Laërce*, imprimée à Lyon en 1701.

entre ſes mains, & s'ils promettoient de n'admettre au gouvernement de la République que les perſonnes qui ſeroient riches. Tous les Ambaſſadeurs trouverent ces conditions fort humaines. XENOCRATE ne les jugea cependant pas telles. Il dit tout haut, *que pour eſclaves* Antipater *les traitoit aſſez doucement, mais que ces conditions étoient trop dures pour un peuple franc & libre.*

Antipater étoit un homme inconſéquent. *Plutarque* dit qu'il étoit ennemi de toute vertu; cependant il avoit celle de reconnoître quelquefois le mérite. Celui de notre Philoſophe avoit fait impreſſion ſur ſon eſprit; & ſe l'étant rappellé, il fut fâché de l'avoir ſi mal accueilli. Il deſira de ſe réconcilier avec lui, & lui envoya en préſent une ſomme d'argent aſſez conſidérable, mais XENOCRATE ne voulut point la recevoir.

Alexandre le Grand qui avoit conçu pour lui la plus haute eſtime, lui envoya auſſi une ſomme d'argent: elle ſe montoit à cinquante talents, c'eſt-à-dire cinquante mille écus de notre monnoie. Les Députés du Monarque étant allés chez notre Philoſophe, il les invita à

souper. Le repas fut très frugal & très sec. Après le soupé, les convives lui demanderent à qui ils devoient compter les cinquante talents qu'ils lui apportoient de la part de leur Maître. *A personne*, leur répondit XENOCRATE. *Remportez votre argent. Le repas que je viens de vous donner ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent? Le Roi*, ajouta-t-il, *en a plus besoin que moi, car il nourrit un plus grand nombre de gens.* Cependant, pour mettre une différence entre *Antipater* & *Alexandre*, & pour faire voir qu'il estimoit trop le Roi de Macédoine pour ne pas accepter quelque chose qui venoit de lui, il prit trente mines valant quinze livres de notre argent.

Voilà sans doute deux beaux traits. C'est marquer, dit *Bayle*, les vraies sources de l'avarice & du mépris des richesses. *Valere Maxime* les releve fort bien par deux réflexions très ingénieuses. Il dit que XENOCRATE ne fut pas moins une statue par rapport aux charmes de l'or que par rapport aux graces de *Laïs*. Un grand Prince, continue cet Auteur, voulut acheter l'amitié d'un

Philoſophe ; mais le Philoſophe ne voulut point vendre la ſienne à ce grand Prince (1).

Bayle prétend que *Valere Maxime* a ſacrifié ici à la vérité un jeu d'antitheſes & de paralleles, & qu'il a préféré le plaiſir de lier enſemble le triomphe remporté ſur *Laïs* & le triomphe remporté ſur l'or d'*Alexandre*, à celui que doit trouver un Auteur judicieux dans l'exactitude.

Tous ces traits d'eſprit ſont émouſſés, ſelon cet illuſtre Critique, ſi l'on convient que XENOCRATE a pris une partie du préſent. Il a donc fallu ſupprimer cette circonſtance. « Voilà, ajoute *Bayle*, quelle eſt la bonne foi de cet Ecrivain, & celle de pluſieurs autres. Ils alongent ou ils raccourciſſent les choſes, ſelon qu'ils le trouvent à-propos, pour les ajuſter à leurs penſées » (2).

Il faut avouer que cette leçon eſt fort bonne pour le plus grand nombre des Hiſtoriens, qui ne ſe font point ſcrupule d'altérer les faits, afin de rendre leur ſtyle plus agréable ; mais il me paroît

(1) *Valer. Maxim.* Lib. IV, Cap. 3.
(2) *Dictionn. de Bayle*, art. *Xenocrate*, N. D.

que c'est être trop févere de l'appliquer à *Valere Maxime* dans cette occasion. Quoi ! parceque notre Philosophe a pris par politesse quinze livres sur cent cinquante mille livres, son désintéressement en est il moins pur ? Sa chasteté à l'égard de cet or, si l'on peut parler ainsi, n'est-elle pas la même qu'à l'égard de *Laïs* ? Je le crois ; &, quelque respectables que soient pour moi les jugements de *Bayle*, je ne pense pas qu'on puisse être de son avis.

Quoi qu'il en soit de cette critique, ce refus de notre Philosophe fut admiré d'*Alexandre* le Grand, comme il devoit l'être. Le Prince voulut lui donner une marque de son estime. Il le pria de composer un traité de l'Art de régner pour son usage. XENOCRATE étoit trop sensible à ces marques de bienveillance pour ne pas condescendre à sa priere. Il travailla sans délai à cet ouvrage ; mais il fut interrompu au milieu de son travail par *Speusippe*, qui le manda pour venir prendre soin de l'académie.

Ce Philosophe avoit succédé à *Platon*. Il suivoit les dogmes de son Maître, sans en avoir les mœurs. Il étoit colere & voluptueux. Il fut néanmoins le pre-

mier qui examina ce que les Sciences ont de commun entr'elles ; qui les réunit, & qui forma un ſyſtême de connoiſſances humaines. Il étoit fort ingénieux. On lui attribue l'invention des petits tonneaux arrondis avec des douves fort minces. Mais il ſe rendit ſur-tout recommandable à l'académie par une éloquence noble qui reſſembloit beaucoup à celle de *Platon*. Malheureuſement la foibleſſe de ſa ſanté mit un grand obſtacle à ſes études. Il fut toujours valétudinaire ; & enfin après avoir profeſſé huit ans, il eut un accès de paralyſie qui le força de garder la chambre. Et c'eſt alors qu'il pria notre Philoſophe de prendre ſa place.

En entrant à l'académie, XENOCRATE en exclut tous ceux qui ignoroient les Mathématiques : il ſuivit en cela l'exemple de *Platon*. Il prétendoit qu'elles étoient la clef de la Philoſophie. Un homme qui les ignoroit s'étant préſenté chez lui pour être ſon diſciple, il le refuſa, en lui diſant qu'*il n'avoit pas les anſes qui ſervent à prendre la Philoſophie, & qu'on ne cardoit pas de la laine à l'académie.*

Il ſe renferma enſuite dans l'académie

dont il ne ſortit qu'une fois l'an, afin d'aſſiſter aux nouvelles tragédies qu'on repréſentoit pendant la fête de Bacchus. Entierement livré à la méditation, il ne prenoit qu'une heure de relâche dans toute la journée. Un ſyſtême de Théologie fut le fruit de ce recueillement.

Ce ſyſtême conſiſte à ne reconnoître d'autres Dieux que les ſept planetes & le ciel des étoiles fixes. Cela fait huit Divinités. Chaque planete eſt un Dieu, & toutes les étoiles enſemble n'en forment qu'un. Outre ces Dieux, il y a encore certains génies malfaiſants qui ſe plaiſent au mal que font les hommes, & qui ſont fort conſternés lorſque les hommes jeûnent & ſe mortifient. Ce ſont ceux que nous appellons démons. Ces génies ſont compoſés de corps & d'eſprit comme les hommes; mais ils ſont plus forts, plus robuſtes & plus puiſſants. Ils ſont capables de volupté & de douleur, & ont des paſſions comme nous; car, entre les démons, il y a, comme entre les hommes, diverſité de vice & de vertu.

Bayle dit que cette théologie eſt pitoyable, & il a raiſon. Il eſt ſans doute étonnant que *Ciceron* ſe ſoit donné la

peine de la critiquer, & plus ſurprenant encore que *Bayle* lui-même ait voulu la combattre. Une pareille doctrine ſe réfute d'elle-même. Ce n'étoit point aſſurément la partie de XENOCRATE que la Théologie. Il a voulu être auſſi Métaphyſicien, & il n'a pas été plus heureux. Quoiqu'il ait cru définir exactement l'ame, en diſant qu'elle eſt un nombre qui ſe meut de lui-même, & qu'il ait fait goûter cette définition à pluſieurs perſonnes de diſtinction, cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit incompréhenſible. Ce qu'il a fait de mieux, c'eſt d'avoir diſtingué les objets inſenſibles, intelligibles & compoſés, & d'avoir fait conſiſter les connoiſſances en ſcience, ſenſation & opinion. Encore cela ne mérite pas beaucoup d'attention.

Auſſi XENOCRATE étoit plus ſage que ſavant. Il a bien moins éclairé les hommes qu'il ne les a édifiés. Il connoiſſoit aſſez bien la théorie de la Morale & la pratiquoit encore mieux. Il portoit ſur ſon viſage tous les caracteres de la vertu. Son air inſpiroit l'amour de la ſageſſe. Et *Plutarque* dit que ce fut en enviſageant un des plus grands débauchés

qu'on ait vus à Athenes, qu'il le fit rougir de ses écarts & de ses excès.

Ce libertin s'appelloit *Polemon*. C'étoit un voluptueux du premier ordre. Il se faisoit gloire de ses débauches, & avoit formé une secte de débauchés. Il ne paroissoit jamais dans les rues qu'il ne fût ivre; & lorsqu'il avoit porté son ivresse à l'excès, il alloit se montrer dans la grande place d'Athenes accompagné d'une chanteuse & de joueurs d'instruments.

A l'amour déréglé du vin il joignoit l'impudicité la plus dissolue. Pour satisfaire son intempérance en tous tems & en tous lieux, il portoit toujours beaucoup d'argent sur lui; & de peur qu'il ne lui manquât dans l'occasion, il en cachoit dans divers endroits de la ville. Enfin ses déportements étoient si infames, que sa femme le traduisit en Justice, parcequ'il ne la négligeoit pas seulement pour vivre avec des courtisanes, mais encore pour s'attacher à des garçons.

Un jour qu'il avoit bu plus que de coutume, & qu'il couroit les rues dans le plus grand désordre, la tête couronnée

de fleurs, & ſuivi de ſes camarades de débauche, il entra à l'académie. Tous les auditeurs de XENOCRATE furent indignés de voir profaner le ſanctuaire de la vertu par la préſence du vice: mais notre Philoſophe ne s'en émut point. Sans interrompre ſon diſcours, il jetta un regard ſévere ſur *Polemon* qui lui fit baiſſer la vue. Il abandonna enſuite inſenſiblement le ſujet de ſa leçon, & parla ſur la tempérance avec tant de force & de vérité, qu'il fit ouvrir les yeux à *Polemon* ſur les horreurs de ſa vie. Ce débauché ſentit tout-d'un-coup le prix de cette vertu, & l'amour de la ſageſſe chaſſa de ſon ame celui du libertinage.

Dès ce moment *Polemon* devint un digne diſciple de notre Sage. Il renonça tellement au vin, qu'il ne but plus que de l'eau. Il devint même un parfait imitateur de la gravité & de l'auſtérité de XENOCRATE. Enfin jamais on n'a vu une ſi belle converſion. Son eſprit ſeconda les diſpoſitions de ſon cœur. Il fit en peu de tems des progrès aſſez conſidérables dans les Sciences; & ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt qu'il pratiqua avec conſtance la morale la plus pure.

plaisir que celui de jouir de soi-même: il sacrifioit même toutes ses affaires aux douceurs de la méditation. Il oublioit le monde & ce qu'il pouvoit lui devoir. Il négligea ainsi de payer la capitation qui étoit imposée aux étrangers. Il ne croyoit pas que le Chef de l'académie dût être traité comme les autres hommes; mais les collecteurs, gens inexorables, qui n'avoient aucun égard ni au savoir, ni à l'esprit, ni à la vertu, ne lui firent point quartier. N'ayant rien trouvé chez lui pour se payer de leurs propres mains, ils le vendirent.

Notre Philosophe auroit pu éviter ce désagrément, en acceptant l'offre que *Phocion* lui avoit faite: c'étoit de lui faire donner droit de bourgeoisie, & de le faire enregistrer au nombre des citoyens: mais il avoit cru devoir la refuser, parcequ'un Ambassadeur & un Philosophe n'est pas un bourgeois. Il valoit pourtant mieux être bourgeois qu'esclave. Mais qui auroit pu prévoir qu'on n'auroit point eu égard à ces titres, ou que personne ne seroit assez généreux pour lui donner, ou du moins pour lui prêter la petite somme que les maltôtiers demandoient? « Quoi! s'écrie jus-
» tement

» tement *Bayle*, permettre qu'un XE-
» NOCRATE, l'honneur & l'ornement
» de l'académie, ſoit ſi pauvre, qu'il ne
» puiſſe ſatisfaire les collecteurs de la
» taxe impoſée ſur les étrangers ? C'eſt
» déja un juſte ſujet de reproche ; mais
» de ſouffrir qu'à cauſe de ſon indigen-
» ce, il perde la liberté, qu'il devienne
» eſclave, & qu'il ſoit mis à l'encan
» comme un Cappadocien, c'eſt une
» infamie d'Athenes ».

Il eſt véritablement honteux pour les Athéniens qu'on lui ait laiſſé courir les riſques de la ſervitude. Le haſard voulut qu'un honnête homme qui aimoit les Sciences, l'acheta, lui rendit la liberté, & paya ſa dette aux collecteurs. Il s'appelloit *Demetrius*.

Ce fut ici le dernier événement de la vie de notre Philoſophe. Quoiqu'il touchât à la fin de ſa carriere, il jouiſſoit d'une bonne ſanté ; mais s'étant levé la nuit, il donna du front contre un chaudron, & ſe fit une bleſſure mortelle. Il expira à Athenes à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Ce Philoſophe a écrit ſur la nature, ſur la ſageſſe, ſur les richeſſes, ſur la

liberté, ſur la félicité, ſur la vie, ſur la mort, ſur la vertu, ſur la ſainteté, &c. en un mot ſur les ſujets les plus importants de la Morale: mais aucun de ces ouvrages n'eſt parvenu juſqu'à nous. Il a auſſi compoſé des Poëmes que nous ne connoiſſons pas.

Il avoit le cœur excellent & très ſuſceptible de compaſſion non ſeulement envers le prochain, mais auſſi à l'égard des bêtes. On rapporte un trait qui, quoique petit, eſt aſſez grand pour donner une idée avantageuſe de ce ſentiment. Un moineau pourſuivi par un épervier ſe jetta ſur lui: il le reçut, & ne le relâcha que lorſque le péril fut paſſé, en diſanr qu'il ne falloit pas trahir un ſuppliant.

Une de ſes maximes, étoit de parler peu, parcequ'il s'étoit quelquefois repenti d'avoir parlé, jamais de s'être tu. Il avoit adopté cette penſée d'*Ariſtippe*, que les véritables Philoſophes ſont les ſeuls qui font de bon gré & de leur propre mouvement ce à quoi la crainte des loix porte les hommes ordinaires; & il ajoutoit qu'on peche autant lorſqu'on jette les yeux ſur la maiſon de ſon

prochain, que lorsqu'on y met le pied. C'étoit condamner bien clairement la convoitise, & recommander l'amour de la justice & du bon ordre : ce qui est un des principaux devoirs du Sage.

Polemon, déja désigné pour remplacer XENOCRATE, prit après sa mort la direction de l'académie. Il adopta la doctrine de son prédécesseur qu'il estimoit beaucoup. Il parloit souvent de lui, & ne cessoit de vanter sa fermeté & la pureté de ses mœurs. Il faisoit aussi grand cas des ouvrages de *Sophocle* & d'*Homere*, & les caractérisoit, en disant qu'*Homere* étoit un *Sophocle* épique & *Sophocle* un *Homere* tragique.

Ses principes philosophiques sont que le monde est Dieu ; que le souverain bien consiste à vivre selon la nature, & qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Il donnoit ses leçons tantôt assis, tantôt en se promenant, & il se promenoit souvent dans un jardin proche de l'académie, où ses disciples s'étoient fait de petits logements. Les plus célebres d'entr'eux sont *Cratès* & *Crantor*.

Cratès étoit né à Thria, bourg d'Athenes. Il vécut avec *Polemon* dans la

plus grande intimité. *Diogene de Laërce* dit qu'ils étoient si attachés l'un à l'autre, que non seulement ils firent ensemble les mêmes études, mais encore qu'ils se réglerent l'un sur l'autre, & que *Cratès* voulut être enseveli dans le même tombeau où reposoit son Maître. Il le remplaça à l'académie; & quoique sa doctrine fût la même que celle de *Polemon*, il eut pourtant la gloire de former des disciples de grande réputation: ce sont *Arcesilas* *, *Bion*, célebre Cynique, & *Theodore*, Chef d'une secte qui porta son nom.

A l'égard de *Crantor*, il s'appliqua à commenter les ouvrages de *Platon*, & voulut expliquer la nature de l'ame: mais il n'en eut que la volonté. Il fut plus heureux dans la composition d'un livre qu'il publia sous ce titre: De la Consolation (*De Luctu*). Il le fit pour consoler *Hippocles* qui avoit perdu ses enfants. *Vous pleurez*, lui dit-il dans son

* *Voyez* dans le troisieme Volume de cette Histoire des Philosophes anciens la Vie de ce Philosophe, celle de *Bion* à la suite de l'Histoire d'*Anthisthene* dans ce même Volume, & quelques traits de la Vie de *Theodore* à la fin de l'Histoire d'*Aristippe*, dans ce second Volume.

ouvrage, *la mort de votre fils: sachez que les hommes sont des ignorants, & qu'il jouit d'une faveur agréable que les destins lui ont faite: son intérêt & le vôtre demandoient qu'il sortît de cette vie.* A ce motif de consolation ce Philosophe en ajoute un autre plus vrai, & par-là plus puissant, c'est que nous venons au monde pour y expier nos crimes.

Voilà tout ce que nous connoissons de ce livre qu'on estimoit beaucoup dans ce tems, mais qu'on ne trouve plus. *Ciceron* en a fait usage dans son traité *De Consolatione*.

Crantor étudia d'abord sous XENOCRATE. Après la mort de ce Philosophe, étant tombé malade, il se retira dans le temple d'Esculape. On crut d'abord qu'il avoit choisi cette retraite, non tant pour y rétablir sa santé, qu'à dessein d'y fonder une académie; mais on fut fort étonné lorsqu'on le vit sortit du temple afin d'aller à l'académie. On lui demanda pourquoi il s'attachoit à *Polemon*, & il répondit que c'étoit parcequ'il n'avoit jamais entendu personne parler avec plus de force & de gravité.

Ce Sage mourut jeune, avant *Cratès*

& *Polemon*. Il laissa son bien à *Arcesilas*. Ce bien se montoit à douze talents, c'est-à-dire trente-six mille livres de notre monnoie. *Arcesilas* en fit un noble usage, en le consacrant aux progrès des sciences. Il fonda une nouvelle académie, qu'on nomma la seconde académie, comme on le verra dans le troisieme Volume de cette Histoire.

Fin du second Volume.

Fautes à corriger.

PAGE 35, ligne 16, 596, *lisez* 496.
53, ligne 14, sables, *lis.* fables.
ibid. lig 20, *Leucide*, lis. *Leucipe*.
156, ligne 30, *les*, lis. *le*.
264, ligne 18, ici, *lis.* ainsi.

TABLE
DES PHILOSOPHES

Contenus en ce second Volume.

